15e année
chaque
mois

n° 159
février 1967



autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise

SCIENCE-FICTION

HOMMAGE A ISAAC ASIMOV

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Druillet

Les robots arrivent !

Après l'extraordinaire succès de la trilogie « FONDATION », œuvre qui marqua les débuts du Club du Livre d'Anticipation et qui fut épuisée en quelques mois, nous avons le plaisir de vous présenter aujourd'hui la seconde œuvre marquante d'Isaac Asimov.

LE LIVRE DES ROBOTS réunit en un seul volume les recueils : « I robot » et « The rest of the robots », qui rassemblaient toutes les histoires de l'auteur ayant trait à la robotique. Le Dr. Asimov a, en effet, réussi à créer une nouvelle discipline scientifique et à lui donner ses lois propres : la robotique.

Les histoires présentées dans **LE LIVRE DES ROBOTS** rapportent la création par l'homme de ce serviteur métallique qu'est le robot et son perfectionnement. Les mêmes personnages humains apparaissent dans chaque conte, donnant ainsi son unité à l'ouvrage. La grande originalité d'Asimov est d'avoir abandonné l'idée vulgaire du robot se révoltant contre son créateur et menaçant l'humanité. Les robots d'Asimov, grâce à la programmation de leur cerveau positronique, deviennent aussi inoffensifs que le moindre appareil ménager. Ainsi Robbie, héros du premier conte, était bonne d'enfants... Mais nulle machine n'est parfaite et les dérèglements ou insuffisances des êtres métalliques fournissent les trames de ces contes.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

A notre prochain sommaire :

Les femmes au pouvoir dans un
avenir extravagant

William TENN

La révolte des mâles

Des sorciers, des dragons et
des chevaliers dans un passé improbable

Gordon R. DICKSON

Saint Dragon et le george

Un être surprenant en proie
à l'univers tout entier

Alfred BESTER

Le compensateur

UNE ANTHOLOGIE HORS SÉRIE !

Fondé en mars 1923, **Weird Tales** était le premier magazine au monde qui fût consacré entièrement au fantastique. Il mourut en septembre 1954, après une longue existence jalonnée de découvertes. Le nombre d'auteurs de haut rang qui furent révélés dans ses pages ou qui y figurèrent est immense. Edmond Hamilton, Catherine Moore, Henry Kuttner, Robert Bloch, Robert E. Howard, Frank Belknap Long (ces deux derniers malheureusement inconnus en France) furent découverts par **Weird Tales.** H.P. Lovecraft, Abraham Merritt, Jack Williamson, Murray Leinster, Ray Bradbury y collaborèrent abondamment. Et des noms comme ceux de Gustav Meyrink, Gaston Leroux et John Flanders (alias Jean Ray) y firent des apparitions inattendues.

Le nouveau **Fiction Spécial** vous offre, sous le titre **Histoires d'horreur,** un choix de récits repris des pages de **Weird Tales.** Ce sont quatorze récits mémorables — quatorze cauchemars éveillés. Ils représentent toute une tradition, et ils imposent une marque ineffaçable. En les lisant, on ne peut s'empêcher de rêver, et d'avoir la nostalgie d'une revue qui était capable de présenter, en permanence, des œuvres de cette classe.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

ALGIS BUDRYS	66	Le cercle de peur
	94	L'épave d'un autre monde
	110	La liberté tombe du ciel
	112 / 113	Menace dans le ciel
	136	La fin de l'hiver
SOPHIE CATHALA	122	Un gentil petit bled
	S. 5	Poète, prends ton luth
	140	Les rencontres
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S. 4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S. 5	A l'Est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
	140	L'été étranger
	141	Le fief du félon
	145	Les grands équipages de lumière
	146	Gamma-Sud
	153	Un rivage bleu
	154	Aphrodite 2080
CLAUDE J. LEGRAND	150	Sur mesures
J. T. McINTOSH	14	Une chance sur trois cents
	15	Une chance sur mille
	16 / 17	Brebis galeuses
	21	Les sélectionnés
	29	Les talents
	37	La main tendue
	46	Les moutons et les loups
	75	Les marchands de sable
	77	La seconde chance
	124	Le général stupide
	130	Sacrifice humanoïde
	132	La planète pauvre
	134	Double jeu

J.T. McINTOSH

Le onzième commandement

Un récit bien dans la manière de McIntosh, significatif d'une science-fiction réaliste, dense, adulte, où l'accent est mis sur les individus et non sur les événements, où ce qui compte, ce n'est pas tant la conduite de l'intrigue que ses résonances psychologiques. Dans une galaxie colonisée de longue date, où la race humaine a essaimé sur de multiples planètes, les notions mêmes de « race » et d'« humanité » peuvent-elles conserver tout leur sens ? McIntosh suggère au contraire que la colonisation spatiale créera de nouvelles frontières, qu'après des générations passées à s'adapter aux conditions de leurs mondes différents, les hommes en viendront même à ne plus se considérer comme frères. En bref, il imagine que se développera un nouveau racisme, bien plus virulent que celui qui a cours actuellement sur la Terre. Tout cela étant mis en lumière au cours d'une campagne électorale galactique, basée sur ce sujet brûlant des rapports inter-races. Quant à la morale de l'histoire, qui ne manquera pas de surprendre, elle aboutit à une prise de position « gênante » sur le problème du racisme en général. La thèse soutenue par McIntosh peut heurter ; elle a au moins le mérite d'être honnête et objective — plus objective que bien des idéalismes généreux mais reposant sur des illusions.

1

« JE *me permets de vous rappeler,* » s'excusa une voix aimable à la radio, « *que c'est vendredi qu'aura lieu le référendum pour le mariage mixte dans toute la galaxie...* »

— « Qui pourrait l'oublier ? » murmura d'un air sceptique Gerry, qui attendait Wyn dans le salon.

— « Que viens-tu de dire, Gerry ? » demanda Wyn à la cantonade, depuis la chambre à coucher.

— « Rien, chérie. »

— « Alors cesse de marmotter. Mettre cette robe me pose un problème et j'ai besoin de concentrer toute mon attention. »

Sur un autre poste, le speaker annonçait d'un ton rassurant : « *Toute personne âgée de vingt et un ans révolus et reconnue saine d'esprit a le droit de voter. Veuillez avoir l'obligeance d'utiliser ce droit.* »

— « J'en connais deux qui vont le faire, » dit Moyra, en regardant Bob dans les yeux. « Mais, de toute manière... *pourrait-on* nous empêcher de nous marier, chéri, même si... ? »

— « On le pourrait, » coupa Bob d'un ton bref.

— « J'ai peine à le croire, » dit Moyra. « Oh ! je sais qu'il y a des gens qui nous feront des méchancetés, il faut s'y attendre ; tout de même, je ne peux imaginer qu'ils soient vraiment capables de... »

— « *Même si la question à résoudre ne semble pas vous concerner,* » poursuivait le speaker sur un troisième poste, « *ne votez pas à la légère. Pesez bien votre décision. Ecoutez les arguments des Fraternistes et le point de vue des Réalistes avant de donner votre soutien à l'un des deux partis et n'oubliez pas de le faire vendredi...* »

Adam ferma la radio avec une violence inutile.

— « Chéri, j'étais en train d'écouter ! » protesta Elise, en interrompant son autocritique devant la glace.

— « Tout ça c'est du boniment ! » dit Adam.

Il se renfrogna.

— « Je pense que oui, » dit-elle. « Ils veulent seulement tâter l'opinion publique... Il ne peut être question de faire vraiment quoi que ce soit. »

— « Nous avons assez d'ennuis comme ça, » grommela Adam.

Elle fit volte-face et lui saisit le poignet sans douceur. Geste bien masculin, comme si c'était elle qui portait la culotte. « Ne parle pas ainsi, » dit-elle d'un ton acerbe. « Nous trouverons un moyen de nous procurer de l'argent. Nous nous sommes toujours débrouillés, non ? »

Elle remit en marche la radio.

Sur tous les postes, que ce soit celui du petit pavillon de Gerry et de Wyn, celui de l'appartement de Moyra ou de la chambre

d'hôtel bon marché d'Elise, comme probablement sur un million d'autres, le speaker lança gracieusement cette injonction :

— « *Il s'agit d'une question très importante et chaque assemblée locale tient à voir aux urnes un nombre d'électeurs aussi près que possible de cent pour cent. Eastover est une planète renommée pour sa conscience sociale progressiste et bien informée, et la ville de Jordan est connue pour ses idées avancées...* »

— « Regarde, » soupira Gerry en montrant la fenêtre d'un signe de tête à Wyn, qui venait de le rejoindre, ayant déjà revêtu une cape qui lui descendait jusqu'aux chevilles. « Ce n'était pas la peine de te presser. Nous ne pouvons pas sortir tout de suite. »

2

Il pleuvait à Jordan.

C'était aussi banal à dire que de constater que l'herbe est verte ou que la lumière brille. Mais cela méritait néanmoins d'être dit, car parfois l'herbe n'est pas verte, la lumière ne brille pas toujours — et il arrive également qu'il ne pleuve pas à Jordan.

Ce n'était pas la grosse averse torrentielle de Jordan qui se déchaîne, ni la pluie battante, chaude et sirupeuse, mais un tiède crachin qui, bien plus que les deux autres, semble parfaitement ne jamais devoir s'arrêter.

Bien qu'il fût encore tôt dans la soirée, les rues étaient presque désertes. Sous la lumière crue des réverbères, que brouillait la pluie, les affiches du référendum, aux énormes caractères noirs, essayaient en vain, par leur appels muets mais pathétiques, de rallier à leur cause des foules de votants qui brillaient par leur absence, car les rares personnes qui passaient dans les rues mouillées et luisantes se dépêchaient d'aller se mettre à l'abri.

Peu de signes révélaient que Jordan se trouvait sur Eastover, dans le système de Rotel, et non sur la Terre. Dans la journée, le soleil, plus jaune mais brillant avec plus d'éclat, donnait une indication suffisante, mais unique ; la nuit, quand le ciel se couvrait, il n'y avait plus aucune différence et Jordan ressemblait à n'importe quelle cité terrienne sous la pluie.

La pluie s'arrêta d'une façon brusque, mais pas tout à fait inattendue apparemment — car presque aussitôt les rues se rem-

plirent de gens qui couraient dans toutes les directions. Ils paraissaient savoir, à une seconde près, à quel moment elle se remettrait à tomber, exactement comme ils avaient su à quel moment elle allait s'arrêter. Même sur Eastover, même à Jordan, les gens préféraient ne pas se faire tremper, s'ils pouvaient l'éviter. Ils avaient acquis, en outre, un sens météorologique grâce auquel ils pouvaient profiter des moments d'accalmie pour se rendre quelque part sans se mouiller. Ou du moins quand ils pouvaient le risquer.

Wyn et Gerry étaient deux unités parmi la foule, qui arrivaient ensemble à toute allure du sud-est. A quelques rues de là, deux autres unités venant du nord, le couple Bob et Moyra, tantôt marchant, tantôt courant, essayaient de battre de vitesse la pluie qui ne tarderait pas, comme ils le savaient, à recommencer de plus belle.

Enfin une autre unité arrivait du sud, une unité sans compagne, calme et peu pressée. Mackenzie n'allait pas se mettre à courir parce que la pluie menaçait de tomber. Il marchait d'un pas majestueux et mesuré, parmi des milliers de gens plus petits, plus rapides, qui se bousculaient, des gens sans dignité qui craignaient de perdre leur temps, d'abîmer leurs habits ou de se mouiller. Grand et mince, il avait des vêtements imperméables. Il ne portait pas de haut-de-forme, mais cela n'avait aucune importance. Il était au plus haut de sa forme intellectuellement parlant.

Juste au moment où Wyn et Gerry apercevaient les lumières du Savoy, le crachin redouté fit sa réapparition. Cela ne dura toutefois qu'un instant — après quoi ce crachin se transforma en une grosse averse, chaude et gluante.

Les foules qui encombraient les rues parurent se dissoudre comme du sucre. Wyn et Gerry s'isolèrent à l'abri d'un porche obscur. Ils ignoraient ce que faisait le reste du monde et ne s'en souciaient guère.

— « Risquons le coup, » proposa Gerry, en mesurant du regard, à travers la rue submergée, la distance qui les séparait de la marquise illuminée au néon du Savoy.

— « Non, non, non ! » se lamenta Wyn, horrifiée par cette suggestion. « Ma robe serait fichue — mais la pluie va bientôt cesser. »

— « Pour ne pas abîmer ta robe ? » acquiesça Gerry, en hochant la tête. Il était inutile de chercher à comprendre Wyn. En

l'épousant, il avait dû épouser sa logique féminine assez particulière.

Toutefois, il ne fut pas d'accord avec elle, après avoir regardé autour de lui, reniflant la pluie, lui faisant des grimaces et la tâtant du bout de la langue, pour ainsi dire. « Je regrette, Wyn, » fit-il, « mais j'ai peur que cela ne dure longtemps. Tu ne veux pas passer la nuit ici, mon chou ? »

Wyn était *vraiment* un chou, même aux lumières brutales de la rue, même enveloppée dans un imperméable informe. Pas une beauté, mais autre chose. Son petit visage blanc avait du piquant, de la vitalité, beaucoup de charme, aucune régularité de traits classique. C'était un joyeux titi, mais un titi féminin. Wyn n'avait nullement une allure garçonnière.

Gerry était exactement le genre d'homme qui lui convenait, grand, protecteur, compréhensif et richement doué d'un sens de l'humour qui n'excluait pas la finesse.

Tous deux étaient Eastovériens. Ce qui avait, sans doute, son importance.

— « Oh ! regarde, Wyn ! » s'exclama Gerry, en regardant par-dessus l'épaule de sa femme. « Voilà Mackenzie. »

Wyn émit un grognement d'une étonnante férocité. « Qu'ai-je besoin de voir Mackenzie, maintenant ou jamais ? » demanda-t-elle. Mais elle regarda quand même. C'était le genre de fille qui se voile la face avec la main en disant : « Je ne regarderai pas ! » et qui glisse un coup d'œil entre ses doigts.

Il marchait sous la pluie, imperturbable, acharné, l'air d'un original sorti d'un roman de Dickens. Pourtant ce n'était pas un personnage *comique* de l'illustre écrivain. Il y avait quelque chose de menaçant en lui, de froidement menaçant, comme s'il allait passer près de vous, par-dessus vous ou même à travers vous, si vous vous trouviez sur un point quelconque de son chemin — en vous prenant pour une quantité aussi négligeable que la pluie qu'il affectait d'ignorer.

— « Il va au Savoy ! » s'exclama Wyn. « Quel culot ! »

— « Il faudra qu'il paye l'entrée, » déclara Gerry, philosophiquement. « Tant mieux si tous les Réalistes suivent ce soir son exemple. »

Avec le martèlement et les éclaboussures de la pluie, Mackenzie pouvait difficilement entendre ce qu'ils disaient. Néanmoins, il

changea de direction, tout à coup, tel un robot téléguidé, pour marcher droit vers eux en pataugeant dans les mares.

— « Tiens, Mr. et Mrs. Young ! » fit-il, en s'arrêtant à un mètre devant eux, toujours sous la pluie qu'il continuait à ignorer. « Quel dommage que nous soyons ennemis. Vous faites, en vérité, un couple charmant ; j'aurais été heureux de vous utiliser pour ma campagne électorale. »

Wyn lui battit froid, en lui tournant grossièrement le dos, et s'absorba dans la contemplation du trou de serrure de la porte.

— « C'est justement là, Mackenzie, que diffèrent nos méthodes, » fit Gerry d'une voix doucereuse. « Moi, je n'aurais pas l'idée de vous mettre à contribution pour ma campagne. Vos méthodes sont peut-être valables, mais il me déplairait d'utiliser certaines d'entre elles. »

Mackenzie poussa un soupir. « Et c'est une des raisons pour lesquelles je gagnerai, » dit-il. « Pourquoi donc êtes-vous si pénibles, vous autres ? »

Il renifla, s'inclina ironiquement devant Wyn, ou plutôt derrière, car elle lui tournait toujours le dos et ne put, de ce fait, le voir saluer. Puis il traversa la rue à grandes enjambées et entra au Savoy.

Wyn fit un demi-tour indigné. « Si ce n'est pas malheureux de voir cela ! » s'écria-t-elle. « Notre bal — et nous n'y sommes pas — tandis que *lui* vient d'y aller ! »

Gerry se mit à rire. « Alors courons-y vite, qu'il pleuve ou non. »

— « C'est impossible. Ma robe... »

— « Alors j'y vais au pas de course et je t'envoie quelqu'un avec le parapluie de l'établissement. »

Ce ne fut pas nécessaire. La pluie s'arrêta momentanément, pour aller se propager ailleurs. Sans perdre de temps en bavardage, sachant que ce répit serait de courte durée, Wyn et Gerry foncèrent à travers la rue délavée. Essoufflés mais triomphants, ils atteignirent l'abri de la marquise juste avant la reprise de l'averse.

— « On sera saucés pour le retour, » pronostiqua Gerry.

— « Quelle importance, *le retour* ? » demanda Wyn d'un air méprisant. « Que les hommes sont donc obtus ! »

Tout en reprenant leur souffle, ils regardèrent les affiches du hall d'entrée. Certaines montraient simplement un couple de

danseurs avec la légende « Grand Bal Fraterniste ». D'autres encore, pour ceux qui auraient la patience de tout lire, présentaient deux colonnes de texte en gros caractères, pour vendre leur salade électorale. Mais ni les hommes ni les femmes qui surgissaient, fuyant les ondées, n'avaient le temps de le faire, apparemment. A moins qu'ils ne fussent déjà au courant de ce qui était écrit dessus.

De toute manière, il y avait affluence. « La pluie nous a rendu service, mon chou, » constata Gerry, en jubilant. « Elle s'est arrêtée à temps pour inciter les gens à mettre le nez dehors et, une fois sortis, ils ont continué jusqu'au Savoy sur leur lancée. Il y aura ici la foule des grands soirs. »

Mais déjà Wyn s'était éclipsée aux lavabos. Elle s'intéressait beaucoup à la campagne des Fraternistes, s'y passionnait même parfois, et ses convictions étaient sincères. Néanmoins, pour le moment, c'était une fille d'Eve qui allait danser avec l'homme qu'elle aimait. Tant mieux qu'il fût également son mari — car il ne la quitterait pas après le bal. Les Fraternistes pouvaient attendre quelques heures.

Gerry alla porter son imperméable au vestiaire des hommes. « Comment ça marche, Emily ? » demanda-t-il à la jeune préposée.

Emily faisait bien dans le décor, car elle avait été uniquement choisie pour son physique. Elle était jolie à croquer... mais bête à manger du foin !

— « Oh ! nous faisons de brillantes affaires, Mr. Young ! » répondit-elle d'un ton vif.

— « Combien de personnes sont déjà arrivées ? »

Mais Emily était brouillée avec les chiffres et ne put le renseigner. Gerry la laissa et partit à la recherche de Wyn.

Elle ne le fit pas attendre, s'étant contentée de retirer sa cape, de passer rapidement un coup de peigne dans ses cheveux et d'arranger les plis de sa robe. Elle le rejoignit au moment où il quittait le vestiaire, comme si leurs montres avaient été synchronisées.

— « Bravo, mon chou, » lui dit-il en lui jetant un coup d'œil satisfait. « Tu as toujours autant de chic. »

Elle le savait mais rougit de plaisir en voyant qu'il avait toujours envie de l'en complimenter. Ce qui la rendit encore plus séduisante.

Elle portait une robe en tulle rose, qui la couvrait de la gorge à mi-mollets, avec de longues manches vagues. Le tulle tout seul aurait eu une transparence ici et là indiscrète, si des accessoires rouges n'y avaient été incorporés pour le renforcer en des zones réduites mais stratégiques.

Aussi Gerry était-il ravi de constater que, bien qu'Emily fût susceptible de décrocher la première place à un concours de beauté alors que Wyn devrait se contenter de la deuxième, il n'était nullement tenté de faire avec Emily quoi que ce soit qu'il faisait avec Wyn.

Ils allèrent ensemble directement sur la piste de danse. Gerry avait beau être l'organisateur du bal, il était suffisament aux petits soins avec Wyn pour attendre la fin de la première valse avant même de regarder s'il y avait beaucoup de monde.

— « Ce n'est pas mal, » murmura-t-il, « compte tenu qu'il est encore très tôt. Ce n'est pas de fonds que nous avons besoin, Wyn, mais d'appuis. Il nous faut beaucoup de monde ici, pas pour l'argent que cela rapportera, mais pour que cette soirée soit un succès. Nous avons besoin de quelques succès. Nous *devrions* gagner, mais... »

— « Je t'en prie Gerry pas ce soir, » supplia Wyn. « Je passe cette soirée avec un *homme,* pas avec une campagne électorale. »

— « Tu n'es pas avec une campagne électorale, mon chou, » répondit Gerry avec calme. « Mais regarde ces deux-là. »

Wyn regarda. Elise Masto et Adam Bentley dansaient ensemble. Ils s'accrochaient l'un à l'autre passionnément, presque désespérément, comme si, à tout moment, quelqu'un ou quelque chose allait venir les séparer brutalement. On pouvait deviner, invisibles, des ombres menaçantes derrière eux.

— « La campagne électorale les suit partout, » murmura Gerry. « Si les Réalistes gagnent... Et regarde cet autre couple. »

Moyra Molin et Bob Drake étaient plus tendres, moins désespérés. Bob était le cousin de Gerry. Moyra et Bob étaient intelligents et savaient ce qui se passait dans la galaxie. Depuis longtemps ils étaient conscients du fait que, Moyra étant née sur Greensing et Bob sur Eastover, ils rencontreraient des difficultés pour faire leur vie ensemble. Mais ils étaient décidés à affronter ces difficultés ensemble, plutôt que séparément.

— « Imagine que toi et moi appartenions à des planètes dif-

férentes, mon chou ? » déclara Gerry, en frottant sa joue sur les cheveux de Wyn.

— « Je sais — mais ce n'est pas notre cas et ce soir je veux m'amuser. J'étrenne une robe neuve, je suis avec mon cavalier préféré, donc... Pouah ! »

Elle grogna d'un air dégoûté en apercevant Mackenzie qui se tenait dans l'ombre, à l'arrière-plan de la salle de danse, sous le balcon. Bien entendu, il était seul. Mackenzie était habituellement seul.

— « Il a un fier toupet, » murmura Wyn. « Venir à *notre* bal, comme s'il... »

— « Nous avons été grossiers avec lui dans la rue, » répondit Gerry d'une voix contrite. « Allons lui parler. Mais poliment, cette fois. »

Wyn le suivit à son corps défendant. C'était une personne honnête et franche. Si elle n'aimait pas quelqu'un, elle avait horreur de lui faire des politesses. Mackenzie était parmi les quelques individus pour qui elle éprouvait une réelle aversion. « Cet homme-là me rend mauvaise, » disait-elle souvent. Et Gerry ne le niait jamais. Les seules fois où Wyn se déchaînait comme une mégère, c'était quand elle s'adressait à Mackenzie ou parlait de lui. Elle n'était pas tant favorable aux Fraternistes qu'hostile à Mackenzie.

John Mackenzie avait un type qu'il suffisait de voir une seule fois pour ne plus l'oublier. S'il n'existait pas, il aurait fallu l'inventer. Le soupçon de teinte bleuâtre de sa peau évoquait la planète Rinan. Sa taille et sa démarche faisaient songer à Scarisac, mais la forme de son crâne était celle des natifs de Greensing. Son accent était presque neutre, avec quelques nuances de la Terre et de plus récentes d'Eastover. Son origine avait longtemps intrigué Gerry, jusqu'au jour où il apprit que Mackenzie était né sur Metapur, de parents terriens. Cela cadrait — c'était même la seule chose qui cadrait chez lui.

Indépendamment même de la question de son origine, son physique était stupéfiant. Son nez était minuscule, le seul trait faible d'un faciès puissant. Un grand nez aurait équilibré ses traits, en les rendant convenables sinon plaisants. Son menton était lourd, sa bouche large et charnue — la bouche d'un homme capable de grandes sympathies, du moins l'aurait-on pensé si elle n'avait été si fréquemment serrée en une ligne droite et dure.

Ses yeux, à défaut du nez, auraient pu apporter quelque harmonie à son visage ; mais ils n'exprimaient absolument rien. Ils étaient aussi dépourvus de caractère que s'ils avaient été de verre.

— « Enchanté de vous voir ici, Mr. Mackenzie, » lui dit Gerry aimablement. « Je ne savais pas que vous dansiez. »

— « Au contraire, » répondit Mackenzie d'un ton rude, « n'étant pas dépourvu d'une parcelle d'intelligence, vous savez parfaitement que je ne danse pas. »

— « Un parfait mackenzièisme, » fit Gerry avec désinvolture. « On ne se compromet pas et l'on renvoie la balle à l'ennemi. En outre, on vous sort des contre-vérités. Comment pouvais-je savoir que vous ne dansiez pas ? Vous pouviez être, à mon avis, un ex-danseur de ballet. »

— « Vous savez bien que je n'ai aucun talent de société. Je suis si différent de vous et de votre charmante femme. » Il s'inclina devant Wyn. Sans ironie cette fois-là. Visiblement sans ironie. « Je ne peux faire valoir dans cette campagne électorale mon charme personnel. »

— « Ne parlez pas de cela, voulez-vous ? » s'impatienta Wyn. « En principe, les gens sont venus ici pour s'amuser. »

— « Pas pour manifester leur conviction que Tous les Hommes sont Frères ? » s'enquit Mackenzie, avec un étonnement moqueur.

— « Plus tard. Chaque chose en son temps. »

— « Cette attitude va m'être très profitable, » commenta sèchement Mackenzie.

— « Oh ! viens donc, Gerry, » s'écria Wyn, en tirant son mari par le bras. Ils retournèrent sur la piste de danse.

— « Tu as été de nouveau impolie, » lui reprocha Gerry.

— « C'est un tricheur, un combinard et un escroc, » rétorqua Wyn avec violence.

— « Mets la sourdine ! » murmura Gerry, tout en riant. « J'admets que pour lui la fin justifie les moyens, mais je le crois assez sincère. Sais-tu pourquoi tu ne l'aimes pas, Wyn ? »

— « Non, et je m'en fiche. »

— « Tu ne l'aimes pas parce qu'il est insensible à tes charmes. »

— « Oh ! j'aime bien ça ! » s'indigna Wyn, en s'arrêtant de danser.

— « Non, tu n'aimes pas ça. Et toute femme normalement co-

quette en ferait autant à ta place. Il t'adresse des compliments mais n'en pense pas un mot, et tu le sais bien. » Gerry s'interrompit, pour reprendre avec subtilité : « Quand un homme déplaît à certaines femmes, il peut être un Don Juan. Mais quand un homme déplaît à toutes les femmes, on peut être sûr que c'est l'opposé. »

— « C'est plutôt là une idée choquante, » s'exclama Wyn.

— « Pas du tout. » Mais il laissa tomber la discussion. Gerry avait toujours admis pour principe qu'il fallait être deux pour commencer une dispute et il refusait d'être l'un des deux. Il parla d'autre chose. « Dis donc, je me demande ce que Mackenzie manigance avec ces deux-là ? »

Wyn se tourna vers la direction qu'il indiquait. « Elise et Adam ! On ne pouvait vraiment pas s'attendre à ce qu'il adresse la parole à un couple comme celui-là. J'aurais cru au contraire... »

— « C'est aussi ton avis, n'est-ce pas ? » reconnut Gerry. « Mais non, regarde, Mackenzie s'éloigne. Il leur a fait juste un brin de causette. »

— « As-tu déjà vu Mackenzie se contenter de faire un brin de causette ? » demanda Wyn d'un ton venimeux.

Mais, une fois de plus, Gerry n'insista pas.

Pendant le restant de la soirée ce ne fut qu'un jeune couple parmi d'autres, qui s'amusait au bal. Il n'y eut pas de discours de propagande. Gerry comptait davantage sur le bon sens des gens que sur les effets d'un pathétique appel.

Il était trop nonchalant et le savait. Toutefois, lorsqu'il avait été désigné pour organiser la campagne des Fraternistes sur Eastover et particulièrement à Jordan, les responsables savaient à quel genre d'homme ils avaient affaire. Aussi n'essayait-il pas de se transformer en un autre Mackenzie. Il restait le même Gerry Young, sincère mais non fanatique, compétent sans avoir l'activité débordante de certaines gens, ne travaillant pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais seulement six, bref un jeune homme qui espérait que son parti remporterait la victoire, mais qui n'allait pas se donner un mal de chien pour la lui assurer.

Il combattait pour défendre des gens comme son cousin Bob, au nom d'un principe, d'un idéal. Il n'était ni intéressé ni de parti pris. Il était honnête, raisonnable et incapable de tous excès, en particulier des excès émotifs.

C'était justement ça l'ennui.

3

Tout en sirotant son café dans le bar ouvert la nuit où il avait rendez-vous, Mackenzie comtemplait d'un œil morne par la vitre la place lugubre et sombre, arrosée par une pluie battante.

Là-bas, sous l'averse, les colleurs d'affiches se livraient une bataille silencieuse, sans effusion de sang, mais acharnée. Sitôt qu'une affiche réaliste était placardée quelque part, une affiche fraterniste venait lui tomber sur le dos. Et quand un slogan fraterniste croyait avoir trouvé asile sur un panneau d'affichage solitaire et inoccupé, une risposte réaliste surgissait des ténèbres et lui sautait à la gorge.

Il n'y a qu'une seule race humaine ! proclamait un placard fraterniste géant.

A son côté, une affiche réaliste hurlait : VOUS ÊTES UN CRIMINEL et continuait en plus petits caractères : ... *si vous condamnez vos enfants à être malheureux toute leur vie.*

Une autre affiche fraterniste exposait simplement la profession de foi du parti : *Tous les hommes sont frères.*

A quoi une affiche réaliste rétorquait cyniquement et astucieusement : *Frères, mais pas beaux-frères.*

Et c'était là le fond du problème.

Il y avait beaucoup d'autres questions dites de fraternité à résoudre dans les relations entre les nombreuses colonies et civilisations humaines de la galaxie, mais elles n'étaient pas encore sur le tapis, tandis que le problème du mariage mixte était à l'ordre du jour.

Le Parti Fraterniste soutenait la liberté du mariage entre personnes de toutes races et les Réalistes s'y opposaient. C'était une question d'une brûlante actualité. Une question sur laquelle toute personne habitant la galaxie, âgée de vingt et un ans et saine d'esprit, était appelée à se prononcer par son bulletin de vote. Telle était la campagne qui était menée dans chaque monde civilisé.

Il y avait, bien entendu, beaucoup de choses à dire sur les partis adverses. Autrement le conflit n'aurait pu être aussi vaste et aussi uniforme. Presque à la veille du scrutin, nul ne savait quel serait le résultat.

Le point de vue des Fraternistes était que toutes les races, si différentes qu'elles soient à présent, avaient la Terre pour origine. Qu'il n'y avait toujours qu'une seule race humaine. Que le mariage mixte serait toujours possible et ne devrait jamais être interdit. Qu'il ne devrait exister ni préjugé ni discrimination raciale. Que la ségrégation et l'inégalité n'étaient qu'un ferment de discorde et que tous les êtres humains devaient être simplement considérés comme tels, quels que soient leur aspect, la couleur de leur peau, leur race ou leur origine.

En revanche, les Réalistes disaient que tout cela était fort bien mais manquait de réalisme. La différence raciale était un fait dont il était vain de feindre ignorer l'existence. Il en était de même pour la discrimination et la question des hommes de couleur. Considérez tant que vous voudrez tous les hommes comme des frères, disaient les Réalistes, mais n'épousez pas une fille d'une race qui n'est pas la vôtre et ne laissez pas votre sœur se marier avec un homme dont la peau ne sera pas de la même couleur que la sienne. Les Réalistes réclamaient un onzième commandement. Il voulaient qu'une loi limite le mariage aux membres d'une même race.

C'est à la suite de cela que surgirent des complications, les problèmes épineux, les cas spéciaux, les interminables discussions. Les Réalistes voulaient-ils donc, demandaient les Fraternistes, compartimenter la galaxie, tourner son commerce en dérision ? Quelle fille se rendrait dans une planète où elle *n'aurait* aucune chance de se marier ? Quel homme accepterait une situation dans un monde où il devrait se tenir à distance respectueuse des femmes ? Et comment la Terre, qui était le berceau de toutes les races, supporterait-elle l'arrêt de toute nouvelle colonisation ?

Les Réalistes rétorquaient qu'ils s'intéressaient à la situation actuelle, mais non à celle qui avait existé cinq cents ans auparavant ou qui existerait cinq cents ans plus tard. Dans un délai de cinq siècles, il se pourrait que l'opinion publique partage unanimement les idées fraternistes, auquel cas celles-ci l'emporteraient. Mais d'ici là, le mariage entre gens de races aussi nettement différentes que celles, par exemple, de Scarisac et de Rinan devrait être interdit.

Sur la question évidemment délicate de la Terre, les Réalistes étaient divisés. Les uns ne lui reconnaissaient aucun droit d'exception ; les autres faisaient remarquer que la Terre, étant la planète-

mère, se trouverait toujours dans une position spéciale et que nulle interdiction ne devrait être applicable entre elle et n'importe quel autre monde.

Mackenzie fronçait légèrement les sourcils en parcourant des yeux les affiches, l'une après l'autre. Une affiche électorale avait rarement d'autre objet que de faire vibrer la corde sensible ; et de toute évidence, les affiches fraternistes et, d'une manière générale, les idées fraternistes produisaient un effet émotif plus profond que l'argumentation des Réalistes. Ces derniers devaient discuter, émettre une théorie, la défendre. Mackenzie, politicien compétent, expérimenté, préférait de beaucoup n'avoir pas à discuter. Il savait qu'une formule généreuse avait plus de portée qu'une centaine d'arguments.

Tous les hommes sont frères, par exemple. Son parti, celui des Réalistes, devait riposter en disant : *Frères, mais pas beaux-frères*. Les uns faisaient appel aux sentiments, les autres à la raison. Mackenzie, propagandiste de premier ordre, n'aurait pas hésité sur le genre d'appel qu'il eût préféré s'il avait eu le choix.

Mackenzie leva les yeux en entendant un bruit de pas derrière lui. « Venez boire un café, » proposa-t-il.

Il attendit que ses deux invités s'asseoient et prennent ainsi un certain engagement. Il était encore temps pour eux de refuser et de lui faire entendre qu'ils n'étaient venus que pour lui adresser une fin de non-recevoir catégorique, afin qu'il ne les importune plus. Mais dans quelques secondes il serait trop tard.

Et quand il fut trop tard, quand ils s'installèrent devant une tasse de café, il leur dit gentiment : « Si vous êtes venus ici, c'est que ma proposition vous intéresse. Mais peut-être est-il bon que vous me parliez un peu plus de vous-mêmes avant que nous poursuivions notre entretien. »

Elise et Adam échangèrent un regard. Un regard assez éloquent pour révéler en gros à Mackenzie tout ce qu'il voulait connaître à leur sujet : qu'ils étaient très épris, qu'ils avaient peur de lui, qu'il leur fallait absolument de l'argent et qu'ils avaient déjà décidé d'accepter de faire n'importe quoi... ou presque.

Elise ne devait guère avoir plus de dix-neuf ans. Ses yeux d'ambre, sa taille de guêpe et ses jambes prestigieuses révélaient immédiatement qu'elle était Midienne. Sur le papier, les signes distinctifs auraient été minimes ; il n'y avait pas que les Midiennes qui avaient des yeux d'ambre, un tour de taille ayant quarante

centimètres de moins que celui des hanches et des jambes du même galbe que celles d'Elise. Mais l'impression d'ensemble ne prêtait pas à confusion. Quiconque avait eu affaire à Midina pouvait identifier la jeune fille au premier coup d'œil.

Il était indéniable aussi qu'Adam était Faquistien. Il avait la peau jaunâtre et fine, la démarche saccadée et puissante, les épaules remontées et les pieds trop grands qui caractérisent la plupart des Faquistiens.

— « Que désirez-vous savoir, Mr. Mackenzie ? » demanda Elise. Elle essayait de garder tout son sang-froid mais ne pouvait s'empêcher de mordiller nerveusement ses lèvres.

— « Savez-vous jouer la comédie ? » s'informa Mackenzie. « Tous les deux ? »

— « Nous avons fait toutes sortes de métiers. Il nous est arrivé de faire un numéro de cabaret. »

— « Vous désirez vous marier. Pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait ? »

Il y eut un silence. Une fois de plus, les regards d'Elise et d'Adam se croisèrent.

— « Si par hasard c'est parce que l'un de vous est recherché par la police et que vous craignez... »

— « Non, » coupa Elise d'un ton sec. C'était elle qui, évidemment, était le porte-parole du couple. « Puisque vous voulez le savoir, c'est parce que nous n'avons pas les moyens de nous marier. Simplement. Il nous faut de l'argent, nous en avons besoin, mais nous ne sommes pas des malfaiteurs et n'avons rien fait dont vous puissiez tirer parti pour nous faire chanter. »

— « Il n'est pas question de chantage, » protesta Mackenzie.

— « Non, mais j'imagine que vous seriez satisfait d'apprendre quelque chose sur notre compte qui vous permette d'avoir prise sur nous. Alors sachez qu'il n'y a rien. »

— « Tant mieux, » fit Mackenzie d'un air dégagé. « Des criminels ne me serviraient à rien. Autre chose : vous êtes, naturellement, partisans des Fraternistes ? »

Elise hésita un instant puis acquiesça.

« Mais vous savez que je veux briser le parti fraterniste — et pourtant vous m'écoutez ? »

Il y eut un deuxième signe approbateur.

« Comment conciliez-vous les deux choses ? » demanda Mackenzie.

— « Nous souhaitons la victoire des Fraternistes. Mais, de toute façon, ce qui se passera ici, sur une planète parmi une infinité, d'autres, n'affectera pas le résultat final. »

Elle essaya de défier Mackenzie du regard mais dut baisser les yeux la première.

— « Si nous faisons ce que vous demandez, » murmura-t-elle, plus pour Adam que pour Mackenzie, « peut-être que cela ne produira pas l'effet que vous recherchez. Et même s'il se produit, même si ce petit service pouvait tout changer... Mais il n'en sera rien et nous avons besoin d'argent. »

Mackenzie opina. Il était disposé à admettre ce point de vue. Elise ratiocinait comme le font si souvent les personnes qui désirent quelque chose qu'on leur offre, même dans un but qu'elles réprouvent, tout en souhaitant que ce but ne soit jamais atteint. Les gens donneraient leur tête à couper si l'on y mettait le prix et qu'on leur garantisse qu'ils pourront vivre sans tête.

Elise et Adam refusaient de croire que, quoi qu'ils puissent faire, cela aurait une influence quelconque sur le grand résultat final. Ils pensaient qu'ils pourraient avoir le beurre et l'argent du beurre.

Il était possible, bien sûr, qu'ils aient raison. Mais Mackenzie ne le croyait pas. Mackenzie faisait rarement quelque chose qui n'en valait pas la peine. Il n'avait pas l'impression qu'on l'aurait laissé puiser largement dans la caisse du parti réaliste si ç'avait été pour dilapider les fonds.

Après le départ de Mackenzie, Elise et Adam s'attardèrent plutôt piteusement dans le café.

— « Il savait exactement combien il devait nous payer, » fit Adam d'un ton amer. « Ni trop ni trop peu, juste assez pour nous obliger à... Nous ne pouvions refuser son offre, Elise, n'est-ce pas ? »

— « *Moi*, je ne le pouvais pas, » reconnut Elise. « Ce n'est pas grand-chose pour le parti réaliste, mais cela mettra fin à nos ennuis d'argent. Nous pourrons régler nos dettes et commencer ailleurs une vie nouvelle... C'est égal, nous aurions dû quand même refuser. »

— « Comment savoir ? » atermoya Adam. « Ce n'est pas comme si cela allait avoir vraiment de l'importance... »

— « Peut-être pas, mais suppose que tout le monde dise la même chose ? » répondit Elise, qui entrevoyait de nouvelles objections, à présent qu'il était trop tard. Tout le monde et partout, pas seulement ici, à Jordan. Il nous a fait promettre de ne pas nous marier maintenant — il a dit que cela ferait rater toute l'affaire si nous étions mariés. Eh bien, suppose qu'une nouvelle loi nous empêche pour toujours de nous marier ? »

Adam eut un rire nerveux. « Que diable, ce n'est pas cela qui doit nous inquiéter. Nous nous marierons dès que nous aurons touché l'argent. Alors aucune loi ne pourra plus rien contre nous. La seule chose qui m'inquiète c'est... ce que nous nous sommes engagés à faire. Serons-nous capables de nous en tirer ? »

— « Moi, je m'en sens capable, » déclara Elise. Mais c'est pour toi que je me fais du souci — bien que tu aies le rôle facile ! »

— « Facile ! » s'exclama Adam.

— « Aimerais-tu qu'il t'arrive ce qui va m'arriver ? »

— « Ce sera bien pire pour moi. »

— « Ne discutons pas, chéri. Nous avons tous les deux la même corvée. Nous avons promis. Aussitôt après nous partirons quelque part, nous mettre au chaud et au soleil. »

— « Et nous marier, » fit Adam.

— « Avant les élections, » ajouta Elise. « C'est plus prudent. »

— « Tu ne crois pas vraiment que... »

— « Il ne s'agit pas de croire quoi que ce soit. De toute façon nous voulons nous marier dès que possible, n'est-ce pas ? »

Ils s'embrassèrent avec la frénésie du désespoir — mais sans l'extase de la passion. Il y avait des ombres derrière eux. Il y en aurait toujours, où qu'ils aillent.

Sans qu'ils se rendent jamais compte que c'étaient eux-mêmes qui suscitaient ces ombres, de par le caractère qui leur était propre.

4

LE hasard voulut que Gerry et Wyn assistent à toute la bagarre. Ils allaient rarement dans les boîtes de nuit, mais Wyn, mise en appétit par les lumières tamisées et la musique douce du bal des Fraternistes, insista pour qu'un deuxième gala soit donné le lendemain soir, après une journée de meetings

fraternistes. Aussi, quand Elise Adam et quelques comparses exécutèrent le numéro pour lequel on les avait payés, avec la participation de certains amateurs qui ignoraient que des professionnels étaient dans le coup, Gerry et Wyn se trouvèrent aux premières loges pour y assister.

Jordan n'était nullement la « ville chaude » d'Eastover. Cette cité, bien au contraire, avait une réputation de tempérance et de respectabilité. C'est elle qui donnait le ton à toute la planète. Si Jordan adoptait quelque chose, aucune ville au monde n'y aurait trouvé d'objection. En revanche, d'autres villes acquéraient la réputation d'être dissolues, audacieuses ou révolutionnaires, en faisant des choses que réprouvait Jordan.

Les boîtes de nuit de Jordan, y compris le *Cosmonautique*, étaient aimables et sophistiquées, sans poussée de fièvre. Quand un pochard se faisait trop remarquer, il se faisait poliment éjecter. Les girls de cabaret n'étaient ni trop habillées, ni trop dévêtues. Les sketches et les chansons ne contenaient que des allusions légères et de bonne compagnie.

— « Puis-je te parler des Fraternistes, mon chou ? » demanda Gerry d'un ton bizarre, tandis qu'ils dégustaient du curaçao.

Wyn eut un large sourire. « Bien sûr, si tu en as envie. Hier soir c'était spécial. Je te voulais pour moi seule, sans que les Fraternistes s'en mêlent. »

— « Tu es encore plus en beauté qu'hier soir. »

— « Ce n'est pas cela que je te demandais, » murmura Wyn, « mais je ne me plaindrai pas maintenant que j'y ai eu droit. Donc tu peux dire tout ce qui te plaît au sujet des Fraternistes et je serai d'accord avec toi sur tous les points. »

Gerry la remercia d'un sourire, mais se rembrunit dès que ses pensées revinrent à sa campagne électorale. « Mackenzie se tient trop tranquille, » dit-il. « Naturellement il mijote quelque chose et je donnerais cher pour savoir ce que c'est. Mais je l'ignore — ce qui signifie qu'il n'y aura pas de riposte possible. »

— « Y a-t-il vraiment des raisons de s'inquiéter, Gerry ? » demanda Wyn. « J'entends : y a-t-il quelque chance que les Réalistes arrivent à quelque chose ? »

— « Ils le pourraient. Surtout ici, sur Eastover, où c'est Mackenzie qui dirige les opérations. »

— « Même si nous perdons aux élections, est-il possible qu'ils fassent passer une loi contre les mariages mixtes ? »

— « Certainement — et ils le feront. Une sorte de onzième commandement. Là-bas sur Terre, les Réalistes sont en majorité. Il leur suffit d'un vote de confiance pour aller de l'avant avec leur programme. Si les suffrages universels favorisent les Réalistes, une nouvelle loi se fera automatiquement et sera appliquée sans délai. »

Wyn eut un geste d'impatience, comme si elle en avait assez de cette question et la rejetait loin d'elle, oubliant qu'elle devait être d'accord avec lui sur tous les points. « On ne peut pas interdire tout bonnement d'un trait de plume les mariages mixtes. »

— « Oh, que si ! Tout ce dont les Réalistes ont besoin, c'est d'une majorité absolue, et tu verras si l'on peut interdire ou non les unions mixtes. »

— « Mais quel sera le sort des unions mixtes déjà existantes ? »

— « Elles ne seront pas annulées, bien entendu, » dit Gerry, sans trop d'enthousiasme. « Mais ce ne sera pas très agréable pour les ménages mixtes. On les montrera du doigt, on se moquera d'eux, ils seront les têtes de Turcs de tous les humoristes de leur coin. »

Wyn secoua franchement la tête. « Les gens ne sont pas si mauvais, » affirma-t-elle. « Ils sont même plutôt gentils. »

— « Pris dans l'ensemble, peut-être. Mais il suffit d'une seule personne pour faire du scandale. »

Wyn n'en croyait rien. « Tiens, voilà Bob et Moyra, » dit-elle, en faisant un signe de tête vers une table bordant la piste de l'établissement, un peu en contrebas du balcon où se trouvait la leur. Croisant son regard, Moyra lui rendit son salut. Bob en fit de même.

— « Prends Moyra et Bob, » fit remarquer Wyn. « Moyra est née sur Greensing et Bob est né ici. Ce sont des gens charmants. S'ils sont avertis, crois-tu vraiment que quelqu'un oserait... oserait... »

— « Mais oui, » répondit tranquillement Gerry. « Suppose que Moyra et Bob se marient — que les Réalistes soient vainqueurs et qu'ils fassent passer leur loi contre le mariage mixte. Veux-tu savoir ce qui arrivera à Moyra et à Bob ? »

Il baissa les yeux vers son cousin et Moyra, la mine assombrie. « J'ai beaucoup pensé à leur cas, » dit-il. « J'en ai également parlé à Bob et il est d'accord avec moi. Il sait ce qui pourrait arriver, mais... »

Il secoua la tête. « Suppose qu'il ne puisse plus y avoir d'autre mariage mixte. Eh bien, tous les couples mixtes déjà mariés deviendront des bêtes curieuses — les gens ouvriront de grands yeux devant Bob et Moyra, où qu'ils aillent, et murmureront sur leur passage... »

— « Je sais, » s'écria Wyn. « C'est ce qui se passe toujours lorsque les gens sont... un peu différents des autres. Mais quel mal peut-on leur faire ? »

Gerry soupira. « Suppose qu'ils aillent danser quelque part. Il y aura toute une coterie d'hommes et de femmes, dans l'établissement, qui auront trop bu. On en rencontre toujours. Un plaisantin du groupe remarquera Bob et Moyra, ce qui lui inspirera une bonne idée. Il ira faire le pitre derrière Bob et Moyra et cela fera rire les gens. Même les non-rieurs ne voudront pas intervenir. Encouragé, le loustic poursuivra ses pitreries et chacun se tiendra les côtes. Moyra et Bob affecteront de l'ignorer tant qu'ils le pourront. Il laissera tomber une pièce d'argent devant la robe de Moyra et il y aura un éclat de rire général quand elle tintera sur le plancher. Très drôle. Il donnera une tape à Bob sur l'épaule et Bob ne réagira toujours pas. Le petit rigolo marchera sur le bas de la robe de Moyra, qui se déchirera, ce qui produira de nouveau un fou-rire, plus fort cette fois-là. C'est alors qu'il y aura forcément une bagarre. Bob et Moyra, étant des gens sensés, ne la commenceront certainement pas. Ils quitteront dignement la piste de danse pour partir. Mais quelqu'un — sans doute une femme — ira tirer la robe déchirée de Moyra. Là-dessus, Bob frappera quelqu'un, à moins que quelqu'un ne frappe Bob le premier. Cela n'a pas d'importance. Finalement, Bob et Moyra seront jetés dehors. Ce sera toujours eux, jamais le plaisantin et ses amis. »

— « Mais, » objecta Wyn, « Bob et Moyra ne sont pas gens à... »

— « Quelle que soit l'attitude de Bob et de Moyra, on les *obligera*, tôt ou tard, à se rebiffer. »

— « En ce cas, ils n'auront qu'à éviter les dancings et les endroits où des gens puissent leur faire de tels affronts. »

De nouveau, Gerry secoua la tête. « Peu importe les endroits où ils iront, si cette loi est passée. Suppose qu'ils se trouvent pris dans une foule. On les bousculera pour qu'ils soient séparés — presque avec bonhomie au début. Ils tenteront de se rejoindre et, devant leurs efforts pour se frayer un chemin, la foule

commencera à les prendre à partie. Ils seront quelque peu malmenés, histoire de les remettre à leur place. Bob recevra un croc-en-jambe, tombera et aura la main piétinée. Quant à Moyra, on lui fera couler du jus de tomate dans le dos... »

— « C'est ridicule de parler ainsi, » s'impatienta Wyn. « Nous sommes seulement en train d'imaginer quelque chose qui *pourrait* arriver *si* un autre événement se produisait. »

— « Oh ! bien sûr, » répondit Gerry, avec un sourire forcé. « Mais tout ce qui arrive a commencé par être quelque chose qui *pourrait* arriver *si* un autre événement... »

Il y eut alors un fracas retentissant, suivi d'une série de moindres fracas. La musique faiblit un instant, puis, comme cela se passe avec tous les orchestres des boîtes de nuit, enchaîna plus bruyamment pour s'efforcer de couvrir ce bruit intempestif.

Gerry et Wyn regardèrent le balcon qui se trouvait vis-à-vis d'eux. Tout le monde avait les yeux fixés dans la même direction. Une table venait d'être renversée à grand fracas, avec ses cuillères, ses couteaux, ses fourchettes, ses assiettes et son vase de fleurs, qui s'étaient répandus en pagaille sur le plancher.

— « Mais c'est Adam Bentley et Elise ! » s'exclama Wyn.

Adam et Elise s'affrontaient furieusement de part et d'autre de la table basculée. Elise criait d'une voix perçante quelque chose d'inintelligible. Brusquement, elle se baissa, ramassa une bouteille parmi les débris qui jonchaient le sol et la lança à la tête d'Adam. Celui-ci l'esquiva et la bouteille, tombant sur une table à l'étage inférieur, vola en éclats si violemment que l'orchestre arrêta la musique.

Adam fonça vers Elise par-dessus les décombres et lui arracha tranquillement sa robe. Elise hurla, se pencha de nouveau et jeta sur lui une autre bouteille. Elle ne pouvait manquer sa cible à si faible portée. La bouteille frappa la tête du garçon et se brisa sur le parquet.

Elise était grotesque, à moitié dépouillée de sa tapageuse robe de soirée, et sa demi-nudité n'avait rien de séduisant. Elle avait plutôt l'air d'une fille des rues.

Rien de surprenant à ce que quelqu'un l'ait fait remarquer. Mais peut-être était-il superflu que cette opinion soit exprimée à si haute voix et en termes aussi crus, avec le mot « sale » accompagné d'un autre adjectif pour qualifier les Midiniens.

Quelqu'un d'autre cria que n'importe quel Midinien valait cinquante sales (même épithète) Faquistiens.

— « C'est un coup de Mackenzie ! » s'écria Gerry. Cela crevait les yeux qu'il n'y avait là qu'une comédie, que Mackenzie avait mise en scène. Ni Adam ni Elise n'étaient gens à se battre en public. S'ils se donnaient en spectacle d'une manière aussi scandaleusement révoltante, en criant, en s'empoignant et en se battant, c'est que ce spectacle avait été organisé d'avance, afin d'être aussi choquant que possible.

Dans l'entre-temps, l'attention de l'assistance ne se concentrait plus uniquement sur Adam et Elise. L'agitation gagnait la salle. Une bagarre commençait au rez-de-chaussée et l'on s'invectivait à tue-tête depuis les deux balcons. Bob Drake sursauta en recevant dans le dos un verre qu'on venait de jeter sur lui.

Gerry se leva d'un bond. « Ne soyez pas dupes ! » cria-t-il. « Vous ne voyez donc pas que c'est une infâme comédie, un coup monté ! Quiconque y prend part fait uniquement le jeu de... »

Sa voix se perdit dans un fracas de rires, car quelqu'un venait de renverser un bol de consommé chaud sur la robe de Moyra, qui sauta en l'air avec des cris perçants. Moyra et Bob étaient le point de mire de toute la salle et ils formaient visiblement un couple mixte. En les voyant impliqués dans un grabuge, les gens prenaient parti soit pour Moyra, soit pour Bob, soit pour les deux contre les agitateurs, soit pour les agitateurs contre le couple mixte.

Un homme corpulent fonça tête baissée vers l'estomac de Bob, qui lui donna froidement un coup de genou en pleine figure. L'homme bascula en arrière, en fauchant avec ses bras écartés une bonne demi-douzaine de personnes.

Après quoi il eût été difficile de faire la distinction entre les fauteurs de troubles stipendiés, qui essayaient dorénavant de rétablir l'ordre, et ceux dont les sentiments de haine raciale avaient été provoqués par les circonstances.

Quelqu'un donna un coup à Adam qui lui fit perdre connaissance. Elise cessa aussitôt de crier et se pencha anxieusement vers lui. Mais personne n'y fit attention ni ne s'en préoccupa. Moyra et Bob, pourtant bien inoffensifs, devinrent le centre névralgique de l'échauffourée. Tout ce que Gerry avait prédit se réalisa, à peine avait-il fini de parler. Néanmoins, il n'avait pas vu tout à fait juste. Lui et Wyn constatèrent, en témoins impuissants, que

très peu de personnes essayaient d'attaquer soit Moyra, soit Bob ; chacun voulait défendre l'un ou l'autre. Le résultat était à peu près le même.

Un homme qui tendit la main vers Moyra, dans un but ignoré, reçut un coup au foie qui le propulsa en vol plané sur le parquet glissant. Une fille cracha sur Bob et deux femmes se jetèrent aussitôt sur elle, lui arrachèrent les cheveux, lui griffèrent le visage et les épaules.

On n'eut recours à aucune arme à feu et l'on ne se servit que de quelques bouteilles. Il n'y eut ni panique ni déchaînement d'instincts sanguinaires. Mais quelques têtes furent cassées, quelques visages griffés, des vêtements déchirés et les coups de pied dans les jambes ne se comptèrent pas. Les femmes ne furent malmenées qu'en raison du tohu-bohu général.

Même Gerry et Wyn furent entraînés dans la bagarre. Gerry se crut obligé d'étendre d'un direct un homme qui s'attaquait à un couple tout à fait pacifique installé à la table voisine, tout en se rendant parfaitement compte que son geste allait lui attirer des ennuis, ainsi qu'à Wyn. Ce qui ne manqua pas. Il fit de son mieux pour protéger Wyn, mais cela ne dura que quelques minutes. Wyn était une jeune femme en bonne santé, mais ni assez robuste ni assez tenace pour se défendre tout seule.

Ce fut à ce moment-là que la police arriva enfin. On éclaircit graduellement la situation.

Deux hommes avaient des fractures aux bras, trois autres des côtes défoncées, il y avait une douzaine de cas de chocs nerveux et plusieurs douzaines de personnes souffraient de plaies et de bosses. Les dégâts matériels du club étaient importants, ainsi que ceux des vêtements de la clientèle.

Mais le *Cosmonautique* ne voulait déposer aucune plainte. Adam, Elise et les autres provocateurs s'étaient prudemment éclipsés. La police, peu désireuse de ternir une bonne réputation, ne tenait pas à opérer des arrestations, si celles-ci pouvaient être évitées. Elles le pouvaient. Ce que la plupart des gens désiraient, c'était de rentrer tranquillement chez eux. Ceux qui pensaient autrement se ravisèrent en constatant que la police ne les y encourageait pas.

Un seul couple fut plus obstiné que tout le monde : Moyra et Bob. Cela pouvait s'expliquer du fait que Bob s'en était tiré avec sa chemise déchirée dans le dos, son visage écorché, ses

côtes meurtries et une cheville douloureusement enflée. Quant à Moyra, si elle était en larmes, elle avait eu plus de peur que de mal, mais sa toilette était en plus piètre état que ne l'avait été celle d'Elise. Ils étaient en droit de créer des ennuis à leurs agresseurs et n'avaient pas l'intention de laisser tomber l'affaire.

Mais ils retirèrent leur plainte à la demande de Gerry Young.

Gerry n'avait rien prévu pour parer à un coup dur quelconque de Mackenzie, auquel il s'attendait, mais il était évident que cette bagarre était l'œuvre de son adversaire et que les Fraternistes n'y pouvaient rien. Si lui et Wyn déclaraient avoir vu Mackenzie causer avec Elise et Adam, Mackenzie pourrait, soit le nier catégoriquement, soit l'admettre, en faisant valoir avec juste raison qu'il n'y avait là aucune preuve de collusion entre eux et lui. Non, Mackenzie avait sûrement dû protéger ses arrières.

Aussi, Moyra et Bob, en portant plainte officiellement, ne feraient que le jeu de Mackenzie. Plus on donnerait de publicité à l'affaire, plus Mackenzie serait satisfait.

Plus tard, Gerry dit à Wyn : « Mackenzie a gagné ce round, et tout ce qui nous reste à faire, c'est de gagner le suivant. »

— « Penses-tu qu'il l'ait gagné ? » s'indigna Wyn.

— « Lis les journaux de demain. »

— « Eh bien, même s'il l'a gagné, » déclara Wyn avec chaleur, « je ne pense pas que Mackenzie serait aussi facilement défaitiste que toi, Gerry. Jamais il n'admettrait qu'il a perdu un round. »

— « Non. Il se battrait plus longtemps, plus durement et plus salement que je ne le ferais. »

Wyn rougit. « Je ne veux pas que tu te battes salement. Je ne veux pas que tu ressembles à Mackenzie. Mais je ne veux pas que tu sois battu par cet homme, Gerry. »

Gerry se mit à rire. Ce qui était ennuyeux pour Gerry, c'est qu'il comprenait toujours le point de vue de son adversaire.

— « Je crois Mackenzie assez sincère, » dit-il. « Peut-être n'a-t-il pas une foi aveugle dans la cause qu'il défend, mais il croit dur comme fer au Parti Réaliste, auquel nous nous opposons. Et, pour Mackenzie, la fin justifie les moyens. »

— « Entends-tu par là, » répondit Wyn d'un ton dubitatif, « que tu trouves qu'il a eu raison d'organiser la rixe de cette nuit ? »

— « Oh ! non, » fit Gerry avec calme. « Tout ce que je veux dire, c'est que cela ne m'apprend rien de nouveau sur le compte

de Mackenzie. Je savais déjà qu'il était prêt à tout pour obtenir le résultat qu'il cherchait. »

La sonnerie du téléphone retentit. Gerry décrocha le combiné. Wyn vit se durcir le visage de son mari. « Moyra ? Encore ? Le salaud ! Comme s'il n'avait pas suffi que... J'espère qu'elle n'est pas trop dangereusement atteinte ? Eh bien, c'est quelque chose. Pourrais-tu identifier un de ces hommes ? »

Une longue pause. Puis : « Non, je ne pense pas que ce soient des gangsters qu'on ait payés. Rien que des ivrognes, excités par ce qui s'était passé auparavant. C'est la pire des manifestations, ils ont perdu la mesure. »

Une deuxième pause prolongée. Puis Gerry ajouta d'un ton dubitatif : « Je te comprends bien de vouloir les retrouver par tous les moyens, Bob, et le Parti Fraterniste peut certainement t'être de quelque secours. Mais bien sur, viens me voir demain matin, a la première heure... Nous verrons si ton tableau peut servir comme tu le dis... »

Dès qu'il eut raccroché, Wyn se hâta de lui demander : « Qu'est-il arrivé à Moyra ? »

Le visage de Gerry, qui s'était détendu, s'assombrit de nouveau. « Trois vauriens ont assailli Bob et Moyra, tandis qu'il la ramenait chez elle, » dit-il. « Bob n'a pas été très touché, mais Moyra a reçu un grand coup sur la tête et a eu deux côtes cassées. Quand elle fut par terre, ils l'ont frappée à coups de pied. Elle a des contusions internes et se trouve maintenant à l'hopital. »

Wyn devint blanche de fureur. « Et tu vas encore me dire qu'il n'y a pas de quoi devenir enragé à cause de Mackenzie ? »

— « Je suis à peu près sur que Mackenzie n'a rien à voir là-dedans. Il a mis quelque chose en train. Voilà tout. »

— « Tu parles s'il a mis quelque chose en train ! » rétorqua Wyn avec véhémence. « Il a dechaîné la populace contre Moyra et Bob et ils se sont fait tabasser — c'est lui le responsable, qu'il ait vraiment combiné ou non cette agression. Cela ne change rien, non ? »

Il haussa les épaules, voulut dire quelque chose, mais Wyn était maintenant dechaînée. « Nous devons gagner, Gerry ! Au début, je m'en souciais peu, mais nous ne pouvons pas nous laisser battre par cette sorte de bestialité. Je ne croyais pas à ce que tu me disais au début de la soirée, maintenant j'y crois.

Penses-y : Moyra et Bob passaient tranquillement quelques heures dans cette boîte de nuit, sans faire de mal à personne. Alors, simplement parce que Mackenzie cherche un succès politique ou autre, Moyra et Bob ont été choisis comme victimes, assaillis, humiliés en présence d'un tas de gens. C'est déjà un peu fort, mais voilà que nous apprenons à présent que Moyra est à l'hôpital, après avoir été rouée de coups par trois sadiques qui auraient pu la tuer... »

Wyn semblait au bord de la crise de nerfs.

— « Ne te monte donc pas la tête, mon chou, » l'apaisa Gerry. « Je sais que c'est navrant. Je n'approuve pas du tout Mackenzie pour son rôle dans cette affaire. Tout ce que je sais, c'est que c'est contre cet état de choses que nous n'avons pas cessé de lutter. La situation n'a pas changé. »

— « Il nous faut obtenir une large majorité aux élections, par égard pour Bob et Moyra, » insista Wyn.

— « Oui... par égard pour Bob et Moyra, » acquiesça Gerry. Mais ses pensées ne suivaient pas exactement la même direction que celles de sa femme. Il voyait beaucoup plus loin.

Si les Fraternistes n'obtenaient pas une large majorité aux élections, ce qui venait d'arriver à Moyra et à Bob était appelé à se reproduire n'importe quand — car ce serait presque sanctionné par l'opinion publique et par la loi.

5

GERRY se leva le premier le lendemain matin. Il alla chercher les journaux et les déposa sur le lit.

— « Tu ne m'aimes plus ! » pleurnicha Wyn.

— « Pas en ce moment, » fit Gerry, d'une voix sinistre. « J'ai trop de choses en tête. Jette un coup d'œil sur les nouvelles. »

Au bout de dix minutes, elle dit : « Je ne veux pas avoir l'air bouchée, Gerry, mais je ne comprends toujours pas ce que tu veux dire ou ce que tu as voulu dire cette nuit quand tu m'as déclaré que les journaux raconteraient comment Mackenzie a gagné. Certes, ils font tout un plat de la bagarre, mais... »

— « Nous y voilà, » répondit Gerry. « Mon chou, tu étais

présente et les comptes rendus sont assez fidèles. C'est peut-être pourquoi tu ne peux voir la portée exacte de ce qui s'est passé. Mais si tu n'avais pas été sur les lieux et que tu aies ignoré que Mackenzie était dans le coup, de quoi cela aurait-il l'air ? D'une flambée de haines raciales au cours d'un esclandre dans une boîte de nuit. Un couple mixte se bat en public et cela dégénère en bataille rangée entre gens de races différentes. Une étincelle suffit pour allumer les ressentiments contre la cause fraterniste. Un autre couple mixte est attaqué en regagnant son domicile — la fille est à l'hôpital. Tout cela ne semble pas précisément prouver que tous les hommes sont frères, non ? »

— « Je comprends... » dit Wyn. « Et même il y a plus. Le spectacle qu'offraient Elise et Adam avait quelque chose d'écœurant — ce qui était voulu, bien sûr. Rien qu'à les voir se taper dessus, on avait le sentiment que des gens de races différentes ne devraient pas être autorisés à se marier. »

Gerry approuva discrètement. « Tu remarqueras que ce point de vue n'a pas échappé à la presse. Les articles disent clairement que ce n'étaient pas un homme et une femme qui se querellaient, mais un Faquistien et une Midinienne. Je ne dis pas que tous les journaux sont de parti pris, sauf quelques exceptions, dont les feuilles réalistes. Je dois tirer mon chapeau à Mackenzie — tous les termes employés pour relater l'incident ont été soigneusement choisis, afin de prouver clair comme l'eau de roche que l'idée « Tous-les-hommes-sont-frères » n'est qu'un concept à fleur de peau et que, si l'on nous gratte un peu, nous sommes tous prêts à nous colleter avec n'importe quel membre d'une autre race qui nous marche sur les pieds. »

— « Quelle canaille, cet homme, » murmura Wyn d'un ton venimeux. « Quel moyen infect de gagner des voix ! »

Gerry haussa les épaules. La question vue sous cet angle avait moins d'importance pour lui que pour Wyn. « Mackenzie n'est guère plus mauvais que n'importe quel avocat criminel, » fit-il remarquer, « qui défend son client en faisant fi de la vérité, en mentant sans vergogne et en couvrant de boue tous les autres témoins de l'affaire, bien qu'il sache pertinemment que son client est coupable. Pour nous, la question essentielle c'est : comment regagner le terrain que nous avons perdu ? »

C'est avec un grand sérieux qu'il venait de poser la question à Wyn, car, bien que nul ne l'eût soupçonnée d'avoir l'étoffe d'un

grand penseur, d'un politicien avisé ou d'un psychologue compétent, elle possédait le don de voir clairement la marche à suivre dans une action, sans savoir parfois comment y parvenir.

— « Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Bob Drake, qui doit venir ici ce matin à la première heure, et de quel tableau est-il question ? »

Gerry la regarda pensivement. « Je ne crois pas qu'il y ait une idée là-dedans. Bob voudrait que nous lancions une campagne avec une seule affiche comportant un tableau en couleurs. Il possède un portrait pour lequel Moyra a posé, et il pense que nous devrions l'utiliser pour incarner l'idée-force des Fraternistes — Moyra, de Greensing, symbole de la beauté féminine d'une planète étrangère... »

— « Voilà ce qu'il faut, Gerry ! » s'écria Wyn avec ravissement. « Un tableau représentant Moyra, la fiancée de l'artiste, aujourd'hui clouée par ses blessures dans un lit d'hôpital, après avoir été rouée de coups par des vauriens, manifestement réalistes. Ça, c'est de la belle propagande. Quand tu auras élaboré un texte... »

— « Je vois ce que tu veux dire, » fit Gerry, modérément intéressé. « mais comment savoir si le tableau de Bob sera approprié ? »

— « Oh ! il le sera, » s'impatienta Wyn, coupant court à ses réticences. « Voilà ce qu'il te faut, Gerry ! Raconte l'histoire de Bob et de Moyra — tu es plus renseigné sur eux que moi — comment ils se sont épris l'un de l'autre, comment ils sont sur le point de se marier et comment ils ont été attaqués la nuit dernière. Intercale l'épisode du portrait, comment Bob, qui en est le peintre, a suggéré de l'utiliser... Oh ! tu t'en tireras beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. »

— « Oui, du moment que tu me l'as suggéré. » Gerry ne paraissait toujours pas très convaincu. « Eh bien, c'est toi qui avais raison, mon chou, alors que je croyais que nous n'avions aucune chance de réussir. J'espère que tu as de nouveau raison. Je me demande comment est le tableau de Bob? »

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Wyn se demandait encore si elle allait se lever — elle avait passé une partie de la matinée à se le demander, sans se décider — lorsque Bob arriva. Wyn sortit enfin du lit, enfila un peignoir et se dirigea derrière Gerry vers le salon.

La main sur la poignée de la porte, Gerry s'arrêta. « C'est tout ce que tu t'es mise sur le dos ? » s'enquit-il.

— « Oui, pourquoi ? »

— « Oh ! j'ai seulement l'impression que ce n'est pas très convenable, alors que la fiancée de Bob est à l'hôpital, » murmura Gerry.

Wyn lui tira la langue.

Bob, toutefois, ne fit point particulièrement attention à Wyn. Ce n'était pas un amoureux versatile. Malgré sa tête bandée, il avait un maintien sérieux et des gestes vifs. Il ressemblait plus à un vendeur qu'à un artiste-peintre.

— « Avant tout, » dit-il, « vous devez voir le portrait dont je t'ai parlé tout à l'heure, Gerry. Je sais que mon idée ne t'emballe pas, mais... »

— « Moi, elle m'emballe, » intervint Wyn. « Voyons ce portrait. »

Bob déroula la feuille qu'il apportait. Il avait fait une maquette en couleurs sur papier d'affiche.

— « Regarde, Gerry. Qu'est-ce que je te disais ?» exulta Wyn.

En examinant cette peinture, Gerry commençait à se sentir gagné par la vision enthousiaste que Wyn avait eue de son utilisation pour la campagne fraterniste.

Ce n'était pas un quelconque portrait de pin-up. Il avait vu bien des filles plus jolies, plus séduisantes, plus sexy — mais aucune dont le charme fût aussi émouvant. Elle crevait l'affiche, si jeune, si chaude, si pleine de vie... et si *exotique* C'est ce qui frappa Gerry du premier coup, le captivant à un tel point qu'il ne parvenait plus à détacher son regard du portrait. C'était exactement ce qu'il fallait au Parti Fraterniste : une fille au type nettement étranger (sauf pour les natifs de Greensing), et pourtant d'une sensationnelle attirance ne s'exerçant pas uniquement sur le sexe opposé. Un coup d'œil à Wyn lui permit de constater qu'elle approuvait, elle aussi. Moyra — du moins, Moyra telle qu'elle était vue par Bob — était l'oiseau rare, la fille qui pouvait ensorceler à la fois les hommes et les femmes.

— « Avez-vous fait ce portrait, Bob, à l'intention des Fraternistes ? » demanda Wyn.

— « Non, je n'avais l'intention de le montrer à personne. C'est pour moi seul que j'ai fait ce portrait de Moyra. Mais cette nuit... » Pour la première fois il eut un accès de froide colère,

qu'il parvint à dominer et qui était la dernière chose à laquelle on pût s'attendre chez un artiste. « Je les ai vus, Gerry, frapper à coups de pied Moyra. Je me cramponnais à un mur, en proie au vertige, incapable d'intervenir, mais voyant bien ce qui se passait. Peux-tu imaginer ce que c'est de voir la fille que tu aimes étendue par terre, tandis que des hommes la frappent à coups de pied ? Songe à quelqu'un qui ferait la même chose à Wyn pendant que tu le regardes sans pouvoir l'arrêter. »

— « Oui, je me rends compte, » fit Gerry d'une voix calme.

— « Eh bien, c'est peu de chose, mais c'est tout ce que je peux faire. Je me suis dit que, sûrement, si les gens connaissaient cette histoire, mon tableau pourrait aider à leur faire haïr les hommes qui... »

— « C'est exactement cela, Bob, » répondit Wyn. « Il faut qu'il en soit ainsi. Chacun a une fibre sensible et la seule chose que nous ayons à faire, c'est de tout révéler et d'expliquer comment Moyra, qui est à l'hôpital à cause de ses blessures... »

— « Et ils voteront tous fraterniste, » conclut Gerry, « bien que, en réalité, l'appel à la raison soit très faible dans tout cela, si tant est qu'il existe. C'est très bien : nous avons besoin de toucher la corde sensible de l'opinion publique, pour contrecarrer le coup que nous a porté Mackenzie la nuit dernière. »

— « Mackenzie a fait quoi ? » demanda Bob d'un ton incisif. Gerry dut expliquer ce qu'il savait et devinait sur la participation de Mackenzie dans la rixe. Visiblement, Bob bouillait de rage.

— « Ainsi donc, c'est cet homme qui est le vrai responsable. Un de ces jours je lui revaudrai cela de quelque manière... »

— « Tu le feras, » répondit Gerry, « avec ce portrait. Nous allons immédiatement le mettre sous presse. »

Sous les auspices du Parti Fraterniste, l'histoire de Moyra fit le tour de la ville. Avant la fin de la journée, on sortit de belles affiches qui reproduisaient son portrait avec la légende : « *Voici la jeune fille que les Réalistes ont voulu tuer !* » Le portrait fut reproduit dans les dernières éditions de tous les quotidiens du soir et l'on distribua des tracts sur la planète entière.

Ainsi que Wyn l'avait prévu, il fut aussitôt évident que cette manœuvre électorale obtenait un énorme succès. A l'hôpital, à l'état-major fraterniste et dans les salles de rédaction, le télépho-

ne sonna toute la journée. Chacun voulait en savoir davantage sur Moyra et Bob, chacun prenait des nouvelles de la santé de Moyra. Les dons en argent et les promesses de soutien affluaient.

— « Il est tout de même tragique, » soupirait Gerry philosophiquement, « qu'un résultat d'une importance aussi capitale ait été obtenu grâce à la propagande. »

Wyn lui fit alors une remarque qui démontrait qu'elle avait parfois l'esprit d'analyse : « As-tu déjà entendu parler de quelque autre résultat d'importance capitale qui ait été obtenu autrement ? »

Il était évident que l'histoire de Moyra devait comporter une suite. Il était assez facile de trouver matière à copie ; Moyra avait eu une vie intéressante, dont on pouvait tirer profit. Il fut moins facile de trouver d'autres images pour l'illustrer. Bob travailla jour et nuit, mais ne put rien créer qui ne semblât dérisoire après son triomphant portrait personnel de Moyra. Il avait voulu que ce soit son chef-d'œuvre et ce l'était. Mais il ne pouvait faire mieux.

Moyra n'avait jamais aimé se faire photographier et les quelques clichés disponibles ne convenaient pas. Finalement, Wyn suggéra à son mari de faire photographier Moyra à l'hôpital, pendant son sommeil. A cette photo l'on juxtaposa un rappel du tableau de Bob, pour faire contraste. L'effet fut saisissant.

— « Je crois, » dit Gerry avec satisfaction, « que non seulement nous avons repris le terrain perdu, mais que nous en avons encore gagné un peu. »

Sur des centaines de panneaux d'affichage, le regard pathétique de Moyra Molin continuait à percer le cœur de tout homme et de toute femme qui avait été coupable, une fois dans sa vie, de discrimination raciale, ayant refusé d'admettre que tous les hommes sont frères. Et c'était un appel particulier à la réflexion pour ceux qui avaient un jour prêché que le mariage avec une aussi délicieuse créature devait être rendu illégal.

Malgré tout, Gerry, toujours circonspect, conseilla tranquillement à Bob, en l'absence de Wyn : « Si j'étais toi, Bob, j'épouserais Moyra tout de suite, avant sa sortie de l'hôpital et avant les élections. »

— « Tu penses donc que, même à présent, le mariage mixte pourrait être rendu illégal ? » demanda Bob, surpris.

— « Je crois qu'il est inutile d'attendre et de courir un risque.

En tout cas, si Moyra et toi vous êtes tout à fait décidés d'unir vos vies, quoi qu'il arrive, Peut-être devrais-je te conseiller le contraire. En effet, si les Réalistes gagnent, les choses deviendront difficiles pour vous deux — tu sais cela, n'est-ce pas ? »

— « Je m'en doute bien, mais... que diable, quoi qu'il arrive, Moyra et moi nous devons rester ensemble. Crois-tu vraiment que... ? »

— « Je crois vraiment que tu peux la perdre, à moins de l'épouser immédiatement. »

La profondeur des sentiments de Bob pour Moyra était indéniable. Il pâlit à la seule idée d'être séparé d'elle. « Je vais de ce pas voir Moyra, » dit-il. « Si elle consent... »

Elle consentit. Mais le mariage fut passé sous silence. Une idylle romanesque est d'habitude un meilleur thème de propagande qu'un mariage ; en outre, le fait d'admettre que Bob et Moyra s'empressaient de se marier sans attendre les élections pourrait causer du tort aux Fraternistes.

6

On avait fixé la même date pour les élections dans toute la galaxie. La campagne électorale battait partout son plein et semblait approcher de la fin. Les sondages publics s'étaient si souvent trompés que la plupart des gens n'y prêtaient pas plus d'attention qu'aux prévisions météorologiques. De toute façon, les statisticiens annonçaient, eux aussi, une lutte serrée, car les enquêtes des Fraternistes ne recensaient qu'une faible majorité pour leur parti et celles des Réalistes ne relevaient qu'un avantage aussi restreint pour le leur.

Certains commentateurs pronostiquaient une victoire écrasante pour un parti ou pour l'autre, mais en réalité, nul ne savait rien. Un homme riche pouvait avoir dépensé toute sa fortune pour faire un sondage d'opinion publique sans être certain de connaître par avance le résultat. Sur une seule planète, peut-être. Mais la pluralité des mondes et la complexité des tenants et des aboutissants empêchaient qui que ce soit de résoudre l'ensemble du problème.

Gerry et Wyn n'étaient pas sûrs du résultat, non plus que Bob et Moyra. Mackenzie ne l'était pas non plus.

Mais c'est encore Elise et Adam qui connaissaient la plus cruelle incertitude. Comme Bob et Moyra, ils s'étaient déjà mariés — par précaution. Mais à l'encontre de Bob et de Moyra, ils ne se sentaient pas seulement mal à l'aise, mais également coupables. Etendus sur la plage inondée de soleil de Farge, de l'autre côté d'Eastover, Elise et Adam se rendaient compte que certains actes ne pouvaient être oubliés sitôt accomplis.

Ils n'avaient pas vraiment conscience d'avoir commis une mauvaise action. Mais plutôt, tout ce qui aurait dû leur paraître à présent agréable, ils le mettaient en balance avec ce qu'ils avaient fait et y trouvaient généralement un manque à gagner. Le soleil au lieu de la pluie... on le remarquait et on l'appréciait quand on y pensait, mais le reste de la journée on se préoccupait d'autre chose. Ne pas avoir de soucis pécuniers pendant un moment... tout cela était très bien, mais ils avaient d'autres préoccupations à la place. Ils étaient enfin mariés, certes... Mais, pour une raison ou une autre, ce n'était pas tout à fait ce que cela aurait dû être, car tous deux ne cessaient de se retourner pour regarder derrière eux.

Ils n'avaient commis dans leur vie qu'une seule fois quelque chose qu'ils avaient vraiment un motif de regretter... jusque-là. Mais chacun d'eux, dans son for intérieur, pressentait que ce ne serait pas la dernière. Bientôt, ils auraient de nouveau besoin d'argent, et il n'y aurait pas de moyen honnête de s'en procurer.

Ils commençaient à se rendre compte, confusément, vaguement, presque inconsciemment, qu'ils n'avaient pas eu jusque-là et n'auraient jamais beaucoup de succès dans la société, parce qu'ils étaient des gens plutôt indignes.

Sous un parasol rayé d'où émergeaient deux jambes nues d'un côté, deux bras nus de l'autre, s'éleva la voix d'Elise : « Les élections arrangeront nos affaires, Adam. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Eh bien, nous allons voir ce que... Je veux dire que, si les Fraternistes obtiennent la majorité, ce que nous aurons fait ne comptera plus et nous n'aurons qu'à l'oublier. »

— « Bien, » acquiesça Adam, « mais si les Fraternistes ne gagnent pas ? »

Elise garda le silence. Il fallait que les Fraternistes aient une

large majorité pour soulager leurs consciences. Car le pire de tout cela, c'est qu'ils avaient trahi la cause fraterniste. Ils étaient un couple mixte et ils avaient poignardé le mariage mixte dans le dos. Au lieu d'agir comme tout couple mixte devrait le faire, de consacrer toute leur vie à combattre un préjugé dont l'existence était indéniable, ils avaient tourné casaque et pris la direction opposée, rendant un peu plus difficile la situation de chaque couple mixte de la galaxie.

Et de chaque métis. C'était là un autre côté de la question, peut-être vraiment le plus important. De toute façon, leurs propres enfants se heurteraient à des obstacles, car ils ne seraient ni de purs Midiniens ni de purs Faquistiens. Chaque couple mixte devait envisager ce fait avant de se marier.

Mais chaque couple devait éviter d'accroître le préjugé contre lui-même et ses propres enfants.

Les deux dernières manifestations de la campagne électorale se déroulaient à Jordan. Il y avait eu des meetings, des ventes de charité, des bals, des fêtes, des spectacles de variétés et presque toute autre forme d'entreprise de propagande publique. Mais, quel que fût leur nombre, il fallait qu'il y en ait une dernière pour les deux partis.

Par convention tacite, elles eurent lieu en même temps, dans des endroits différents de la ville. Bien entendu, il y en avait d'autres un peu partout sur Eastover. Mais sur celles-ci se concentraient les principaux efforts.

Gerry organisa son meeting comme un simple divertissement. Cela aurait produit mauvais effet de terminer la campagne fraterniste uniquement sur un spectacle de variétés, mais l'on pouvait obtenir le même résultat en donnant une forme d'amusement et d'attraction à une propagande qui sans cela eût été trop directe.

A l'ouverture, un orchestre joua de la musique originaire de chaque planète colonisée. Quand tout le public fut réuni, Gerry eut une parade, comprenant les hommes et les femmes des trente principaux mondes, tous revêtus de leurs costumes nationaux, mêlés sans distinction de races, mais de façon décorative. Cela ne prouvait pas grand-chose, mais passait le temps agréablement. Il y eut ensuite comme speaker Malcolm Flint, un ex-

gouverneur, qui ne s'était pas fait remarquer par son administration, mais qui était réputé pour son esprit. On projeta quelques films de propagande, diffusant d'une manière habile et bien conçue la doctrine fraterniste. Gerry et Wyn firent en personne un joli numéro, qui parut improvisé mais qui avait été écrit et répété avec soin, dans lequel ils firent valoir au maximum leur physique agréable et leur personnalité.

Mais le clou de la manifestation fut procuré par Bob Drake. Il dessina sur un chevalet, des croquis dont un épidiascope reproduisait chaque trait de crayon en le projetant sur le grand écran derrière l'artiste. Le procédé remporta un extraordinaire succès.

A coups de crayon adroits et sûrs, il esquissa sa propre vie, sa rencontre avec Moyra, leur idylle. Puis, avec des touches plus violentes, plus hardies, il retraça l'échauffourée du *Cosmonautique*. Les spectateurs étaient tenus en haleine par la puissance de cette évocation. Sous les doigts de l'artiste, les gens et leurs faits et gestes semblaient vivre et s'animer ; la rapidité, l'éclat et la vigueur de cette dramatique mise en images laissaient loin derrière les films tridimensionnels en couleurs.

Bob avait le don dramatique de stimuler, concentrer et maintenir l'intérêt, de façon que les détails et les imperfections passent inaperçus. Il avait commencé à se présenter au public avec Moyra, en prenant la peine de se montrer intéressant et de faire valoir le charme de Moyra. Il l'avait dessinée, courant avec désinvolture sous la pluie en élégant imperméable, réservée en toilette d'après-midi, souple et lisse en maillot de bain, séduisante en robe du soir. Maintenant les spectateurs connaissaient Moyra et pouvaient faire confiance à Bob. Il prenait à cœur ce qui leur était arrivé.

— « Il est formidable ! » exultait Wyn dans un murmure. « Bob a fait beaucoup plus pour les Fraternistes que nous, Gerry. »

Gerry acquiesça et lui pressa la main, sans quitter des yeux l'écran sur lequel voltigeait le crayon de Bob.

Ils virent la bagarre et ensuite l'agression contre Bob et Moyra. Le crayon vigoureux de Bob devint carrément brutal pour silhouetter les trois durs qu'il n'avait pu bien distinguer, montrer la chute de Moyra et les pieds de ces individus qui martelaient son corps inerte. Son crayon pourfendait le sadisme, la discrimi-

nation raciale et les Réalistes. Aussi un grondement de colère monta dans l'assistance. Il l'avait entièrement pour lui, cela ne faisait aucun doute.

Le seul inconvénient d'une séance de ce genre, c'est qu'elle prend fin à un moment donné. Inévitablement, il se produit alors une interruption, un temps mort.

Alors, dans le silence, avant que les spectateurs aient eu le temps de reprendre leurs esprits pour applaudir, une voix claire demanda :

— « Puis-je poser une question? »

C'était Gerry le président, mais il l'avait oublié pour le moment. Bob, à qui on s'adressait manifestement, se tourna vers Gerry et l'interrogea du regard, attendant qu'il dise quelque chose. Les spectateurs, sur le point de faire éclater un tonnerre d'applaudissements, étaient déconcertés, surpris.

L'interrogateur n'attendit pas de réponse. Il ne sembla reprendre la parole qu'au bout d'une longue pause, mais en réalité celle-ci ne dura pas plus d'une ou deux secondes.

— « Est-il exact que Moyra et vous, vous vous êtes mariés hier ? » demanda-t-il de sa voix claire.

De nouveau Bob hésita, en regardant Gerry. Après tout ce n'était pas Bob, mais Gerry qui menait la campagne fraterniste. A part la démonstration qu'il venait de faire, Bob ignorait comment Gerry entendait manœuvrer — en particulier pour la présente question, qui avait été soigneusement éludée.

Il n'y avait qu'une seule réponse possible, décida Gerry. Ils ne pouvaient mentir, du moment qu'on pourrait prouver leur mensonge. Ils ne pouvaient refuser de répondre, surtout pas à la veille même du scrutin.

— « Oui, » dit-il, « c'est exact. »

Il enchaîna aussitôt sur un effort improvisé d'annuler tout effet défavorable de cet aveu : « Comme vous l'avez constaté d'après l'histoire en images de Bob, Moyra et lui sont très épris l'un de l'autre, et quand cela s'est passé ils... »

— « Merci, » prononça la voix claire.

Partout dans la grande salle, les gens se levaient pour partir. Essayer d'en dire davantage n'aurait fait que couvrir Gerry de ridicule.

C'était encore un coup fourré de Mackenzie. D'une façon ou d'une autre, il avait appris le mariage rapide et sans cérémonie

à l'hôpital et venait de tirer profit de sa découverte au maximum. En voyant que ni Moyra, ni Bob, ni Gerry n'allaient l'annoncer, il avait attendu jusqu'à ce qu'il fût trop tard, qu'il devînt évident qu'ils essayaient de cacher le fait accompli, et c'est alors qu'il les avait mis en demeure de le reconnaître.

— « Est-ce que vraiment cela a de l'importance ? » demanda Wyn, embarrassée par le découragement de Bob, tandis qu'ils rentraient chez eux.

— « J'en ai peur. Si *nous* avions annoncé la nouvelle au bon moment, cela ne nous aurait peut-être causé aucun tort — seulement j'ai préféré ne pas le faire, car je savais que c'était risqué de donner l'impression que nous craignions le résultat du scrutin, que nous nous attendions à perdre la partie ou encouragions les couples mixtes à se marier avant qu'il soit trop tard. Tu peux te fier à Mackenzie. Il a su choisir le plus mauvais moment pour nous arracher la vérité — après que nous ayons presque implicitement nié l'existence du mariage. »

De telles subtilités dépassaient Wyn. « Cela ne peut sûrement pas beaucoup changer les choses, » fit-elle remarquer. « A part cela, nous avons eu un excellent meeting et... »

— « Ce qui m'inquiète, » murmura Gerry, « c'est le meeting de Mackenzie. »

Dès qu'ils rentrèrent chez eux, Gerry donna un coup de fil au collègue qu'il avait envoyé au meeting des Réalistes. Ses craintes n'étaient que trop justifiées.

Il n'avait été fait mention de Bob et de Moyra que vers la fin du programme — Mackenzie ne voulant sans doute pas que l'on puisse prévenir Gerry par téléphone au meeting fraterniste — mais quand la nouvelle avait été annoncée, elle avait fait sensation. Mackenzie en personne avait narré l'histoire de Moyra et de Bob, révélé leur mariage et tiré toutes les conclusions que Gerry redoutait de sa part.

— « Je n'aurais jamais dû laisser ces deux-là se marier, » dit Gerry avec regret.

Wyn sursauta. « Mais c'est toi-même qui le leur as suggéré ! »

— « Certes — dans *leur* intérêt. Mais pour défendre les nôtres, j'aurais dû m'assurer que cela n'arrive pas. C'est ce que Mackenzie aurait fait à ma place. »

— « Si tu étais Mackenzie, ta femme ne se prénommerait pas Wyn. »

— « Mais j'aurais pu mieux réussir en politique. »

Wyn haussa les épaules. « Eh bien, si tu préfères un simple succès de politicien au bonheur conjugal... »

Gerry eut un rire forcé, en essayant de ne pas montrer qu'il était encore préoccupé par l'effet que devait avoir produit le dernier coup de Mackenzie.

7

Il était regrettable pour les Fraternistes que les quotidiens du matin aient paru le jour des élections. Aucun d'eux ne fit du bien à la cause fraterniste et un grand nombre lui firent beaucoup de mal.

Avant d'aller se coucher, Gerry avait fait ce qu'il avait pu, dans une déclaration à la presse, pour réhabiliter la situation de Bob et de Moyra. Ce n'était pas une question d'incertitude au sujet du verdict du corps électoral, exposa-t-il. Bob et Moyra n'avaient-ils pas le droit comme n'importe quel couple de se marier secrètement ? Quoi de plus naturel que Bob le leur ait suggéré, pour qu'ils puissent partir ensemble dès que Moyra quitterait l'hôpital ?

Mais l'argumentation de Gerry était faible, comparée à l'arme que le cas des jeunes gens avait fournie aux Réalistes, et Gerry le savait.

— « De toute façon, » dit-il à Wyn philosophiquement, « il est trop tard pour entreprendre quelque nouvelle action. Il y a des réunions, des parades et des appels par haut-parleurs, mais tout le monde s'est fait une opinion. Nous n'avons pas grand-chose d'autre à faire que d'attendre les résultats. »

— « Comment ce système d'unité-planète va-t-il fonctionner ? » demanda Wyn, qui n'entendait rien aux mathématiques.

— « Chaque planète enverra une proportion, voilà tout, » lui expliqua Gerry patiemment, pour la nième fois. « Suppose que Greensing totalise soixante-neuf millions de voix pour les Fraternistes et trente-trois millions pour les Réalistes. Greensing annonce simplement 23/11 et c'est intégré dans les proportions des autres planètes. »

— « Dis-moi, Gerry, » coupa Wyn. « Je me suis toujours demandé... comment fait-on pour intégrer ces trucs ? »

Gerry n'essaya pas de le lui expliquer.

Bien qu'il n'y ait eu plus grand-chose à entreprendre, ils firent des apparitions prévues en public, arborant une mine confiante, amicale et heureuse. Ils aperçurent Mackenzie à deux reprises, occupé de la même façon, mais ne lui adressèrent pas la parole. S'il avait été seul, Gerry l'aurait fait. C'est seulement par égard pour Wyn qu'il évita une rencontre qui lui aurait déplu.

Pendant toute la journée, le résultat de la consultation demeura incertain. Tantôt il semblait que tout le monde votait pour les Réalistes et tantôt l'on aurait dit que les Fraternistes allaient gagner dans un fauteuil.

Il n'y eut pas plus de désordre qu'à n'importe quelles élections. On ne signala aucun blessé, bien qu'il y eût un peu de bousculade, ici et là. Il n'y eut nulle part de rassemblements en masse ni de manifestations spontanées. Comme prévu, les parades fleuries des deux partis adverses eurent lieu sous une pluie battante. Gerry s'était organisé pour que la sienne soit « imperméabilisée », mais l'averse était trop forte et il ne cessa de pleuvoir de la journée.

La pluie avait douché la fièvre électorale. Bien des choses qui auraient certainement pu avoir lieu dans une cité plus sèche n'étaient jamais réalisables à Jordan. Toute grande cérémonie devait se dérouler sous un toit. Il était inutile d'organiser des défilés en plein air si les gens ne pouvaient mettre le nez dehors pour y assister. Exception faite de la bagarre du *Cosmonautique*, il n'y avait eu aucun grabuge — la pluie persistante suffisant à calmer les esprits.

A huit heures du soir, Mackenzie et les Young ne purent éviter une rencontre. Gerry fut étonné de voir la mine lasse et soucieuse de Mackenzie.

— « Plus qu'une heure avant la clôture, » dit Gerry d'un ton aimable.

— « Et ensuite cinq heures d'attente avant les premiers résultats, » ajouta Wyn, moins aimablement.

— « Vous considérez cela comme un jeu, vous autres ! » s'exclama Mackenzie, presque avec colère. Le couple le regarda fixement, d'un air surpris.

— « Je dirais plutôt que c'est vous qui l'avez considéré com-

me un jeu, » fit remarquer Gerry. « Un jeu d'échecs — une partie que vous vouliez gagner, bien sûr, mais pas plus que... »

— « Vous ne comprenez donc pas ? » demanda Mackenzie, éclatant de colère pour la première fois depuis que Gerry le connaissait. « Vous voulez gagner pour que tous les hommes soient frères. Vous vous figurez que si vous l'emportez, cela vous donnera une galaxie largement ouverte, libre, sans préjugé, heureuse — comme par enchantement, j'imagine. Moi, je veux gagner parce que la galaxie *n'est pas* largement ouverte, ni libre, ni sans préjugé. Je veux mettre fin à la stupide plaisanterie qui consiste à feindre que la différence entre les races n'importe pas, alors que... »

— « Vous êtes cinglé ! » fulmina Wyn. « Croyez-vous que ce qui vous est arrivé ne crève pas les yeux ? Vous êtes tombé un jour amoureux d'une fille d'une autre race, qui n'a pas voulu de vous. Elle vous a craché à la figure. Alors maintenant vous croyez avoir saisi l'occasion d'exercer une vengeance bizarre et perverse contre elle et tous ses semblables. Vous estimez que, du moment que vous n'avez pu l'avoir, *elle*, aucun couple mixte ne devrait avoir le droit de se marier ! »

Mackenzie l'injuria, furieusement, amèrement, en termes orduriers.

Wyn parut s'en divertir. Elle jeta un regard éloquent à Gerry, comme pour dire : « Tu vois le vrai genre d'homme que c'est, quand on le pousse à fond ? »

Mackenzie reprit ses esprits. Il parut ignorer Wyn. « Je pense que vous aller me frapper pour ce que je viens de dire à votre femme ? » dit-il brusquement à Gerry.

Gerry secoua la tête. « Pas du tout, » répondit-il. « Elle a essayé de vous mettre en boule. Elle ne vous aime pas. A propos, ce qu'elle vous a dit est-il vrai ? »

Il n'attendait pas de réponse, mais il en reçut une.

— « Oui, » dit Mackenzie, calme et farouche. « Ce n'est pas que je cherche une vengeance après ce qui m'est arrivé — ce serait absurde. Mais il est exact qu'un jour, tout en sachant que c'était une erreur et que nous la regretterions tous deux, j'ai voulu épouser une fille qui... »

— « Ce n'était pas une erreur, » coupa Wyn avec véhémence. « C'était valable, la seule chose valable de votre vie, et c'est depuis que vous avez persisté dans l'erreur. »

— « J'en ai dit plus long que je ne le voulais, » déclara Mac-

kenzie, toujours calme et farouche, « et comme d'habitude lorsque cela m'arrive, je le regrette déjà. Bonne nuit. »

Il tourna brusquement les talons et s'éloigna d'un pas digne.

— « Wyn, » dit Gerry avec douceur. « Je suis navré d'avoir à te le dire. Tu viens de te comporter exactement comme les adversaires que nous combattons. C'est contre la déraison, le préjugé, les idées préconçues, la haine que nous nous élevons, et toi... »

Sans prévenir, Wyn fondit en larmes. Gerry résista quelques secondes, puis retira tout ce qu'il avait dit.

C'est à neuf heures que débuta la période de réelle tension — après la cloture des bureaux de vote, quand le dépouillement des bulletins commença partout.

Quand les résultats commenceraient à parvenir, ce serait une avalanche, car le dénombrement était censé prendre partout à peu près le même temps et l'ultraradio était virtuellement instantanée.

Gerry et Wyn allèrent au lit et s'endormirent. Il y avait entre eux un autre point commun, c'était la faculté de s'abandonner au sommeil n'importe où et à n'importe quelle heure. Avant de s'endormir, Wyn fit remarquer d'une voix ensommeillée : « Nous n'avons certainement pas des consciences coupables, Gerry. »

Gerry, qui s'assoupissait également, murmura d'une voix indistincte : « Je n'ai rien à me reprocher pour ce que j'ai fait. Mais peut-être pour ce que je n'ai *pas* fait... »

Après quatre heures de sommeil, ils retournèrent au quartier général des Fraternistes et attendirent. Une douzaine de personnes se tenaient, impatientes, dans une grande salle de courants d'air.

— « Je viens de recevoir une communication de l'hôtel de ville, » dit quelqu'un. « Les résultats d'Eastover ne seront pas les premiers connus. Un des bureaux est en retard. »

La Terre fut en tête de liste. C'est là-bas que le corps électoral était le plus nombreux, mais c'était la planète la plus compétente pour dépouiller rapidement un scrutin. Le message annonçait :

TERRE : FRATERNISTES 21/REALISTES 62

Gerry haussa les épaules. « Nous le savions — et, de toute

façon, la Terre n'est pas dans le coup, » fit-il remarquer. « C'est une question qui la concerne peu. Attendons ce que les autres mondes ont à nous dire. »

Chacune des personnes présentes était à peu près du même avis et attendait fébrilement le résultat suivant. La Terre était la seule planète qui eût une position spéciale. Pour tous les autres mondes, le résultat du vote avait une autre signification.

Un grand écran avait été installé pour les besoins de la cause, de façon que, dès que les résultats parvenaient par ultraradio, ils s'inscrivaient en noir et blanc. Simultanément on les projetait dehors, où la foule attendait. Quelques applaudissements accueillirent ce premier message, non pas tant à cause du résultat, mais parce que c'était un premier résultat après des heures d'attente, et que d'autres n'allaient pas tarder à le suivre.

Sans prévenir, le résultat suivant jaillit :

SCARISAC : FRATERNISTES 314/REALISTES 193

Cette fois les applaudissements furent plus sonores à l'extérieur.

Wyn sauta de joie, agrippant le bras de Gerry. « C'est fameux, Gerry ! » s'exclama-t-elle. « Trois contre un ! »

Gerry ne rectifia pas ce calcul erroné. Une vague de soulagement le submergea. A sa connaissance, le Parti Fraterniste n'était pas excessivement fort sur Scarisac. Ce vote pouvait donc être l'expression d'une tendance générale.

— « J'espère, » murmura-t-il, « qu'il n'y a pas eu sur Scarisac de campagne fraterniste particulièrement bonne, ni de campagne réaliste particulièrement mauvaise. »

— « Pourquoi ? » demanda Wyn. Faire de subtiles déductions n'était pas son fort.

— « Parce que, si l'une de ces conditions s'est réalisée, ce résultat pourrait être unique en son genre... »

L'écran s'anima de nouveau.

RINAN : FRATERNISTES 97/REALISTES 60

— « Ce n'est pas si bon, » dit Wyn.

— « Pas si bon ? » se récria Gerry. « C'est presque la même proportion, mon chou ! Cela veut dire... »

Une nouvelle acclamation s'éleva dehors. Gerry fit volte-face pour regarder l'écran.

FAQUISTA : FRATERNISTES 163/REALISTES 101

« Et voilà le travail ! » s'écria-t-il, en embrassant Wyn dans son enthousiasme. « Nous avons gagné, Wyn ! »

Wyn était heureuse certes, mais perplexe. « Qu'entends-tu par : nous avons gagné ? Ce n'est que le quatrième résultat. »

— « Oui, mais tu ne comprends donc pas ? » Son exaltation rendait Gerry presque incohérent. « Le rapport est le même chaque fois. Nous sommes en présence d'une de ces décisions fondamentales sur lesquelles les gens ont partout, apparemment, à peu près les mêmes points de vue. La Terre mise à part, ce n'est pas par coïncidence que tous les trois résultats ont été si semblables. »

Il s'arrêta, tandis qu'apparaissait un autre résultat.

MORNEN : FRATERNISTES 82/REALISTES 71

— « Peut-être que non, » fit-il plus calmement, un nuage passant sur sa figure.

— « Que se passe-t-il ? Là aussi nous gagnons. »

— « Oui, mais pas avec la même marge. Peut être ai-je parlé trop vite. Je commençais à espérer que tout le monde, ayant pesé le pour et le contre, avait tiré partout la même conclusion. Je ne m'attendais sûrement pas à cela. Pas jusqu'à ce que ces résultats... »

L'écran s'illumina de nouveau.

METAPUR : FRATERNISTES 241/REALISTES 153

Le visage de Gerry s'éclaira et il retrouva son large sourire. « Ils répètent tous exactement la même chose, » conclut-il.

Wyn était toujours aussi intriguée. « Je ne me rends pas compte. »

Gerry se fût étonné du contraire. Il serait trop long et laborieux de faire comprendre à Wyn que 241/153, 163/112, 97/60 et 314/193 revenaient pratiquement à la même chose.

— « Nous n'aurions pas dû nous faire du souci pour Bob et

Moyra, » dit-il, tandis que s'apaisaient les ovations de la rue. « Il n'y aura pas d'interdit sur le mariage mixte. La discrimination raciale ne s'aggravera pas. Les gens continueront à se marier avec qui ça leur plaira et lorsque toi et moi nous aurons divorcé, j'épouserai une Métapurienne... »

Wyn essaya de lui griffer la figure, mais il l'esquiva.

« Nous ferions aussi bien de rentrer à la maison, mon chou, » proposa Gerry avec exubérance.

— « Mais nous ne sommes pas encore renseignés sur Eastover ! » s'exclama Wyn.

— « Moi je le suis. Nous sommes également vainqueurs ici. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu chez nous de véritable conflit. Mackenzie et moi avons monté un spectacle, mais les gens se sont contentés de jeter un coup d'œil sur nos activités et puis ils sont partis voter de la manière qu'ils voulaient dès le début. »

— « On ne sait jamais... » commença Wyn, puis elle s'interrompit pour regarder de nouveau l'écran.

GREENSING : FRATERNISTES 133/REALISTES 81

— « On ne sait jamais, » répéta Wyn obstinément, « si tous les résultats seront semblables à celui-ci. Nous pouvons être perdants sur une planète ou une autre. Peut-être même sur celle-ci. »

Les bravos du dehors n'avaient ni augmenté ni diminué. A chaque annonce d'un nouveau résultat, s'élevait la même joyeuse clameur. La plupart des gens partageaient la prudence de Wyn, n'étant sûrs ni de la victoire ni de la défaite.

Mais il y eut subitement une clameur plus forte, qui fit lever les yeux de Gerry et de Wyn vers l'écran, pour y lire :

EASTOVER : FRATERNISTES 407/REALISTES 251

Gerry poussa un soupir de satisfaction. « Au moins, nous n'avons pas plus mal réussi que les autres planètes, » dit-il. « Pauvre Mackenzie. Il n'avait aucune chance, malgré toutes ses machinations. »

— « Pauvre Mackenzie, vraiment ! » s'indigna Wyn. « C'est bien le dernier homme de la galaxie que je plaindrais. Je parie qu'il... »

Une jeune fille s'approcha et dit : « Mr. Mackenzie vous demande au bout du fil, Mr. Young. »

Wyn parut surprise. « Qu'est-ce qu'il veut ? »

— « Simplement avoir la politesse de me présenter ses félicitations, » répondit Gerry. « C'est l'usage. Excuse-moi. »

Il courut vers le téléphone.

— « Allô, Mackenzie, » dit-il. « Eh bien, il semble que nous n'ayons pas eu besoin de nous tracasser pour faire la chasse aux bulletins de vote, vous et moi, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit la voix sèche de Mackenzie. « Résultat très médiocre. »

Gerry pouffa de rire. « Pour vous, certainement. »

— « Et pour vous aussi, Young. J'espérais deux choses de ce référendum. La deuxième était que les Réalistes gagnent à une faible majorité. »

— « La deuxième ? » répéta Gerry.

— « Exactement. La première était que votre parti gagne à une très grande majorité. »

— « Hein ? »

— « Puis-je passer vous voir ? »

— « Certainement. Amenez avec vous l'explication de cette dernière remarque, voulez-vous ? »

— « Je le ferai. » Mackenzie raccrocha.

— « Ainsi donc, il voulait nous voir gagner ? » fit Wyn en apprenant la nouvelle. « Qu'est-ce que ça cache encore ? »

— « Je n'en sais rien, mon chou, » répondit Gerry. « Attendons qu'il vienne nous le dire, veux-tu ? »

Il y eut de joyeuses ovations quand Mackenzie arriva et qu'il fut reconnu. Personne ne le siffla ni ne le conspua, ou si quelqu'un se le permit, il se fit éjecter.

Mackenzie entra d'une démarche majestueuse au quartier général fraterniste, comme s'il était le patron. Il n'y avait là rien d'étonnant. C'était sa démarche habituelle.

Néanmoins, Wyn ne put s'empêcher de lui demander d'un ton acide :

— « Quand mettrez-vous la robe de bure et la corde au cou ? »

— « Je les porte déjà, » répondit Mackenzie sans se démonter.

Gerry lui fit signe d'entrer dans un bureau privé. Tandis que

Mackenzie en franchissait le seuil, Gerry jeta un regard hésitant sur Wyn. L'entrevue serait certainement plus courtoise, plus polie sans la présence de sa femme...

Mais Wyn avait la ferme intention d'y assister. Gerry poussa un soupir en lui emboîtant le pas.

— « Il paraît que vous vouliez nous voir gagner, » dit-elle. « C'était gentil à vous. Pourquoi n'avez-vous pas adhéré au Parti Fraterniste ? »

— « Parce que cela n'aurait guère modifié la situation, » affirma Mackenzie. « Galactiquement parlant, je n'existe pas. Je ne suis qu'un élément de statistique et les statistiques n'existent qu'au pluriel. Vous permettez, Mrs. Young, que je parle à votre mari ? »

— « Allez-y, » fit Wyn. « Il est là. »

Mackenzie s'installa sur le siège le plus dur qu'il pût trouver. C'était typique. Sans aucun doute il avait cherché le fauteuil le plus confortable — et choisi le plus dur.

— « Si les Réalistes avaient gagné, » dit-il à brûle-pourpoint, « cela aurait mis fin à cette stupide plaisanterie selon laquelle nous vivons dans une galaxie utopique, soi-disant libre, où chacun a des chances égales et où la couleur d'une peau humaine ou les exactes proportions d'un corps importent peu. »

— « Une plaisanterie ? » murmura Gerry. « Cette .. plaisanterie ne vient-elle pas de faire l'objet d'un jugement ? »

Mackenzie le regarda dans les yeux. « Ne voyez-vous pas la signification de ce vote, Young ? »

— « Je la vois. Il n'y aura aucune loi interdisant le mariage mixte. »

— « Oh ! pour cela, bien sûr. Mais il n'a jamais été beaucoup question d'une telle loi, n'est-ce pas ? »

Wyn était déconcertée, mais méfiante. « Qu'avez-vous encore en tête ? » s'informa-t-elle.

— « Je vous en prie, Mrs. Young, » dit Mackenzie, « n'inférez pas que tout ce que je dis n'est que mensonge, que tout ce que je fais est dirigé contre la décence et la liberté. Je vous ai dit que je désirais les mêmes choses que vous — mais je n'ai pas présumé, comme vous le faites, que ces choses-là étaient justes simplement parce que je le voulais. »

Il se retourna vers Gerry. « Jamais on n'aurait pu vraiment jeter l'interdit sur le mariage mixte, » dit-il. « Après tout, la

forme politique de la galaxie a toujours été une démocratie, et dans les démocraties la moitié de la population n'impose pas réellement sa volonté à l'autre moitié. Il semble parfois qu'il en est ainsi, mais pour une question sociale comme celle-là, aucune loi n'aurait été applicable. Aucune *loi* Ce serait comme si les Whigs et les Tories d'autrefois avaient fait des élections, que ce soient les Whigs qui aient gagné et qu'ils aient forcé tous les Tories à devenir des Whigs. »

— « Mais les Réalistes ont toujours dit... » commença Wyn.

— « Je sais ce que nous avons dit. Vous devez poser clairement les questions lorsque vous demandez à toute une population de décider quelque chose. Pour ou contre le mariage mixte — devons-nous l'autoriser ou l'interdire ? Mais si nous avions gagné, il n'y aurait pas eu vraiment de loi. Juste le vote, l'avertissement. La conscience que l'opinion de la galaxie penchait contre le mariage mixte — ce qui aurait mis fin à cette plaisanterie. »

— « Vous parlez sans cesse de plaisanterie, » dit Gerry. « Vous n'avez pas encore expliqué ce que vous entendiez par là. »

— « Je vais le faire, » déclara Mackenzie. « Il est à présumer, du moment que j'étais votre antagoniste, que vous avez fait toutes les recherches possibles sur mon compte. Vous avez découvert, j'imagine, que je suis né sur Métapur, de parents terriens. C'était un mensonge, un mensonge soigneusement choisi. C'était la seule origine respectable que *j'aurais pu* avoir, en raison de mon aspect physique. La seule qui serait acceptée. En réalité, j'ai pour souches à la fois Rinan, Greensing, Scarisac et Metapur. Je suis un quarteron. Un métis, si vous préférez. »

— « Alors il semblerait d'autant plus raisonnable, » fit remarquer Gerry, « de s'attendre à vous voir dans nos rangs, au lieu de combattre pour les Réalistes. »

— « C'est justement là l'erreur que vous faites, vous autres gens qui ne connaissez rien à ce problème. Les Réalistes justifient leur nom, Young. Ils voient les choses telles qu'elles sont, pas telles qu'ils voudraient qu'elles soient. Vos partisans forment un mélange d'idéalistes perpétuellement dans la lune et de jeunots comme Bob Drake et sa Moyra, qui refusent de voir qu'ils vont tête baissée vers les ennuis.

» Ecoutez : j'ai vécu sur Rinan, Greensing et Scarisac, avec mes parents et tout seul. J'ai eu de nombreuses occasions de voir ce que c'est que d'être un déclassé, de souffrir des préjugés

de caste. Je ne suis pas d'une sensibilité excessive. Je ne me froisse pas facilement. Mais ce qui m'est arrivé m'a déterminé à essayer de traiter ce problème politiquement, si je le pouvais. D'admettre le préjugé, sans feindre qu'il n'existe pas, et d'élaborer une base pour des relations fructueuses entre les différentes races.

» Croyez-moi, des gens comme vous ne sont pas seulement incompétents pour vous occuper de cette question — mais vous ne devriez même pas avoir le droit de voter pour la résoudre. »

Là-dessus Wyn se mit en boule. « Je ne pensais pas que vous pourriez être aussi mesquin... » commença-t-elle, mais cette fois c'est Gerry qui lui fit signe de se calmer.

— « Je sais ce que je dis, » s'écria Mackenzie, avec plus de chaleur que Gerry n'aurait pu en soupçonner chez cet homme. « Qui sait mieux qu'un sang-mêlé ce que c'est que d'être un sang-mêlé ? C'est plus fort et plus profond ici que ne l'a jamais été l'obstacle de la couleur sur la Terre. En ce temps-là, il s'agissait d'un même type d'homme avec une peau d'une couleur différente. Maintenant, chaque planète oblige les gens qui s'y élèvent à s'adapter progressivement, et ils deviennent une espèce différente à la troisième génération et sont traités comme tels. »

Gerry pinça les lèvres. « Il y a un peu d'exagération. »

— « Pas du tout. Je ne dis pas que l'espèce se modifie beaucoup. Parfois elle ne le fait qu'à peine. Mais il y a différentes espèces. Bien que le métissage reste probablement toujours possible entre toutes les races, ça ne fera pas ressembler un Rinien à un Scarisacien.

» Et les gens s'en rendent compte. Pas tous, ni de la même façon. Vous deux faites semblant de ne pas vous en rendre du tout compte. »

— « Parce que cela n'existe pas, » murmura Wyn.

— « Chut, » fit Gerry doucement. « Ce que dit Mackenzie paraît sensé. Je crois que nous ferions bien de le laisser parler. »

Mackenzie eut un pâle sourire. « Je suis content, Young, » dit-il. « Je pensais bien que vous comprendriez, mais je ne pouvais en être sûr. »

— « Je crois généralement ce que l'on me raconte. »

— « Si vous avez compris cela, vous devez y croire. Vous devez le prendre de confiance, car cela ne peut jamais vous arriver. »

— « C'est dur à supporter, n'est-ce pas ? »

— « Non, ce n'est pas tellement dur, à dire vrai. C'est en partie pourquoi vous devez me croire sur parole. Si je ramenais, en effet, à leur niveau exact les circonstances et les incidents de ma vie passée, cela paraîtrait insignifiant. Cette jeune fille dont je vous ai parlé aurait pu de toute facon m'éconduire, comme le fait une jeune fille qui s'aperçoit qu'elle n'aime pas, après tout, son prétendant. Mais ce n'était pas ainsi. Rien ne s'est produit de cette manière. Il existe un réel préjugé, une haine réelle — cette sorte de démence qui a poussé des bandits à assaillir Drake et Miss Molin, qu'ils ont jetée par terre et rouée de coups de pied. »

— « Nous savions tout cela, » dit Gerry. « C'est ce que nous tentions de combattre. »

— « En niant qu'une telle haine existait. Je vous ai dit que je souhaitais votre victoire à une formidable majorité. Bien entendu, c'est ce que je souhaitais *réellement*. Mais je savais que c'était impossible. C'était impossible à cause de ce préjugé — car *il y a* un préjugé, il y en aura toujours un. Il ira en empirant... il est appelé à empirer... »

— « Non ! » protesta Wyn.

Mackenzie passa outre.

— « Ne comprenez-vous donc pas que nous devons admettre cette discrimination et la *contrôler* ? C'est le meilleur moyen d'assurer une paix relative, la sécurité, ainsi que la coopération entre les diverses races. »

— « Tous les hommes *devraient* être frères, » murmura Gerry, « mais ne le sont pas, ne le sont plus. Est-ce cela que vous voulez dire ? »

Wyn les dévisagea à tour de rôle. « Quelqu'un voudra-t-il me dire, s'il vous plaît, » articula-t-elle, « qui a gagné ces élections, les Fraternistes ou les Réalistes ? »

Elle ne reçut aucune réponse.

8

Au lieu de regagner leur demeure, Wyn et Gerry se rendirent dans un endroit désert qui comptait beaucoup pour eux. Il était situé sur une colline qui dominait Jordan et son isolement avait une excellente raison. On n'y accédait que par une

seule piste à travers un marais et peu de gens se fiaient à leur mémoire pour la retrouver.

C'est là que Wyn et Gerry s'étaient fiancés.

Pour une fois, il ne pleuvait pas. Dans toute la galaxie, il n'existe aucune ville plus accueillante que Jordan par temps sec. Gerry et Wyn étendirent sur le sol leurs imperméables, inutiles ce jour-là, et s'assirent dessus en se serrant douillettement l'un contre l'autre.

— « Il n'y a pas bien longtemps, » déclara Wyn, « je disais que Mackenzie était le dernier homme de la galaxie que je plaindrais. J'avais tort. Il n'est pas foncièrement mauvais. Bien entendu, je ne le comprends pas, mais... je crois qu'il a dû être un type bien, jadis. »

Gerry caressa doucement ses cheveux. « Ton opinion sur lui a changé depuis que tu sais qu'il est tout de même vulnérable. C'est bien cela ? »

— « Oui, je crois que c'est cela. On a pitié de quelqu'un qui a souffert ou que l'on peut faire souffrir. Or, jusqu'à présent j'avais cru Mackenzie parfaitement incapable d'un sentiment humain... »

Ils gardèrent longtemps le silence. Ils n'avaient pas besoin de parler. Etre ensemble leur suffisait. Ils avaient plus parlé durant la campagne électorale qu'ils n'avaient jugé utile de le faire pendant des années. Il y avait eu un temps, jadis, où il fallait qu'ils parlent, à l'affût de sujets nouveaux et intéressants de conversation, pour que le silence n'étende jamais de vide entre eux.

Mais ils avaient découvert par la suite que le silence n'est pas forcément un vide. Il pouvait contenir tant de belles choses dont la parole risquait de rompre le charme. Car le silence est d'or, qui prouve à lui seul à deux êtres qu'ils s'appartiennent.

Ils contemplèrent l'aurore qui pointait doucement, dans la brume, au-dessus de la cité, l'aurore safranée d'Eastover. Ils jugeaient inutile d'en toucher un mot.

Lorsque Wyn reprit la parole, ce fut pour revenir au même sujet. « Il est quelque part, en bas, tout seul, » dit-elle. « Toujours seul. Certes, il remporte des succès. Ce n'est peut-être pas négligeable. Mais ce matin il a essuyé un échec. »

Elle se tourna brusquement pour regarder Gerry en face, brisant l'ambiance de la dernière demi-heure. « Gerry, je n'arrive pas à comprendre. En suis-je capable ? Peux-tu simplement m'ex-

pliquer pourquoi Mackenzie n'est pas satisfait, pourquoi toi tu n'es pas satisfait et quel est le sens réel des élections ? »

Gerry poussa un soupir. « Je vais tenter de le faire. Mackenzie, comme tous les métis, comme Moyra et Bob, comme toutes les personnes directement intéressées par la question, désirait une majorité en faveur des Fraternistes qui puisse démontrer qu'il n'existait aucun préjugé, aucune haine raciale. Mais Mackenzie savait que c'était une chimère. Il le savait si bien qu'il n'essaya pas d'abonder dans le sens des Fraternistes, préférant ce qu'il considérait comme une solution de rechange. Obtenir un mandat pour tenter de régler la question raciale d'une façon rationnelle, réaliste. Admettre le préjugé, la haine, et essayer d'avoir la haute main sur eux. Par la coopération, le raisonnement, sinon la confiance. Tu piges ? »

— « Je comprends son idée. Je ne sais pas si elle est bonne, mais je crois comprendre comment elle pourrait le devenir. »

— « Bien, tu comprends donc que si les Réalistes l'avaient emporté aux élections, ils auraient obtenu le mandat. Ils auraient pu aller de l'avant. Or, qu'est-il arrivé. ? *Nous* avons gagné — les Fraternistes ont gagné. A trois contre deux, en gros. »

Il poussa un deuxième soupir. « C'est curieux que je n'aie pas compris ce que cela signifiait. Lorsque Bob et Moyra sont avec cinquante personnes, cela veut dire que trente d'entre elles n'ont aucune opinion sur eux dans un sens ni dans un autre, et que les vingt autres pensent que l'on n'aurait jamais dû les autoriser à se marier. Voter fraterniste ne signifie pas que l'on aime chaque couple mixte, cela signifie s'implement que l'on admet leur droit de se marier s'ils le désirent. Et voter réaliste cela veut dire, d'une façon générale, que l'on a des préjugés à l'encontre de toutes les races, excepté la sienne, que l'on n'aime pas les mariages mixtes et que l'on ne croit pas qu'ils devraient être autorisés... »

— « Je comprends, » dit Wyn. « C'est tout à fait clair de la façon dont tu l'exposes. Comme tu viens de le dire, Bob et Moyra vont avoir un tas d'ennuis, n'est-ce pas ? »

— « Et ils ne seront pas les seuls, » répondit Gerry.

Quand ils redescendirent en ville, il pleuvait de nouveau, mais ce n'était qu'une bruine légère que l'on dédaignait à Jordan. Par-

tout ailleurs on aurait parlé de pluie, mais à Jordan on se contentait de dire qu'il faisait humide.

Jordan se réveillait. Les bulletins lumineux des nouvelles flamboyaient, bien qu'il n'y eût encore que peu de monde dehors pour les lire.

Le *Sketch* annonçait laconiquement avec des lumières vertes : LES FRATERNISTES CONQUIERENT LA GALAXIE ; LES REALISTES TIENNENT LA TERRE.

Le *Miroir* déclarait, en lettres rouges, dans un style plus journalistique : REALISTES BLACKBOULES. LES FRATERNISTES LIBERENT LE MARIAGE MIXTE.

Le *Soleil* — on ne savait jamais s'il faisait de l'ironie ou parlait sérieusement — disait : VOUS AUSSI VOUS POUVEZ EPOUSER UNE FILLE DE GREENSING !

L'*Etoile* essayait de paraphraser, sans trop de bonheur, un des slogans électoraux : TOUS LES HOMMES PEUVENT ETRE BEAUX-FRERES.

— « On croirait que nous avons mis de l'ordre dans quelque chose, » prononça Gerry. « Mais il n'en est rien. Lorsque les hommes ont commencé à coloniser des planètes auxquelles ils allaient s'adapter physiquement, ils ont entrepris quelque chose que personne ne pourra jamais organiser convenablement. »

— « Alors ce n'est pas la peine de se casser la tête, » fit Wyn prosaïquement. « Rentrons à la maison pour dormir. »

Ils ne reprirent la conversation que lorsqu'ils furent dans leur chambre à coucher. Wyn déclara d'une voix hésitante :

— « Gerry, je sais que je ne suis pas intelligente et que tu as parlé avec Mackenzie, en ma présence, de choses qui me dépassaient — et il est possible que vous ayez eu raison. Mais tu sais qu'il m'arrive parfois d'entrevoir des choses qui t'échappent — comme, par exemple, le moyen d'utiliser le tableau de Bob, alors... »

Gerry jeta sur elle un regard intéressé. « Alors, aurais-tu de nouveau une bonne idée, mon chou ? »

— « C'est au sujet de ces élections. Toi et Mackenzie vous semblez être convaincus que, bien que les Fraternistes aient obtenu la majorité des voix, ces élections démontrent qu'il y a énormément de haine raciale et tout ce qui s'ensuit, et que des couples comme celui de Bob et de Moyra vont se heurter à une montagne de préjugés et d'aversion qui se dressera devant eux. »

— « C'est exactement cela, Wyn. »

Il se glissa dans le lit et s'assit, en nouant ses bras autour de ses genoux. Les sourcils froncés tandis qu'elle faisait un effort pour expliquer quelque chose dont elle n'avait que la *vision*.

— « Mais ne vois-tu donc pas, » demanda-t-elle, « ce qui va se passer maintenant ? Il me semble, à moi, que les gens qui ont voté réaliste vont voir à présent que la plupart des gens ne pensent pas comme eux, et ils estimeront peut-être qu'il est préférable de s'aligner sur les autres, pour ne pas paraître des casse-pieds. Sachant, comprends-tu, qu'ils sont en minorité, certains d'entre eux reconsidéreront la question et décideront que, peut-être, la doctrine fraterniste est bonne, après tout. »

Gerry la regarda fixement, en se demandant si elle avait raison, une fois de plus, alors qu'il pensait qu'il n'y avait plus aucune chance d'espérer.

« Je crois que si l'on refaisait immédiatement des élections, » poursuivit Wyn, « tout partisan des Fraternistes la fois précédente voterait de nouveau pour eux. Mais un tas de personnes qui étaient pour les Réalistes se tourneraient cette fois-ci du côté des Fraternistes. Les gens sont moutonniers, Gerry. Je... je sais que j'ai souvent tort, que je dis des âneries, mais c'est une chose que je *vois*. Si nous étions Réalistes et que Bob et Moyra viennent vivre dans la maison voisine, leur chercherions-nous noise, sachant que la plupart des gens les soutiennent ? Je ne crois pas que nous le ferions. »

— « Mon chou, » dit Gerry. « J'ai envie de t'embrasser. »

Le visage pensif de Wyn se décontracta. « Eh bien, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai, » répondit-elle.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Eleventh commandment.

CLAUDE J. LEGRAND

Androïde tous usages

Une aimable et plaisante variation sur le thème des androïdes, ces robots si parfaits qu'ils ressemblent à s'y méprendre à des hommes, et que les auteurs de science-fiction ont depuis longtemps mis à toutes les sauces... (Par l'auteur de *Sur mesures*, dans notre numéro 150.)

« *En bas, dans l'entrepôt, régnait une odeur de goudron qui montait par les jointures du plancher. La sirène d'un remorqueur fit sursauter Sally, plus, peut-être, que l'entrée silencieuse du gangster dans la chambre. Lorsque Buck posa deux mains aux doigts courts sur ses épaules, elle cria de peur, réalisant d'un coup que le tueur ne se contenterai pas d'une simple rançon. Elle le vit, entre deux sanglots, déboucler sa ceinture de cuir. Elle cria encore une fois, quand il déchira d'un seul coup la fragile robe bleu pâle...* »

Lnea s'étira paresseusement au creux du divan de Cléopâtre. Depuis la veille, le décor mural des berges du Nil avait cédé la place aux couleurs mouvantes et aux formes abstraites prévues par les Constructeurs. La voûte luminescente palpitait d'une clarté diffuse ; la température oscillait autour de 21° C, maintenue par les thermostats qui se réglaient eux-mêmes sur les ondes de chaleur émises par le corps de la Gardienne. Seule une vibration tenue rappelait à la jeune femme le caractère artificiel de son environnement, l'infinie solitude où baignait le refuge, à plusieurs dizaines de parsecs du plus proche avant-poste humain.

Elle effleura la console placée à la tête de son lit. Docilement, l'illumination de la pièce diminua jusqu'à la pénombre. Par contraste, les murs prirent, avec leurs imprévisibles variations décoratives, une présence hypnotique. La voix chaude, aux inflexions parfaitement contrôlées, reprit la lecture de *Requiem pour une oie blanche* :

« *Brisée de fatigue physique, anéantie par le sentiment de sa*

propre dégradation, la jeune fille avait fini par accepter la loi de son ravisseur. Elle se pliait à ses caprices, cédait à son désir physique sans cesse renouvelé, accomplissait comme un automate les besognes domestiques requises par leur claustration dans cette bicoque déserte. Sans doute pour lui ôter toute envie de fuir, il avait mis en pièces tous ses vêtements et l'obligeait à vivre nue, à circuler ainsi dans la chambre, proie facile pour ses lubriques et cruelles fantaisies... »

Lhéa cingla rageusement la console d'une paume délicate. Elle se revit la veille au soir dans les bras de Marc-Antoine. Dans un coin de la pièce, EGG était debout, immobile dans sa toge ridicule. L'androïde perdait au repos une bonne partie de cette séduction que plusieurs dizaines de concepteurs avaient réussi à lui imprimer au prix d'essais innombrables. Maintenant, le hâle viril du plastoderme prenait un aspect cireux. Le conquérant romain qui la ployait la veille sur le divan de métal synthétique n'était plus qu'un robot type EGGH 216, semblable à tous ceux qui équipaient les spatio-phares du Service.

Lhéa prit une matrice et la glissa dans l'enregistreur. Parlant très vite, tout près du micro minuscule, elle ne sensitiva qu'une faible partie du ruban-maître. L'androïde, une fois sur la bonne piste, était parfaitement capable de self-programmation, pourvu qu'on lui fournit les sources de références indispensables. Elle récupéra la matrice et l'inséra dans l'alvéole placée entre les omoplates musclées de EGG. Comme un sphincter de matière vivante, l'indestructible plastiderme se referma sur le délicat bloc magnétique, ne laissant dépasser qu'un simple ergot qui permettrait de le retirer.

EGG (elle ne pourrait jamais penser à lui sous un autre nom) reprit vie instantanément. Lhéa venait de le programmer en fidèle serviteur. Il s'inclina avec déférence, inconscient de l'incongruité d'une toge prétexte sur un sommelier de l'ère victorienne.

— « Nettoie-moi tout cela, toute la pièce à fond. Ensuite, tu vas me reconstituer un décor pauvre, milieu XXe siècle. Tu trouveras la bande de référence dans le lecteur près du lit. Tu peux assimiler également le personnage de Buck. »

— « Bien, mademoiselle... »

L'androïde se mit au travail, avec une célérité interdite à un organisme vivant. Draperies somptueuses, vases d'or, fourrures synthétiques, tout filait dans la gueule béante du récupérateur

monstrueux, tapi dans les entrailles de l'astéroïde. En quelques minutes, EGG avait fait place nette et connectait directement à une prise placée sous son aisselle le lecteur abandonné par Lhéa. Il ne mit, à vitesse accélérée, qu'une cinquantaine de secondes à « lire » le *Requiem*. Durant ce temps, la Gardienne se glissait dans une combinaison spatiale. Comme elle achevait son bouclage et vérifiait le niveau d'air, elle constata que l'autofact vomissait déjà les premiers objets commandés par EGG : des conserves en boîtes, un lit à ressorts en pièces détachées, un réchaud pour « cuire » les aliments, une robe (elle eut envie de l'essayer) et une foule d'autres objets dont elle n'avait pas même remarqué la mention dans le roman ancien. Elle eut un frisson de délicieuse anticipation et bloqua derrière elle la porte du sas.

La surface est toujours un choc. Bien sûr, un astéroïde est un morceau de roc de plusieurs milles de diamètre ; malgré tout, même un énorme caillou, au milieu du vide spatial, cela devient microscopique. Microscopique au point d'ébranler la raison d'une brillante élève de l'Ecole des Phares, si on l'abandonne dessus près d'une année. Cela, c'est une chose que le Service savait, comme il savait que sur cette mince cordelette qui sert de frontière entre l'état normal et la folie, la sandalette d'une femme évolue avec moins de risques que les bottes cloutées. Il avait fallu presque soixante ans d'échecs répétés pour atteindre cette conclusion. Dans un spatio-phare livré à lui-même durant les dix mois nécessaires, deux humains s'entre-tuaient, un homme seul devenait fou, une femme seule... se réfugiait dans un monde imaginaire qui lui permettait de garder sa raison.

Aidée par la gravité artificielle maintenue sur l'astéroïde, protégée du froid absolu par sa combinaison chauffante, Lhéa continuait sa vérification routinière des instruments du spatio-phare.

Les premières Gardiennes avaient eu la vie plus dure. Tout de suite, les « dômes » avaient été pourvus de livres, musique, visodrames enregistrés sur des bobines microscopiques. Ensuite, étaient venus les autofacts, capables de synthétiser à la demande à peu près n'importe quoi.

Mais la grande trouvaille, c'était l'androïde, ce partenaire, ce compagnon que la Gardienne pouvait programmer à sa convenance en domestique zélé, en amant infatigable ou en partenaire d'échecs.

L'homme idéal, modifiable à la demande, et que l'on pouvait oublier ensuite dans un coin durant des heures, des jours ou des semaines.

Son travail terminé, Lhéa se dirigea de nouveau vers le sas. Elle pensait à la délicieuse terreur de Sally, tandis que Buck déchirait furieusement sa petite robe bleu pâle.

Heureuse, comblée, Lhéa se retourna dans les draps de toile rêche. A ses côtés, Buck (non, bien sûr, EGGH 216) ronflait bruyamment. Les murs transmettaient un décor terne de papier peint aux fleurs criardes. Sur le sol imitant un parquet sale, les morceaux épars de la robe bleue. Elle bougea encore et ses reins moulus lui firent mal. Elle sourit de plaisir en se remémorant les délicieuses horreurs qu'elle avait dû subir. Près d'elle, EGG-Buck cessa de ronfler, ouvrit les yeux et se dressa sur un coude.

— « Alors, poupée... ça va mieux ? »

La voix pâteuse l'agaça. Elle avait maintenant envie d'une douche brûlante, d'un peu d'air chaud et d'une séance d'U.V. Il faut savoir s'arrêter.

Elle étendit le bras autour du cou de l'androïde pour retirer le ruban-maître. Comme elle ignorait toujours quand elle en aurait assez de ce genre de jeux, EGG était programmé sans limitation de temps.

Buck-EGG l'écrasa contre lui et l'embrassa à pleine bouche.

« T'en veux encore, poulette... ? »

Furieuse, mais sans ressources devant la force monstrueuse de l'androïde, elle lui céda pour chercher l'ergot minuscule qui libérait le bloc magnétique. Sous ses doigts nerveux, le plastiderme ne présentait aucune faille.

Brusquement, elle pâlit et crut défaillir. La veille, tandis que Buck déchirait victorieusement sa robe, elle l'avait repoussé de toutes ses forces. Déséquilibré, il avait brutalement percuté de dos la garniture du lit de fer. Quelque chose avait alors cassé avec un bruit sec sans qu'elle y attache d'importance. Tandis que Buck mordillait son cou, elle parvint à tourner la tête vers le plancher. A quelques pas du lit, l'ergot semblait se moquer d'elle, avec sa cassure nette et propre, à ras du bloc magnétique.

Le visage ruisselant maintenant de vraies larmes, elle passa de nouveau les mains sur le dos musclé.

Pas la moindre trace de fissure.

Lhéa trépigna de rage en se brûlant au réchaud. Elle dut protéger sa main d'un chiffon pour saisir l'absurde récipient de métal où chauffait le café.

Allongé sur le lit de fer, Buck-EGG l'observait les yeux mi-clos tirant sur un cigare dont l'âcre odeur empestait la pièce. Fidèle au personnage, il exigeait qu'elle demeurât nue en permanence. Il avait composé sur l'autofact une nouvelle commande de conserves et de cet affreux tabac. Cela pouvait durer des siècles, tout sur l'astéroïde étant automatique.

Tenant d'une main la cafetière bouillante et de l'autre un gobelet, elle traversa la pièce pour aller vers le lit. Dans la glace de l'armoire, elle découvrit le reflet de son corps nu, ridiculement marqué de coups et de morsures.

Folle de rage, elle tendit sa tasse à l'androïde qui la détaillait avec complaisance. Il but et l'attira contre lui sur le lit.

Les yeux au plafond, Lhéa fit un calcul rapide. Il restait six semaines, trois jours et onze heures avant l'arrivée du spationef amenant sa remplaçante.

Ça allait être long...

SOPHIE CATHALA

Le manteau

Avec un humour noir et une cruauté en gant de velours, Sophie Cathala nous dépeint ici un édifiant tableau de mœurs, sur une Terre d'un lointain futur.

PENDANT les premières semaines qui suivirent mon arrivée sur la Terre, je m'étonnai de ma propre faculté d'adaptation. Bien entendu, avant de m'inviter à Le suivre, Il m'avait convenablement préparée au voyage, et surtout à la vie que je devais, par la suite, mener auprès des Terriens. De plus, avant de repartir pour quelques jours, Il m'avait confiée à Sa sœur.

— « Elle doit s'acclimater, » avait-Il décidé, « puisque, maintenant, c'est parmi nous qu'elle vivra... Promets-moi de te montrer compréhensive, et de l'aider le plus possible à s'accoutumer à notre monde... »

Sa sœur ne parut éprouver aucune peine à veiller sur moi avec la dernière sollicitude, et même Elle me manifesta, tout de suite, une affection à la mesure de Sa curiosité à mon égard.

Au début, nous éprouvâmes quelques difficultés à nous entendre. Je parlais mal Sa langue. Mais bientôt, je m'étonnai de sa similitude avec la mienne. Je me rappelai alors la surprise de Son frère, le matin de Son arrivée chez nous, lorsqu'il avait constaté que nous parlions un idiome utilisé des siècles auparavant, disait-Il, sur certaines parties de la Terre.

Et maintenant, je retrouvais la Terre, d'où, vers le XXIIIe siècle, mes ancêtres s'étaient enfuis. Mais où chercher, aujourd'hui, ces villes mortes dont la tradition chez nous perpétuait le souvenir ? Où, ces hommes des forêts fuyant les cataclysmes, puisque, ainsi qu'on me l'avait précisé, l'ère des cataclysmes était terminée ? Où, les déserts de pierres ? Où, les traces de ces enfers que mes pères avaient connus, avant de leur échapper ? Où, les machines responsables ?

D'autres machines existaient, certes ! On me l'avait affirmé. Mais si bien dissimulées que je devais m'astreindre à un considérable effort d'imagination pour admettre qu'elles régissaient le monde harmonieux qui m'environnait.

— « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme, et volupté... » murmurai-je, un jour.

— « Oui, » convint ma compagne, avec une évidente satisfaction. « Vous devez n'en pas croire vos yeux. Mon frère m'a appris que, chez vous... »

Chez moi ? Oui. On travaillait la terre ; on se nourrissait encore de ses produits. Des hommes, tôt le matin, se rendaient dans des usines. Pour diriger les machines. Chez nous, elles ne savent pas se conduire seules. D'autres hommes vont à la pêche, sur des bateaux, et devant les portes de leurs maisons, les femmes ravaudent leurs filets. Oui. Les filets ? Comment vous expliquer... Et ces femmes ont des enfants. Oui.

— « Les femmes ont des enfants, là-bas ! » reprit-Elle. « C'est bien ce qu'Il prétendait. En somme, vous en êtes encore à l'âge moyen... »

Oui. Nous en étions à l'âge moyen. L'âge où les jeunes filles aiment composer un bouquet. L'âge où les vieux fument sur le pas des portes en attendant le soir. L'âge où les enfants vont à l'école. L'âge, aussi, où les hommes préparent les guerres. La précédente, pour nous, avait été désastreuse... Douze ans auparavant. Et, déjà, on parlait de la prochaine. Alors, Il m'avait proposé de me ramener sur la Terre, et je L'avais suivi, sans la moindre hésitation.

« Evidemment, » dit-Elle. « Ici, aucun risque de guerre. C'est terminé, pour nous, les guerres ! Depuis longtemps. Notre civilisation en est arrivée à un stade où... »

Où il semble presque impossible d'avancer encore, pensai-je. Peut-être moins un accomplissement qu'une fin. Mais je ne formulai pas cette pensée.

Nous marchions, toutes deux, le long du Troisième Niveau, lorsque je m'arrêtai devant ce qui me parut une vitrine.

— « Oh ! » m'écriai-je.

Dans un brusque élan de sympathie, Elle me saisit le bras :

— « Vous désirez entrer ? » me demanda-t-Elle, sur un ton complice.

J'acquiesçai. Le magasin de ce fourreur me rappelait les boutiques de chez nous, et j'en éprouvai une vague mélancolie. Mais jamais, avant ce jour, je n'avais contemplé un manteau aussi somptueux que celui qui s'étalait dans cette vitrine.

« Mon frère m'a demandé d'exécuter tous vos désirs, » continuait-Elle. « Si vraiment ce manteau vous plaît... »

Je n'écoutais plus. Lorsque le fourreur s'avança vers nous, du doigt je lui désignai le manteau, et, avec un sourire, l'ôtant de l'étalage, il me le tendit.

Aidée par le marchand, je le passai et me retrouvai devant un grand miroir. Dans la lumière trop crue du magasin, je clignai des yeux, en caressant longuement la fourrure qui m'enveloppait. Une fourrure assez rase, mais à la fois douce et sèche, comme électrisée, et, sous la paume, nerveuse comme une soie brute. Au reste, d'un roux plus chaud que le pelage d'un renard.

— « Il vous va merveilleusement, » modula le marchand.

— « Quelle belle fourrure ! » m'extasiai-je. « Synthétique, bien entendu ? »

Sous l'empire de l'indignation, le marchand posa ses deux mains sur sa gorge et resta sans voix. Ma compagne, Elle, rit avec une courtoise indulgence :

— « Voyons ! Comment pouvez-vous ! » s'écria-t-elle. « Synthétique, une chevrure pareille ? »

— « Chevrure ? » demandai-je, étonnée, en regardant la lumière éveiller des reflets sur le roux du manteau.

— « Oui, madame ! Et pleine peau ! » continuait le marchand. « Tenez ! Regardez ! »

Relevant un coin du manteau, il venait de tirer d'un coup sec sur le bas de la doublure, et l'envers des peaux, taillées en rond, soigneusement assemblées, m'apparut.

« Et naturelle ! » renchérissait le marchand. « Pas teintes du tout, je vous le garantis ! Voyez, madame ! »

Il s'adressait à ma compagne.

— « Evident ! » reconnut-Elle, avec un peu de condescendance dans la voix. « Et j'imagine qu'il ne s'agit pas là de peaux de culture ? »

— « Culture ? » bredouilla-t-il, comme si elle l'eût insulté. « Mais, madame, touchez ! De véritables scalps de femmes sauvages ! »

Doucement, j'ôtai le manteau et le déposai sur le bras du marchand :

— « Je n'aurais jamais pensé, » dis-je en souriant, « que la Terre fût parvenue à un aussi haut degré de civilisation... »

Ma remarque parut le surprendre, et le visage de ma compagne manifesta une vague stupeur.

— « Venez, » dit-Elle, en m'entraînant.

Et, gênée, comme elle eût saisi celui d'un aveugle, elle prit mon bras pour me guider vers la porte.

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés.

ALGIS BUDRYS

Le prix à payer

Une **short-short** exemplaire de sobriété, à l'amère résonance finale, d'un auteur qui ne nous a pas habitués à la facilité et qui s'est acquis une solide réputation à force d'originalité et de recherche.

ILS étaient trois. Le premier était gros, le second était maigre et le troisième était très vieux. Ils étaient assis derrière un grand bureau ; il y avait devant eux des bloc-notes couverts de gribouillages et des crayons. Ils échangeaient des notes tout en interrogeant le prisonnier.

C'était le plus vieux qui parlait le plus souvent et la mort, déjà, frémissait dans sa voix.

— « Votre nom ? »

L'horrible bossu tout de gris vêtu, assis sur une inconfortable chaise de bois, leur adressa un regard flamboyant.

— « Je n'en ai pas, » grommela-t-il.

Ses mains aux doigts noueux étaient posés sur ses genoux. Même au repos, sa mâchoire saillait. Pour le moment, ses muscles contractés faisaient de petites boules derrière ses oreilles, son cou épais se tendait en avant et ses dents étaient découvertes.

— « Vous êtes obligé d'avoir un nom. »

— « Je ne suis obligé à rien du tout. Donnez-moi une cigarette. »

Le gros homme murmura dans un soupir :

— « Vous en aurez une si vous nous dites votre nom. »

— « Rumpelstiltskin (1), » fit le bossu d'une voix sifflante. Et il tendit la main. « La cigarette... »

Le maigre fit glisser de l'autre côté de la table un étui en argent. Le bossu s'en empara d'un geste vif, prit une cigarette dont il arracha le filtre d'un coup de dents avant de le recracher avec un

(1) Nain difforme, héros d'une légende germanique (folklore de la province de Hesse). (N.D.T.)

mouvement sec de la tête. Il fourra l'étui dans sa tunique et décocha au maigre un regard indigné. « Du feu... »

Le maigre s'humecta les lèvres, fourragea dans sa poche et en sortit un briquet d'argent assorti à l'étui à cigarettes. Mais le vieillard posa la main sur la sienne.

— « C'est moi qui dirige cet entretien. Je suis le Président. »

— « Il y a trop longtemps que vous l'êtes. Du feu ! »

Réduit à l'impuissance, le Président lâcha la main de l'homme maigre. Le briquet glissa à son tour sur le bureau. Le bossu alluma l'extrémité déchiquetée de sa cigarette et relança le briquet avec un sourire dépourvu de gaieté. Le maigre baissa les yeux sur l'objet mais il ne fit pas mine de le reprendre.

— « Je ne suis pas aussi vieux que vous, » dit le Président. « Vous êtes plus âgé que n'importe qui. »

— « Que vous dites. »

— « Les archives en font foi. On vous a trouvé en 1882 dans le gouvernement de Minsk et l'on vous a conduit auprès du tsar. Vous ne lui avez rien dit de plus que vous ne nous en direz et l'on vous a enfermé dans un cachot sans lumière ni chauffage pour vous faire parler. On vous en a sorti en 1918, on vous a interrogé, et votre silence vous a valu d'être à nouveau traité de la même façon. En 1941, vous avez été présenté à une commission d'enquête. En 1956, vous avez été envoyé dans un camp de travail à Vorkuta. En 1963, une autre commission d'enquête s'est occupée de vous, à Berlin, cette fois. Il ressort de l'ensemble des documents vous concernant que vous en avez plus appris sur le compte de ceux qui vous ont interrogé qu'eux-mêmes n'en ont appris sur vous.

Le bossu sourit à nouveau. « A égale π r2. *Judex ergo cum sedebit, quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit.* »

— « Ne vous donnez pas de coups de pied, » fit doucement le maigre.

— « En 1967, » poursuivit le Président, « vous avez été conduit à Genève. En 1970, vous avez trouvé asile chez les moines bénédictins de Berne et vous êtes resté avec eux pendant presque toute la durée de la Guerre des Sept Décades. Maintenant, vous êtes ici. Vous êtes ici depuis huit mois et vous avez été bien traité. »

Le bossu écrasa sa cigarette à même le bureau d'acajou verni.

— « Nous avons besoin de vous, » dit le maigre. « Vous devez nous aider. »

— « Je ne dois rien du tout. »

Le bossu sortit l'étui de sa tunique pour en extraire une nouvelle cigarette qu'il décapita d'un coup de dents. « Du feu, » ordonna-t-il sans lâcher l'étui.

Le maigre lui lança le briquet. Le bossu alluma la cigarette et rendit le briquet, puis il l'écrasa et en prit une troisième. « Du feu. » L'homme maigre lui renvoya le briquet et le bossu émit un ricanement d'allégresse.

Le Président fit soudain un geste et le maigre écarta les lourds rideaux qui voilaient les fenêtres.

La pièce s'illumina à la lueur des incendies que, par moments, obscurcissait l'ombre des volutes de fumée. « C'est partout la même chose. Nous ne pouvons pas éteindre les feux. Mais si nous savions comment vous avez réussi à franchir le brasier de l'Europe... »

Le bossu eut un sourire rusé. Il avala la braise de sa cigarette puis considéra chacun des trois hommes avec un air de profonde satisfaction.

— « Je vous écartèlerai avec des chaînes et des crochets, » fit le gros d'une voix douce.

— « Jadis, j'étais grand et j'étais droit, » dit le bossu.

— « Au nom du ciel ! » s'exclama le Président. « Nous ne sommes plus qu'une centaine de survivants ! »

— « Que voulez-vous ? » demanda le maigre. « De l'argent ? Des femmes ? »

Le bossu saisit l'étui à cigarettes et l'écrasa entre ses paumes, puis le lança sur le bureau. Alors, il se rassit et sourit. « Je vais vous dire comment avoir la vie sauve. »

— « Que voulez-vous en échange ? » haleta l'homme maigre.

— « Rien ! » répondit le bossu en pouffant. « Rien. Je vais vous le dire par bonté d'âme. »

— « Eh bien, parlez, » s'écria le gros. « Parlez ! »

— « Attendez ! » C'était le Président que l'inquiétude faisait bégayer. « Attendez... Cette chose, ce procédé... ce traitement... nous transformera-t-il en nous faisant devenir comme vous ? »

Le bossu éclata de rire. « Oui. Il vous transformera. Intérieurement et extérieurement. »

Le Président enfouit son visage dans ses mains. Enfin, il adressa un geste d'impatience au maigre. « Fermez les rideaux ! Vite ! » L'émoi qui l'habitait rendait sa voix gutturale.

Mais le gros l'obligea à se lever et le maintint de force devant

la fenêtre ouverte. « Regardez, » lança-t-il avec rudesse. « Regardez ! »

Au bout d'un moment, le Président bredouilla : « Soit. Parle, bossu. »

A ces mots, le bossu sauta à bas de sa chaise et bondit sur le bureau qu'il piétina, en poussant à pleins poumons une clameur triomphale. Ses bottes égratignaient le plateau vernis et dispersaient les blocs griffonnés. Les crayons voltigeaient dans tous les coins de la pièce et force fut aux trois hommes d'attendre que le bossu se fût calmé.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The price.

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales

La course de l'oiseau Boum-boum

(2170)

En publiant cette nouvelle « Galaxiale », nous accomplissons par rapport aux précédentes un saut dans le temps. En effet, nous abandonnons l'ordre chronologique suivi pour introduire la série dans **Fiction,** et nous passons à la publication des autres récits déjà rédigés à l'avance par Michel Demuth. La dernière « Galaxiale » dans nos pages (n° 154) se déroulait en 2080 ; avec celle-ci, située en 2170, un important intervalle est franchi. Entre les deux, prendront place plusieurs autres nouvelles actuellement projetées et à paraître ultérieurement.

La course de l'oiseau Boum-boum, c'est une étrange aventure sur la planète Miage du système de Wize. C'est le stupéfiant mystère posé à l'ornithologue Kellus Berg par la présence d'un oiseau géant, défiant toutes les notions zoologiques. C'est aussi l'introduction dans l'œuvre de l'auteur d'un ton inhabituel, laissant place à l'ironie. C'est enfin une nouvelle à chute, au développement final tout à fait inattendu. En résumé, une œuvre qui devrait plaire à tout amateur de science-fiction.

« D'innombrables conjectures ont été émises concernant l'origine du langage chanté pratiqué par les populations de la planète Miage et qui est l'un de ses caractères les plus pittoresques, tout comme le curieux code radio qui fut en honneur durant plusieurs décades avant l'Empire de Canope et qui était basé sur des silences, des altérations et des changements de rythme dans une œuvre musicale bizarrement intitulée *Course de l'oiseau Boum-boum.* L'existence de l'oiseau Boum-boum lui-même est très problématique. Il se peut que les nombreuses guerres où fut engagée la planète Miage aient amené l'extinction d'une race dont il ne reste que le nom... »

LES GALAXIALES

CANTER

L'OISEAU Boum-boum n'avait qu'une ressemblance très vague avec certains grands oiseaux terrestres. Disons qu'à une dizaine de mètres, à contre-jour, lorsque Wize était bas sur l'horizon de la planète Miage, un nouveau venu aurait pu le confondre avec une autruche à la tête anormalement développée.

Mais l'oiseau Boum-boum, souverain de la planète Miage, ne possédait pas le plus infime trait commun avec les volatiles terrestres.

Il mesurait près de deux mètres de haut quelques mois après sa naissance. Ses deux longues pattes étaient recouvertes d'une espèce de chitine particulièrement résistante et s'achevaient par des palmes souples que le sol le plus dur ne pouvait entamer et qui étaient destinées à la progression dans les grands marais de boue s'étendant à l'équateur.

Au-dessus des pattes, il y avait un corps volumineux et dodu, presque sphérique, recouvert d'une toison de poils courts, d'un blanc brillant. La peau apparaissait d'un rose délicat en avant des pattes, là où se situait l'orifice de ponte.

L'arrière du corps rond de l'oiseau Boum-boum était signalé par un éventail de plumes rouge vif. A l'examen, il se révélait que ces « plumes » étaient en fait des membranes que l'oiseau pouvait agiter en des mouvements complexes dont l'utilité resta longtemps mystérieuse, jusqu'au jour où... Mais ceci intéresse Kellus Berg.

Le cou de l'oiseau Boum-boum était long et très mince, couvert de fines écailles translucides qui passionnèrent les ichtyologues terrestres pendant des mois, avant que l'un d'eux découvre qu'il s'agissait d'une forme de vie indépendante, symbiote de l'oiseau.

La tête était énorme, avec deux pommettes osseuses, couverte des mêmes poils blancs et lisses que le corps. Les yeux étaient à huit facettes, protégés par cinq paupières qui évoquaient le diaphragme d'une caméra. Le bec était long, très pointu et rouge comme les plumes-membranes. On trouvait à l'intérieur des dents fines et nombreuses qui pouvaient broyer une main. Quelques hommes en firent l'expérience...

L'oiseau Boum-boum n'avait pas d'ailes.

....

L'existence de l'oiseau Boum-boum et celle de l'ornithologue

Kellus Berg suivirent un cours presque parallèle avant qu'ils se rencontrent...

....

L'oiseau Boum-boum n'avait encore qu'un an et mesurait deux mètres cinquante lorsqu'il quitta sa zone de naissance et entreprit la traversée de l'immense désert tropical, en quête d'une zone-nid.

A la même époque, pour autant que l'on puisse établir des correspondances au travers des gouffres de l'espace-temps, Kellus Berg quittait la Terre, seul, pour la Grande Université de Pôle, capitale de la Confédération des Quatre Provinces de Mars.

C'était en 2150, Berg avait vingt ans. Son père avait été Squadron d'Attaque dans l'armée martienne qui avait investi la Terre en 2129, réalisant le premier acte guerrier par Transmission. Sa mère était une européenne de l'Italie du Sud. Elle avait su convaincre Carel Berg de rester sur Terre après sa démobilisation et le départ de l'armée d'occupation.

Mais Kellus se destinait aux missions scientifiques sur les nouveaux mondes, et Mars, en 2150, était encore un peu le maître des espaces interstellaires et, surtout, des Transmetteurs.

Par un beau jour de juin, Kellus se présenta donc au Grand Transmetteur Atlantique ancré au large de la Bretagne et fut restitué une demi-seconde après dans la Station Universitaire de Pôle.

L'oiseau Boum-boum, lui, mit une longue semaine pour traverser l'immense désert que les hommes devaient appeler Corne-à-Poudre. Les écailles vivantes de son cou le protégèrent (c'était leur rôle) contre la morsure des crapauds-tigres qui vivaient dans le sable à phosphate et surgissaient comme des balles en claquant leurs horribles mâchoires aux dents venimeuses.

De l'autre côté du désert, il y avait une chaîne de montagnes formidablement hautes où l'oiseau Boum-boum crut bien périr. Mais, sur l'autre versant, il découvrit un paysage de prairies et de forêts nouveau pour lui. Il chemina encore pendant trois journées avant de s'arrêter près de collines boisées, non loin d'une petite rivière aux eaux pétillantes, certain d'avoir atteint le centre de sa zone-nid.

Kellus Berg, pendant ce temps, s'installait dans sa nouvelle vie et triait avec prudence les amis et les ennemis possibles de la Grande Université.

Trois années d'études préliminaires l'amenèrent à choisir sa future branche.

Il fallut à peu près autant de mois et de jours à l'oiseau Boum-boum pour fixer les limites de sa zone-nid. Celle-ci couvrait finalement 300 kilomètres carrés (les humains, lorsqu'ils eurent débarqués, prirent soin de la mesurer) et elle était traversée en son milieu par la rivière brillante, pétillante, aux eaux froides et poissonneuses, qui avait séduit l'oiseau Boum-boum.

A vingt-quatre ans, Kellus Berg entra dans la section ornithologie de l'Université. L'année suivante, il fut affecté à la spécialité « extra-solaire ».

Cette année-là, précisément, le Traité d'Hobarth restitua aux puissances terrestres (très diminuées) leurs droits et prérogatives. Les Transmetteurs furent confiés à une administration hybride qui se devait d'être impartiale. Les forces martiennes évacuèrent la lune et se retirèrent au large du « Rideau Atgrid », à 500.000 kilomètres de la Terre. Des troubles divers éclatèrent alors sur la planète-mère et la famille de Kellus ne tarda pas à le rejoindre sur Mars. A vingt-huit ans, il obtint son diplôme, se classant second de sa promotion. Ce qui lui permit d'avoir le choix entre dix mondes différents pour sa première mission d'étude.

Cette même année, le croiseur *Hertzprung* atteignit le système de Wize. Il appartenait à la glorieuse Confédération et ses cales contenaient les éléments de deux Transmetteurs.

L'oiseau Boum-boum n'avait pas loin de trente ans, ce qui était pour lui l'adolescence, et il observa avec beaucoup de curiosité la grande sphère de métal qui rasait les collines, virevoltait au-dessus de la rivière et se posait au centre de sa zone-nid. L'oiseau Boum-boum n'était pas d'un naturel vindicatif (ce n'est pas ce que pensèrent les humains pendant quelques années) et il assista tranquillement au débarquement d'innombrables créatures étrangères qui entreprirent d'ériger de curieuses architectures de l'autre côté de la rivière. Mais les choses ne tardèrent pas à devenir extrêmement désagréables quand, plusieurs créatures s'étant dispersées sur l'étendue de la zone-nid, l'oiseau Boum-boum éprouva des démangeaisons intolérables dans la partie postérieure de son corps dodu. Démangeaisons qui devinrent vite réelle souffrance. L'oiseau Boum-boum connut alors, pour la première fois de son existence, le ressentiment et la colère.

Kellus Berg n'était pas d'un tempérament très intrépide. Des dix

mondes qui lui étaient offerts, il choisit le plus sûr, le plus facile, le plus proche, celui qui était occupé par les hommes depuis près d'un siècle : Aphrodite, sixième planète de Sirius.

Kellus quitta ses parents et l'Université avec une appréhension qui le surprit.

Cinq ans sur Aphrodite justifièrent cette appréhension.

La durée d'une première mission était fixée par la Confédération. Elle était en outre inversement proportionnelle au risque.

A la fin de son séjour, Kellus Berg haïssait et vomissait chaque arbre de la jungle, chaque bar de Gregory, la capitale, chaque fille, chaque barman. Parfois, il lui venait l'envie terrible d'incendier les locaux de la mission et les cages où étaient rassemblées plus de mille espèces d'oiseaux aux plumages extraordinaires, aux chants bouleversants.

Aphrodite était une seconde Afrique où les trafiquants, les gagne-gros, les écumeurs de bars et les joueurs s'étaient abattus sans cesse depuis un siècle au mépris des lois sévères de la Confédération. Kellus étouffait dans cette ambiance qualifiée de « facile » par ses animateurs.

Il revint sur Mars et apprit que ses parents venaient de s'embarquer pour la lointaine planète Bergson, dans le Toucan. Sa demande pour être affecté sur Bergson fut repoussée, car ce monde ne comptait pas une seule forme de vie ailée. Il fut expédié d'office sur Cartouche, septième planète d'une naine blanche bizarrement nommée Drôle-De-Coin par un Libre Explorateur qui avait également à son actif les baptêmes de Nous-Y-Voilà, Chez-Moi, Anisette et Ma Jolie dans le même secteur stellaire.

A peu près à cette époque, les pionniers de Miage et l'oiseau Boum-boum s'affrontaient en une guerre larvaire aux multiples visages. L'oiseau Boum-boum connaissait des successions pénibles de douleur et de plaisir au voisinage des humains. Ceux-ci tournaient autour de lui avec des instruments hétéroclites, tandis que le Transmetteur érigé près de la rivière déversait à intervalles réguliers des tonnes de matériel. Lorsque l'oiseau Boum-boum éprouvait les démangeaisons bien connues, il ne retenait plus sa fureur. Et celle-ci prenait les formes les plus inattendues. Par trois fois, le directeur de la base demanda en haut lieu l'autorisation d'abattre le frénétique volatile. Par trois fois, il se heurta à un refus.

Pendant ce temps, Kellus Breg patrouillait dans les vallées

boueuses de Cartouche à la recherche d'oiseaux rares et peu ragoutants. Les orages succédaient aux journées de pluie dans l'atmosphère concentrationnaire d'une base avancée dont se souciait peu l'administration des Transmetteurs.

Kellus quitta enfin Cartouche pour un congé sur Mars et obtint, à force de démarches, l'autorisation exceptionnelle de rendre visite à ses parents sur Bergson. C'était un long trajet par Transmissions successives, avec des correspondances en des endroits où l'installation était encore très rudimentaire et les pannes possibles. Ce qui équivalait à une disparition dans le vide.

Kellus eut ainsi de rapides aperçus d'Einstein II (arbres vertigineux sous un ciel noirâtre), de Lancelot (sifflement du vent sur un océan blanc comme neige), de Fumée-Bleue (un volcan, au loin, et le roulement de tonnerre du sol en révolution), de Demberg V (nuées vertes sur une campagne aux tons démentiels) et Hué-Thong (une Chine de pacotille à l'orée d'une forêt de plantes charnues et ondulantes), avant d'être arrêté pendant deux jours dans les Mondes Corpuscules de Jhamal à cause de graves troubles politiques. Il ne lui restait plus finalement que deux semaines de congé lorsqu'il se matérialisa sur Bergson, planète océanique semée d'innombrables archipels aux caractères divers. La première base (européenne) avait été installée à proximité de l'équateur et Kellus passa des jours délicieux sur la plage blanche en compagnie de la jeune voisine de ses parents, Natacha, qu'il épousa au dernier jour de son congé. Ensemble, ils regagnèrent Mars.

L'oiseau Boum-boum, lui, avait également entrepris un assez long voyage vers les grands marais de l'équateur de Miage pour aller y déposer le premier œuf de son existence. Il savait que cet événement était le résultat direct des mystérieuses sensations qu'il éprouvait au contact des frénétiques étrangers. Il s'en trouvait en effet d'assez agréables et certaines étaient même parfois délicieuses. Cela le libéra pour quelque temps des autres sensations : démangeaisons, douleurs et bourdonnements intolérables.

Kellus Berg et sa femme débarquèrent en 2165 sur Vertevigne. C'était le nouveau poste de Kellus et, en même temps, un endroit idéal pour une lune de miel. Vertevigne, seizième planète d'un soleil blanc-bleu nommé Dialphire, comptait une dizaine de continents dont le plus tempéré avait d'immenses lacs et des forêts de conifères pâles, traversées de fleuves tranquilles qui reflétaient le

ciel jaune citron où semblaient crépiter parfois des nuages d'oiseaux minuscules et familiers.

Kellus et sa femme réussirent à demeurer sur Vertevigne jusqu'à ce que leur premier enfant atteigne l'âge de quatre ans.

L'oiseau Boum-boum, à peu près à cette époque, achevait son séjour merveilleux et reposant dans les Grands Marais. Il avait connu l'extase de la ponte et pu admirer la sphère parfaite de l'œuf blanc tacheté d'or. Puis un instinct immémorial le rappela vers sa zone-nid, malgré les humains de plus en plus nombreux et les démangeaisons qu'ils provoquaient.

A regret, Kellus et sa douce Natacha ainsi que le jeune Carel quittèrent Vertevigne et regagnèrent une nouvelle fois le système solaire.

C'était en 2170. La guerre civile allait dévaster la Confédération de Mars et l'on allait bientôt relever les premiers symptômes de ce qui fut appelé la Maladie d'Adam et anéantit les deux tiers de la population masculine des planètes solaires.

Kellus prit connaissance de son nouveau poste et le nom de Miage n'éveilla pas en lui le moindre enthousiasme.

La famille Berg emprunta le Transmetteur de Ceylan et passa par Alvar, Canope X et l'extravagante Morgane qui demandait déjà son indépendance.

L'oiseau Boum-boum, pendant ce temps, poussé par les démangeaisons intolérables qu'il éprouvait dans la partie postérieure de son corps dodu, se livrait à de graves représailles contre la base de Miage. Il ravagea les essais de culture du jardin que les botanistes soignaient amoureusement et fit ses déjections dans la rivière, car il s'était aperçu que quelques femmes aimaient s'y baigner parfois.

Les choses en étaient à ce stade alarmant lorsque Kellus Berg, sa femme et son fils se matérialièrent dans le Transmetteur local.

DEPART

WINNIFRED CHAFIRO, directeur de la Base Confédérée sur Miage, eut un haussement de sourcils étonné en découvrant un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, à la tignasse noire et bouclée à peine marquée de quelques touches de gris.

Le visage était large et ouvert. Les yeux clairs reflétaient un rien de méfiance. Chafiro estima que c'était du respect et de la crainte et, comme il s'imaginait qu'on le craignait généralement, il trouva Kellus très sympathique. Natacha lui parut une enfant tant elle était fine et petite. Elle avait en elle un « je ne sais quoi » aristocratique et décidé qui impressionna fortement le directeur. Mû par ses bons sentiments, il alla même jusqu'à contourner son lourd bureau pour tapoter la joue gauche du petit Carel qui l'épiait d'un œil hostile.

— « Berg, » dit-il, « j'ai reçu d'excellentes notes sur vous. En outre, j'ai lu votre traité sur les volatiles de Cartouche et... » Il hésita, car il n'avait fait que parcourir rapidement l'opuscule assez austère de Berg et n'osait pas se risquer à une appréciation trop précise.

— « C'était un travail distrayant, » déclara doucement Berg pour le tirer de ce mauvais pas. « Cartouche est un monde peu agréable et il faut s'y dénicher des passe-temps... » Il sourit et attendit. Chafiro hocha la tête. Il pensait tout à coup à ses ennuis, aux calamités de Miage, à l'oiseau Boum-boum. Il était gêné d'annoncer à Kellus que son principal travail serait l'étude de ce volatile phénomène que les entomologistes avaient repassé récemment aux ornithologues.

Chafiro réfléchit encore quelques secondes. Au moment où il ouvrait la bouche pour commencer ses pénibles explications, il y eut un formidable bruit d'écroulement. Tous les yeux se tournèrent vers la baie par laquelle on apercevait la grande cour ensoleillée. Un son étrange se fit entendre : « *Boum ! Boum !* »

C'était comme un tambour à la résonance particulièrement profonde. Ou une contrebasse, peut-être. Ce pouvait être également le signe d'une activité volcanique intense ou le bruit d'une arme lourde...

« *Boum! Boum !* »

Une haute silhouette traversa la cour sur deux pattes fines, laissant une traînée de poussière. Il y eut un nouveau fracas et des cris s'élevèrent. Une sonnerie retentit.

— « Je m'excuse, » dit faiblement Chafiro dont le front luisait de sueur.

Il sortit de son immobilité et se pencha vers l'écran d'un communicateur intérieur. Son interlocuteur s'exprima par mots hachés entrecoupés de halètements et de jurons. Quand le directeur releva

la tête, ses yeux était pleins d'une intense tristesse. Il se rassit.
« Monsieur Berg, je crains que vous ne puissiez vraiment apprécier le climat agréable de cette région. Votre arrivée coïncide en effet avec des événements assez dramatiques et il se trouve... » Il s'interrompit, ne trouvant plus ses mots. Finalement, il se leva, contourna son bureau et vint poser une main compatissante sur l'épaule de Kellus. Ce geste inquiéta fortement l'ornithologue.

— « Je suis sûr, » reprit avec peine le directeur, « que vous nous tirerez de ce mauvais pas. Hélas ! » Il soupira. « Il n'y a pas que ce satané volatile... Mais à chacun son problème... »

Et il entraîna Kellus vers la sortie.

Le lendemain, Kellus Berg sortit dans la grande cour de la base et son regard se posa sur chacun des bâtiments avant de s'arrêter sur les silhouettes pâles des collines. Il cligna des yeux. Wize s'élevait dans le ciel et sa lumière blanche était déjà éblouissante. Toutefois, il ne faisait pas particulièrement chaud, car le printemps débutait à peine en cette région de Miage. Le vent léger avait un arrière-goût de glace.

— « Kellus ! »

Il se retourna et sourit à sa femme.

« Tu ne vas tout de même pas t'occuper immédiatement de ce grand oiseau ! Le directeur t'a dit de lire d'abord le dossier et de regarder les films... »

Il tendit la main, lentement, ce qui était chez lui un signe péremptoire réclamant le silence.

— « Il m'intrigue, » dit-il. « Je ne sais pas, mais... »

Il secoua la tête. Peut-être pressentait-il les liens qui allaient l'attacher pendant de longues années à l'oiseau Boum-boum. Suivi par le regard indulgent de sa femme et guetté par ses nouveaux collègues intrigués, groupés derrière les baies, il s'avança vers la campagne.

La matinée était claire, le ciel d'un bleu très pâle. La rivière brillait de tous ses feux et les collines semblaient irréelles, au bout de la prairie.

Ce coin me plaît, songea Kellus. Ce n'est pas Vertevigne mais... si la faune voulait bien se calmer...

Il s'arrêta au bord de l'eau et aperçut alors l'oiseau Boum-boum. Celui-ci était endormi au milieu de la prairie émaillée de

fleurs blanches. A cette distance, Kellus ne distinguait que sa tête ahurissante et son long bec rouge. Mais il était impossible de s'y tromper. C'était bien là le responsable d'une grande partie des ennuis de Chafiro.

Plein de curiosité, l'ornithologue s'assit sur la berge et attendit le bon vouloir de l'oiseau. Après un instant, il se mit à ramasser des cailloux multicolores qu'il jetait dans l'eau. Il espérait vaguement réveiller le grand volatile. Mais rien n'y fit.

La grosse tête blanche demeurait immobile, les yeux clos. Le bec rigide était pareil à une arme menaçante.

Finalement, Berg mit le contact à son poste portatif qui lui servait de médaillon et appela sa femme :

« Si tu as un moment, chérie... pourrais-tu venir me rejoindre ? » Et comme il connaissait son caractère (ou le croyait), il ajouta : « Il n'y a aucun risque. J'ai un lance-lumière et je pourrais plaider la légitime défense... »

A cet instant précis, l'oiseau Boum-boum se dressa d'un seul élan et cela fut pour Kellus un indice précieux, plus tard.

L'oiseau Boum-boum approchait alors de sa quarante-deuxième année et il avait encore devant lui deux siècles d'existence. Il atteignait cinq mètres de haut et ne grandirait plus, maintenant. Son corps rond était d'un blanc éblouissant au soleil et ses pattes longues et droites semblaient deux piquets fichés dans le sol. Il tourna la tête vers Kellus et son bec s'entrouvrit pour laisser entendre un *Boum ! Boum !* courroucé. D'où il se trouvait, l'ornithologue réussit à entrevoir la membrane vocale au fond du bec. Puis l'oiseau Boum-boum se tourna et lui présenta ses arrières de façon insultante, en agitant le bouquet de ses fausses plumes rouges.

« Très bien, très bien, mon vieux, » murmura Kellus. « Je saurai me montrer patient. »

Il se leva et longea la rivière jusqu'au gué que lui avait indiqué Chafiro. Il ôta ses sandales, releva le bas de son pantalon bouffant et passa sur l'autre rive en grimaçant au contact de l'eau froide.

La prairie d'herbe claire et de fleurs blanches s'étendait jusqu'aux collines boisées. Le regard de Kellus ne fit qu'effleurer les feuillages mauves des arbres-papillons qui étaient la parure suprême de cette région. L'oiseau Boum-boum seul le passionnait dans ce calme paysage.

Il n'en était plus qu'à une dizaine de mètres et le volatile lui

apparaissait d'une taille imposante. Mais il n'éprouvait aucune appréhension tandis qu'il s'en approchait à pas lents. Il étudiait le volume du corps, la matière lisse des pattes et les yeux à facettes où se multipliait le soleil. A nouveau, le bec s'ouvrit tout grand et l'oiseau fit entendre son cri furieux : *Boum ! Boum !*

Kellus sourit. « Ma parole, » dit-il, « tu as avalé un tambour ! »

A cet instant, le poste grésilla contre sa poitrine et il entendit la voix de sa femme :

— « Kellus ! Il pourrait te tuer ! »

Il secoua la tête. « Depuis quand un lance-lumière est-il impuissant devant une grosse poule ? » Il se retourna et vit la silhouette mince de Natacha qui venait vers la rivière. « Je ne tiens pas à être un martyre de l'ornithologie... Est-ce que tu songes à la fantastique omelette qu'il pourrait nous fabriquer, chérie ? »

— « Demande lui plutôt s'il apprécie la viande hachée. »

Kellus se mit à rire et continua d'avancer. Il fit halte enfin à trois ou quatre mètres de l'oiseau, la main prudemment posée sur la poignée de son arme. Il éprouvait une émotion nouvelle. Ce n'était pas de la crainte mais plutôt une curiosité exacerbée mêlée d'une certaine... oui, d'une certaine sympathie. L'oiseau Boum-boum le dominait de toute sa hauteur et il n'ignorait pas qu'il se trouvait un peu trop près pour se défendre efficacement en cas de danger. Mais, d'une certaine façon, Kellus était subjugué. Il n'avait jamais vu d'oiseau aussi grand ni aussi comique. L'oiseau Boum-boum avait quelque chose de caricatural, quelque chose de drôle qui touchait profondément l'ornithologue. Il n'avait plus assisté à un dessin animé depuis son enfance mais le souvenir demeurait en lui, tendre et coloré, amusant et vivace.

« *Boum ! Boum !* » fit encore l'oiseau baroque. Mais ce « Boum ! Boum ! » là était différent des autres, subtilement différent.

Kellus leva la tête et, lentement, fit le tour de son nouvel ami. Il s'arrêta sous le bouquet des plumes rouges et observa leurs mouvements complexes. Il songea à un radar et cela lui fournit plus tard son second indice.

« Ecoute, mon vieux, » dit-il en revenant sous la tête, « je ne suis pas là pour te créer des ennuis. Inutile de faire des *Boum ! Boum !* avec moi. Cela ne m'impressionne pas. J'en ai vu d'autres... Et je ne te conseille pas de venir dévaster mon bureau ou alors je t'arracherai une par une les plumes de ta queue, quelle que soit leur utilité. Le directeur m'a parlé de toi et pas en bien. Donc, à

toi de remonter le peu d'estime que j'éprouve pour ta personne. »

« *Boum !* » fit l'oiseau, une seule fois et de façon presque amicale.

Kellus réfléchit, mais ne trouva rien à ajouter. Il tourna la tête vers sa femme qui le guettait avec inquiétude, de l'autre côté de la rivière, et il agita la main pour la rassurer.

L'entretien avait été assez long pour un premier contact et Kellus s'éloigna.

L'habitude de dialoguer avec les oiseaux étrangers lui était venue peu à peu, durant les années de solitude sur Aphrodite et Cartouche, et il l'avait conservée, malgré Natacha et l'enfant.

Il traversait la rivière pour rejoindre sa femme lorsque l'oiseau Boum-boum se mit à danser sur place en agitant violemment la tête. Il manifestait une grande colère et ses fausses plumes écarlates déployées étaient parcourues de frissons convulsifs.

Kellus, perplexe, demeurait immobile, les pieds dans l'eau glacée, tenant son pantalon et ses sandales.

— « Kellus ! Il va charger ! »

Soudain inquiet, il bondit sur la berge, se rechaussa rapidement et saisit Natacha par le bras.

— « Viens. Nous ferions mieux de regagner la base. »

L'oiseau Boum-boum trépignait sur place. Il inclina sa lourde tête et avança son bec rouge de façon menaçante.

Ils se mirent à courir vers l'entrée de la base et Kellus aperçut Chafiro qui leur faisait de grands gestes. Au sommet de la tourelle de garde, un canon-lumière se mettait en position, braqué sur l'oiseau furieux.

Mais ils atteignirent l'entrée sans que le Boum-boum ait franchi la rivière.

— « Grand Dieu, monsieur Berg ! » s'écria Chafiro. « Vous tenez donc si peu à la vie ! »

Kellus reprenait son souffle. Il regarda en arrière et eut un sourire en apercevant la grande silhouette du Boum-boum qui, maintenant, semblait piocher le sol de ses deux pattes. Pourquoi l'oiseau s'était-il fâché soudain, sans avertissement ?

Ai-je commis une faute ? se demanda Kellus. Mais laquelle ? Et pourquoi n'a t-il pas attaqué ?

Le directeur continuait de parler, mêlant reproches et avertissements.

« Venez, » dit-il finalement. « Nous venons de recevoir la bande

d'informations de Mars et nous la retransmettons pour nos Eclaireurs... Il se passe des choses inquiétantes sur la planète-patrie. » Il haussa les épaules et soupira : « Chacun a ses problèmes... Mais ne compliquez pas les vôtres, cher monsieur Berg ! »

Tandis qu'ils suivaient le volubile directeur vers la grande salle commune, Kellus fronça les sourcils. Un détail le tracassait, qu'il n'arrivait pas à fixer. Plus tard, cela serait son troisième indice, mais, pour l'instant, tout était encore confus en lui.

— « Aidez-moi à récapituler tout cela, » dit Kellus, le lendemain, à ses trois collègues et subordonnés. « J'ai besoin d'y voir un peu plus clair. L'oiseau Boum-boum est très important pour l'avenir de Miage... »

Il s'interrompit car il ne savait vraiment pas pourquoi il venait de dire cela. Rien ne lui prouvait l'importance du volatile par rapport à tous les problèmes de Miage. Et les conséquences de la guerre civile sur Mars étaient infiniment plus graves. De plus, les Européens et les Asiates venaient de débarquer aux antipodes de Miage, dans les Iles Séminoles, et il faudrait compter avec ce voisinage.

— « Bien sûr, » dit Jubbard Dozzi, curieux petit personnage noiraud aux yeux immenses. « L'oiseau Boum-boum est très important pour nous... Il crée des tas d'ennuis à tout le monde. Mais il n'y a pas que lui... » Il s'interrompit et guetta un signe d'approbation de ses collègues. « Certains animaux retardent les travaux. Sans compter les insectes qui vous fichent la fièvre pendant trois jours... »

Kellus leva la main.

— « Miage est donc un enfer ? » dit-il. « C'est pourtant une planète assez plaisante... J'ai été sur Cartouche, croyez-moi... »

Dozzi haussa les épaules.

— « C'est là tout le mystère. Miage pourrait être un vrai paradis. A part le désert de Warington et les grands marais de l'équateur, toutes les régions sont colonisables. Atmosphère vivifiante, climats peu capricieux... Seulement, la faune semble prise de folie, par moment. Le Boum-boum se comporte comme les autres. »

— « Quels autres, exactement ? » demanda Kellus.

— « Il y a les taupes miagéennes, » dit Warkov, un géant blond

et vigoureux dont les mains évoquaient des pelles excavatrices. « Et les araignées-danseuses. »

— « Les frelons rouges, » dit Galella qui était natif de la Ceinture de Mercure et ressemblait à une très ancienne momie. « Même moi, ils arrivent à me piquer... Et ça veut dire une semaine d'infirmerie. »

— « Et les vrillites, » renchérit Dozzi. « C'est encore pire... »

Il y eut un instant de silence amer. Puis Kellus se risqua à demander :

— « C'est tout ? Je veux dire : seules ces espèces nous créent des ennuis ? »

Dozzi hocha la tête.

— « Exact, monsieur Berg. Il n'y a que ces espèces. »

Kellus leva la main.

— « Il faut tout reprendre, » fit-il en un murmure presque inaudible. Il marcha jusqu'au tableau magnétique et s'empara du stylet. « J'inscris : taupes, » dit-il. « Frelons... »

— « Araignées ! » fit Warkov.

— « Et vrillites, » dit Dozzi.

— « Vous oubliez Boum-boum... Avec lui, cela nous fait cinq ennemis sur Miage. Ce qui n'est pas toute la faune... »

Dozzi grimaça :

— « Mais nous sommes l'ornitho, monsieur Berg. Boum-boum nous donne suffisamment de tracas sans que... »

— « Je sais... Mais il faut toujours voir l'aspect général, d'abord. Et puis Boum-boum est le gros morceau. Après tout, il est possible de se protéger des frelons, des araignées... Oh ! Dozzi, que sont les vrillites ? »

— « Une sorte d'insecte minuscule et brillant qui passe par toutes les ouvertures et vient se ficher dans la peau... Ça vous colle une éruption de boutons. »

— « Hon, hon, » fit Kellus en hochant la tête. « Et je suppose que tous les insecticides ont échoué ? »

— « Tous. Et puis, vous connaissez les lois d'écologie. »

Kellus acquiesça.

— « Evidemment, » dit-il. « Le directeur m'a fait comprendre la situation. Miage est une planète reconnue clémente et colonisable, qui ne peut pas être colonisée, cependant, tant que les espèces hostiles attaqueront les humains. »

— « Mais le risque n'est pas assez grand pour amener une excep-

tion à la Règle d'Agression, » dit tristement Dozzi. « En un mot, il faut subir ou partir... »

— « Nous pourrions aussi trouver une solution, » dit tranquillement Kellus. « Bien des mondes étaient comme Miage au début de leur aménagement... »

— « Mais pas tout à fait comme Miage, » dit Warkov. « Ici, l'hostilité n'est pas permanente, comprenez-vous ? Hier, Boum-boum a endommagé la tour-radar et démoli une bonne partie de la serre des botanistes. Mais rien ne prouve qu'il attaquera aujourd'hui. »

— « Certains jours, » dit Dozzi en souriant, « on irait même lui chatouiller les pseudo-plumes. Tenez, pendant l'Heure des Eclaireurs, c'est miraculeux. Il viendrait vous manger dans la main... »

— « Qu'est-ce que l'Heure des Eclaireurs ? »

— « Oh... un petit programme de radio destiné à nos valeureux Eclaireurs perdus sur le vaste continent. Une manie de Chafiro... Tout le monde écoute ça, mais je me demande si cela me ferait plaisir d'entendre susurrer une chanson douce au milieu du désert de Warington... »

Ce fut le quatrième indice pour Kellus, plus tard.

L'après-midi, il se rendit dans la prairie en compagnie de Dozzi, mais l'oiseau Boum-boum n'était pas en vue.

— « Il doit se balader dans les collines, » dit Dozzi. « Il apprécie beaucoup les arbres-papillons. Son domaine est immense. »

— « Je sais. Et nous en occupons le centre. »

— « Vous pensez que c'est ce qui le contrarie ? De toute façon, cela ne changerait rien au problème. Le vieux Chafiro ne déménagerait pas la base pour tout l'or de l'univers. C'est un vrai colon, vous savez. Voulez-vous que nous allions à la recherche de Boum-boum ? »

Kellus acquiesça et ils se dirigèrent vers les croupes mauves des collines.

— « Nous ferions peut-être mieux d'appeler une des bulles automatiques, » dit Dozzi. « Si notre phénomène est à des kilomètres de là... »

Le poste était épinglé au revers de son blouson et il énonça les six chiffres de son indicatif avant de demander l'envoi d'une bulle.

C'est alors que le sol se fendilla tout autour d'eux tandis qu'ils percevaient un bruit étrange et inquiétant, une sorte de grignote-

ment immense, comme si des milliers de dents broyaient la terre.

— « Vite ! » dit Dozzi en saisissant Kellus par le bras.

Ils rebroussèrent chemin en courant. La bulle apparut au-dessus de la base et plongea dans leur direction. Mais le sol semblait se dérober sous leurs pas, soudain. Des crevasses s'ouvraient de tous côtés et des gerbes de terre retombaient sur l'herbe. Le grignotement s'était encore amplifié. La prairie se craquelait comme le lit d'une rivière à sec.

— « A gauche ! A droite ! » hurlait Dozzi.

La bulle se rapprochait d'eux. Le ciel parut tourbillonner et Kellus réalisa, l'espace d'une demi-seconde, que c'était en fait le sol qui s'effondrait.

La bulle n'était plus qu'à trois mètres d'eux, sa coque transparente scintillant dans le soleil. Mais ils tombèrent en hurlant et la nuit s'abattit sur Kellus tandis que ses mains agrippaient désespérément les mottes de gazon.

— « La Règle d'Agression a été promulguée en 2120, Berg. Et nous ne pouvons prouver que les manifestations hostiles de certaines espèces mettent vraiment la base en danger. »

Chafiro était assis au chevet de Kellus, mais il semblait plus s'apitoyer sur son sort personnel, en cet instant, que sur celui de l'ornithologue.

— « Je ne vous demande pas de toucher à l'écologie de Miage, » dit Kellus, « surtout pas. » Il se redressa et sourit à Natacha, assise en face du directeur. « Je vous ferai quand même remarquer que Dozzi et moi, nous aurions pu être tués par ces taupes. Elles ont essayé de nous enterrer vivants. Il n'y a aucun doute. Et si la bulle n'était pas arrivée... Il faut prendre des dispositions... Nous devons trouver ce qu'il convient de faire. »

— « Ce qu'il convient de faire ? » Chafiro haussa les sourcils. « Mais la base existe depuis dix ans, Berg. Croyez-vous que nous n'aurions pas... ? »

— « Justement. Dix ans, c'est bien court dans l'histoire de l'investissement d'un monde. J'aimerais vous citer un axiome : « Cherche qui tu gênes. » Warkov m'a dit hier, à propos de l'oiseau Boum-boum, que son hostilité n'était pas permanente, que, parfois, il est très sociable. Qu'en pensez-vous ? En est-il de même avec les taupes, les frelons, les araignées et les vrillites ? »

Chafiro acquiesça.

— « A peu près, oui. Il y a des périodes calmes où tout semble vouloir s'arranger, et puis... » Il leva la main, en un geste vague, plein de lassitude.

Kellus prit un air concentré.

— « Ce qui compte, c'est la prudence, » murmura-t-il comme pour lui-même. « Peut-être nous faudra-t-il beaucoup de temps... » Il regarda Chafiro. « Je pense que je vais encore piocher le dossier de Boum-boum. Ensuite... je me livrerai à quelques expériences. »

— Vous croyez que nous gênons ces bestioles, d'une certaine façon ? »

— « Evidemment. Il existe de nombreux exemples d'allergie aux humains sur les autres mondes... Et même sur la Terre. »

Warkov et Gallela succédèrent à Chafiro et restèrent au chevet de Kellus pendant plus de dix heures. Ensemble, ils épluchèrent tout le dossier de l'oiseau Boum-boum, projetèrent des vues tridimensionnelles, des diagrammes, des cartes. Ils émirent des hypothèses, les étayèrent et les firent s'écrouler durant une bonne partie de la nuit.

Puis Warkov et Gallela, épuisés, gagnèrent leurs chambres. Kellus resta adossé contre son oreiller. Trois lunes minuscules et bleutées apparaissaient au-delà de la baie. Leur lumière semblait poudrer de givre le tranquille paysage.

Kellus se mit à récapituler en lui-même les diverses phases de son premier contact avec le Boum-boum. Et le premier indice, doucement, s'esquissa. L'oiseau s'était dressé d'un bond lorsqu'il avait appelé sa femme. Etait-ce à cause de sa voix ? Il n'avait pourtant pas parlé très fort. Ensuite il s'était approché... Les fausses-plumes... Elles tournaient et pivotaient sur de nombreux ligaments... Comme des radars. Oui, il avait songé à des radars. Ou à des antennes... C'était là qu'il fallait viser, en tout cas.

Pourquoi le Boum-boum s'était-il fâché, ensuite ? se demanda Kellus. Qu'avait-il bien pu faire ?... Il fixa les trois pastilles claires qui se détachaient sur le fond de poudre d'étoiles et glissaient vers la fin de la nuit. Peut-être n'était-ce pas lui qui avait provoqué la colère du Boum-boum ? Il y avait bien d'autres éléments en ligne.

Il réagit quand on parle, se dit-il. A moins que...

L'oiseau pouvait être télépathe, comme les éléphoques de Vénus. Il y avait aussi le cas prodigieux de ce satellite de Sainte-Léa d'Outre-Ciel.

Il s'endormit et revécut l'accident de l'après-midi. Il se débattait dans des tonnes de terre humide tandis que les taupes de Miage lui mordaient les mains.

Quand il s'éveilla, les quatre indices s'étaient rassemblés pour former un tout encore un peu obscur.

Le docteur vint l'examiner et lui annonça fièrement qu'il pourrait se lever le surlendemain.

— « De toute façon, » déclara-t-il au moment de partir, « il vaut mieux être blessé sur Miage que valide sur Mars... »

— « Les choses vont si mal que ça, docteur ? »

— « Les Phalangistes occupent la moitié de Pôle. »

Sur cette information prononcée d'un ton sinistre, le docteur quitta la pièce. Un instant, Kellus chercha à se rappeler l'appartenance politique des Phalangistes. Mais il n'y parvint pas. Il avait passé trop d'années sur les mondes lointains pour que les problèmes de la Confédération l'intéressent vraiment.

C'est alors que Warkov surgit en trombe.

— « Vous devriez voir ça, Berg ! Boum-boum s'attaque au Transmetteur. Il est comme fou... »

Kellus hocha tristement la tête. Puis il demanda soudain :

— « Warkov... La bande d'informations est arrivée, n'est-ce pas ? »

Son collègue eut l'air surpris : « Oui, bien sûr. Les nouvelles ne sont pas bonnes, d'ailleurs. »

— « Et Chafiro les fait retransmettre pour les Eclaireurs ? »

Warkov acquiesça.

D'un seul coup, ce cinquième et dernier indice consolida l'édifice encore léger qui occupait les pensées de Kellus. Il voulut se dresser et grimaça de douleur.

— « Bon sang, Warkov ! Appelle-moi vite Gallela. Je crois que j'ai quelque chose de sérieux ! »

Ses deux collègues fixaient Kellus avec ahurissement.

— « Mais enfin, » dit doucement Warkov. « Il faudrait que... »

Kellus leva la main. « Dites-vous bien que tout, de notre part, peut influencer une créature étrangère. Je veux bien admettre que

c'est la première fois que nous rencontrons cela, mais il n'y a rien d'impossible à ce que Boum-boum soit contrarié par nos émissions de radio. »

— « Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? » demanda Gallela.

— « La relation étroite qui existe entre les... disons les crises de Boum-boum et l'utilisation de la radio. A l'instant, Boum-boum est devenu furieux à cause de l'émission d'informations. J'en suis certain... »

— « Ce n'est qu'une hypothèse. Comme toutes celles que nous avons émises cette nuit. Mais il n'y a pas de preuve. Et puis, il faudrait que Boum-boum possède une sorte de récepteur... » Warkov eut un sourire. « Excusez-moi, mais cela semble drôle... »

Kellus prit une expression sévère. Mais il comprenait l'incrédulité de ses collègues. En fait, seule l'intuition l'avait guidé vers cette solution du problème de Boum-boum. L'intuition, se dit-il, *et l'examen des circonstances !* Il tendit la main :

— « Warkov... Ne m'avez-vous pas parlé de l'Heure des Eclaireurs ? »

Le géant acquiesça.

« Voici une preuve. Vous m'avez dit vous même que Boum-boum était d'un calme inhabituel pendant cette émission. »

— « Si votre théorie est juste, il devrait être furieux, au contraire... » Warkov se tut, réalisant soudain ce qu'impliquait son chef. Il secoua la tête en souriant : « Oh ! non... Vous ne voulez pas dire que... »

— « Mais si, Warkov. Boum-boum semble apprécier la musique. Cela nous fournit un vaste champ de recherches. Nous avons des masses de travail en perspective. »

— « Et le récepteur ? » dit Gallela. « Vous ne nous avez toujours pas dit où il se trouvait... »

— « Passez-moi le grand schéma de son système nerveux... » Kellus tendit la main, désignant un réseau serré qui se trouvait à l'arrière du corps de l'oiseau, juste au-dessous des pseudo-plumes. « Je ne suis pas un génie ni un devin, » reprit-il, « mais j'ai tout de suite pensé que ces fausses plumes nous donneraient la solution. Regardez ça... Warkov, vous avez baptisé cette région plexus V. »

Warkov haussa légèrement les épaules.

— « En effet... Question de forme. »

— « Et son rôle ? L'avez-vous défini ? »

— « Nous avons défini à peu près 10 % des fonctions des divers

organes de Boum-boum. Vous savez bien que c'est un véritable embrouillamini. Boum-boum est plus complexe qu'un être humain. »

— « Voilà votre récepteur, » dit Kellus. « Le plexus V. Nous allons le démonter entièrement... »

— « Mais vous savez bien que nous ne pouvons toucher à l'oiseau... Il y a peut-être une dizaine de représentants de cette espèce sur Miage. »

— « Je parlais de cartes tridi, Warkov. »

— « Et que pouvons-nous faire d'autre ? » demanda Gallela.

— « Jouer de la musique pour Boum-boum. Nous verrons bien s'il nous piétine ou pond un œuf... »

PREMIER VIRAGE

Le surlendemain, Kellus se leva et se rendit immédiatement chez le directeur.

Celui-ci eut l'air perplexe devant la demande de l'ornithologue.

— « En somme, vous désirez annexer l'émetteur de la base pendant une demi-heure au bénéfice de la seule section d'Ornithologie ? »

— « Exactement, » dit Kellus.

Warkov et Gallela s'annoncèrent à cet instant.

— « Beckman, de la Biologie, vient d'être attaqué par Boumboum ! » dit Warkov. « Il lui a donné trois coups de bec et le pauvre est à l'infirmerie. »

Chafiro donna un violent coup de poing sur son bureau.

— « Berg, je vais faire griller votre satanée bestiole. Et on pourra toujours me coller la Règle d'Agression sur le dos ! » Il eut un geste d'abandon. « D'ailleurs, la Confédération a autre chose à faire en ce moment... »

Il appuya sur le contact du communicateur.

— « S'il vous plaît, » dit Kellus. « Ne faites pas cette erreur. Je crois que je tiens la solution. »

Chafiro secoua la tête, autant par résignation que pour signifier à son correspondant que la communication était annulée. Il croisa les mains et regarda Kellus comme s'il le voyait pour la première fois.

— « Monsieur Berg, vous êtes ici depuis trois jours... J'apprécie

le cœur que vous mettez à votre tâche... » Il haussa le ton. « Mais vous voudriez me faire croire que vous avez déjà résolu le problème alors que vos prédécesseurs... »

— « Je m'excuse, mais le Boum-boum n'a été confié à la section Ornithologie que récemment. Il n'a d'ailleurs rien d'un oiseau si on l'examine d'un peu plus près... Mais je puis vous affirmer que, d'ici quelques jours, quelques heures peut-être, il ne représentera plus un danger. »

Chafiro soupira.

« Et même, » reprit Kellus, « je crois que *tous* nos problèmes seront résolus si ma théorie se vérifie... Ce que j'ai toutes raisons de croire. »

Il sortit un feuillet de sa vareuse et le tendit à Chafiro. Celui-ci parcourut les premières lignes et fronça les sourcils :

— « Bon sang, Berg... Vous désirez que... »

— « Que tout ceci soit diffusé pendant une demi-heure, à partir de midi. C'est très important... »

Chafiro reposa le feuillet.

— « Je m'incline pour cette première fois. Mais du Dvorak, avouez que cela semble curieux... »

— « Pas du tout. Le programme que je vous ai inscrit ici n'est qu'un résumé de ceux qui ont été diffusés ces derniers jours. »

L'ornithologue et ses deux collègues se levèrent pour partir.

— « Quel est le rapport ? » demanda Chafiro qui semblait accablé par tous les ennuis des mondes habités. « Boum-boum est-il devenu mélomane ? »

— « Exactement, » dit Kellus. « Exactement... »

— « Je sais ce que pense Chafiro, » dit Warkov.

— « Moi aussi, » fit Kellus. « Il croit que j'ai reçu un coup de bec de Boum-boum derrière la tête et il est en train de préparer mon rapatriement... »

— « Et si nous échouons ? Si Boum-boum pique une crise *pendant* l'émission de musique ? »

Kellus s'arrêta et déclara d'un ton grave :

— « C'est impossible, entendez-vous ? *Impossible.* » Il se remit en marche. « Voici comment nous allons procéder. Dozzi est de nouveau valide. Il prendra une bulle avec vous, Warkov. Gallela et moi, nous resterons au sol. Vers 11 h 30, nous entamerons une

discussion par radio. Nous parlerons de n'importe quoi... L'important, c'est que nous... jacassions comme des pies. Nous nous arrêterons avant midi. »

— « A ce moment-là, » dit Warkov, « Boum-boum devrait être en colère, si vous avez raison. »

— « Exact. Et il devrait se calmer avec la musique. *Et il se calmera.* »

L'oiseau Boum-boum érigea ses cinq mètres de hauteur entre les branches d'un arbre-papillon et agita la tête d'un air irrité. Il ressentait les premières démangeaisons et savait que, d'ici quelques instants, celles-ci se transformeraient en une torture insupportable. A nouveau, il éprouva de la haine et du chagrin. Ces étrangers maladroits qui étaient parfois si agréables devenaient des monstres à d'autres instants. Ils n'avaient pas encore su communiquer avec lui et se contentaient d'inonder sa zone-nid de cris et d'appels sauvages. Les démangeaisons devinrent plus violentes, très vite, et l'oiseau poussa un « Boum-boum ! » terrible. Il quitta les arbres-papillons dont l'ombre mauve lui était douce et surgit en pleine lumière, dardant son bec vers les bâtiments étrangers. Il aperçut l'objet volant et les deux créatures qui traversaient la prairie de leur démarche hésitante et se mit à charger.

— « Attention ! » lança Kellus. « Voilà notre preuve ! »

Il se mit à courir vers la rivière, suivi de Gallela.

— « Je vais lui coller une aiguille anesthésiante dans les plumes ! » dit Warkov depuis la bulle.

— « Non ! Nous serions obligés... de... recommencer. » Kellus haletait en courant. Il jeta un regard par-dessus son épaule et découvrit l'oiseau géant qui n'était plus qu'à quelques mètres.

— « Chantez, Warkov. Ou sifflez... »

Ils plongèrent dans la rivière et nagèrent désespérément vers la berge. Ce ne fut qu'en reprenant pied de l'autre côté que Kellus entendit les voix mêlées de Warkov et Dozzi qui tentaient de rendre reconnaissable *Ma petite d'Altaïr*, une chanson qui avait été à la mode dix ans plus tôt. Il se retourna.

L'oiseau Boum-boum avait stoppé sa charge furieuse. Immobile,

à présent, il semblait contempler le reflet déformé de son corps imposant dans la rivière aux eaux brillantes.

Puis Warkov et Dozzi se turent.

— « Continuez ! » hurla Kellus. « Vite ! »

Boum-boum, en effet, s'agitait de nouveau et son bec s'entrouvrait sur sa redoutable dentition.

Warkov et Dozzi enchaînèrent sur *Les sables pourpres*, puis Dozzi siffla en solo *Pleine Terre*, une ballade qui avait fait pleurer des dizaines d'équipages.

— « Eh... Qu'est-ce qui se passe ? »

Kellus pivota lentement mais ne vit personne autour d'eux. Il avait reconnu la voix de Chafiro. Le directeur s'était probablement mis sur leur fréquence, par curiosité ou inquiétude.

— « Ce n'est rien, » dit Kellus. « Juste une petite expérience... »

Chafiro ne répondit pas.

Epuisé, Dozzi s'arrêta sur la dernière note grave de *Pleine Terre* et Kellus lui succéda avec *Tennessee Waltz*, une antiquité qu'il affectionnait. Quelques minutes après, Gallela risqua les premières mesures d'une chanson rythmée et rapide, mais s'arrêta sur un signe de Kellus. Boum-boum, en effet, ne semblait pas apprécier. Ses pseudo-plumes tournaient et viraient en tous sens et il ouvrait à nouveau le bec tout en martelant le sol de ses deux immenses pattes.

— « Il est midi, » lança Kellus. « Envoyez le programme, monsieur le directeur. »

Et ils changèrent de fréquence pour écouter un passage de *La Symphonie du nouveau monde*.

L'oiseau Boum-boum avait rarement connu sensation plus voluptueuse. C'était comme si les démangeaisons et la douleur n'avaient jamais existé. Il n'y avait plus que des cheminements ineffables au tréfonds de son être, des vagues de douceur qui prenaient naissance à la partie postérieure de son corps et engourdissaient ses pattes.

Il restait immobile au bord de la rivière, plein de reconnaissance pour les étrangers qui savaient ainsi se faire pardonner.

Son corps dodu se reflétait dans l'eau claire comme un nuage blanc et rond, près d'images multiples du soleil. Boum-boum ouvrit son bec rouge et émit un « *Boum ! Boum !* » plein de tendresse.

LIGNE DROITE

« Que fait votre bestiole ? » demanda Chafiro.

— « Tout va bien. J'avais raison, » répondit joyeusement Kellus. « Continuez, je vous en prie... »

Il y eut un vague grognement.

La *Seconde étude pour contrebasse électronique* de Fulnikov succéda alors à Dvorak.

Kellus l'avait choisie pour des raisons très particulières. En effet, la contrebasse électronique évoquait par instants le curieux cri de l'oiseau, cette espèce d'explosion grave, interne. Il attendait le résultat avec curiosité. Celui-ci ne se fit pas attendre...

Le plaisir, soudain, avait été remplacé par une sensation nouvelle, atroce, épouvantable, que l'oiseau Boum-boum mit un certain temps à identifier. C'était de l'indignation et de la fureur.

Il percevait une grotesque imitation de son propre cri. Pour la première fois de son existence d'oiseau Boum-boum, on se moquait de lui. On émettait le son qui pouvait prendre toutes les significations et qui pouvait être tonnerre de douceur ou de colère...

L'oiseau Boum-boum ne pouvait supporter cela.

Il franchit la rivière et ses pattes devinrent deux puissantes bielles qui le portaient vers l'entrée de la base. Jamais il n'avait attaqué aussi vite et les gardes, surpris, n'eurent pas le temps de déclencher le dispositif spécial de défense.

L'oiseau Boum-boum pénétra dans la grande cour et entreprit tout d'abord de saccager un chargement de fruits et de légumes qui venait juste d'arriver par le Transmetteur.

Depuis son bureau, Chafiro, terrifié, regarda le grand volatile qui hachait menu les salades, lançait vers le ciel des volées de pommes de terre (un trésor !) et réduisait les courges en bouillie. Ensuite, il ne vit plus rien car l'oiseau géant s'était retourné d'un bloc et, poussé par une miraculeuse intuition, chargeait tout droit sur la petite pièce tranquille du directeur. Et Chafiro venait de plonger derrière le grand panneau de communication.

Le personnel de la base eut ainsi l'occasion unique de découvrir en gros plan le visage blafard de son directeur qui appelait à l'aide.

Puis il y eut un bruit terrifiant lorsque l'oiseau Boum-boum

anéantit la porte du bureau et tenta d'introduire son long cou à l'intérieur.

Le second mouvement de l'*Etude pour contrebasse électronique* de Fulnikov fut interrompu à cet instant.

Kellus et Gallela se regardèrent. Ils étaient maculés de boue. A quelques centimètres de l'endroit où ils s'étaient jetés à plat ventre, il y avait la marque très nette d'une patte de l'oiseau.

La bulle venait de se poser et Warkov et Dozzi en surgirent, blêmes et muets.

— « Vous êtes blessés ? Vous... »

Warkov se tut. Il regardait vers la base et ses yeux s'agrandissaient encore.

— « Grand Dieu, » souffla Gallela. « C'est le jour... »

Il semblait qu'un tourbillon de poussière venait de se former devant l'entrée. Il se déplaçait rapidement, tandis que son volume augmentait. Kellus observa plus attentivement et décela de curieux reflets métalliques au sein de ce nuage en mouvement. Puis il se mordit les lèvres quand Warkov dit :

— « Les vrillites... »

Ils demeurèrent immobiles, désemparés. Il n'y avait rien à faire. Miage était de nouveau en révolte contre les humains.

Puis tout cessa comme par enchantement. Le nuage s'éleva de la base et se dissipa à quelques mètres de hauteur. La haute silhouette de Boum-boum reparut et s'avança dans la direction des quatre ornithologues.

— « Allez... Sifflons, » dit Kellus. « Vite ! »

Ils entreprirent de massacrer *Wilhelmina de Vénusia* tandis que Boum-boum, solennel et vainqueur, passait à trois mètres d'eux, la tête haute. Des épluchures ornaient son cou et des pépins mêlés à des éclaboussures brillaient à ses flancs comme des bijoux barbares.

Il franchit la rivière et s'éloigna dans la prairie. Un instant, Kellus le suivit des yeux. Puis il regarda ses collègues, secoua la tête et dit : « Souvenez-vous : plus jamais de contrebasse électronique ! »

— « Eh bien, » dit Chafiro d'un ton sinistre, « je présume que vous êtes satisfait... »

Le respectable directeur de la Base Confédérée sur Miage était allongé sur son lit. Son visage offrait une gamme de couleurs intéressante où le plus tendre rose voisinait avec un violet vénéneux. Les boutons eux-mêmes étaient blancs, pareils à des perles. Ils n'épargnaient aucune surface et Kellus supposait que Chafiro en avait aussi dans la bouche. Une trace bleue sur le front, songea-t-il, devait être due à l'attaque de Boum-boum et non aux vrillites.

— « Excusez-moi, » dit doucement l'ornithologue, « mais je dois vous avouer que je suis très satisfait... »

Les mâchoires de Chafiro s'agitèrent comme des concasseurs. Ses joues devinrent presque noires et les boutons ressemblèrent alors à des lumières minuscules du plus bel effet.

— « Comptez-vous... entreprendre d'autres expériences, monsieur Berg ? »

Les paroles grinçantes dissimulaient des dizaines de menaces et de textes de lois, des promesses d'éviction rapide et de jugement.

— « Euh... » fit Kellus, « le premier problème est maintenant résolu, monsieur le directeur... Cependant... »

— « Oui ? »

Kellus leva les mains.

— « Beaucoup de choses restent inexpliquées, quoique je les aie pressenties... Je veux parler de l'attaque des vrillites. »

— « Il y en a toujours eu, » dit Chafiro en promenant un regard mélancolique sur ses avant-bras constellés, « à plus ou moins longs intervalles. »

— « Mais, cette fois, la synchronisation était évidente ! »

— « La synchronisation ? »

— « Entre l'attaque de Boum-boum et celle des insectes. »

Chafiro haussa les sourcils.

— « Berg, » dit-il lentement, « je me demande si l'on nous a envoyé un génie ou un pauvre fou illuminé. Avez-vous toujours procédé ainsi ? »

— « Je n'ai jamais eu affaire à aucun oiseau Boum-boum avant Miage. »

— « Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il existe une relation entre cette autruche diabolique et... »

— « Je vais vous expliquer tout ce que je crois, » dit Kellus. « Peut-être cela nous permettra-t-il de travailler en total accord ? »

Il y eut quelques instants d'un silence lourd après que l'ornithologue eut enfin achevé ses explications.

Chafiro semblait abasourdi. Il fixa le plafond pendant une minute, regarda au-delà de la fenêtre le clair soleil de Miage qui dérivait entre deux nuages ourlés de vert et toussota. Il avait des boutons dans la gorge.

— « En somme, » dit-il enfin, « pour vous, Boum-boum est un poste de radio monté sur pattes. »

— « A peu près cela, oui. Cependant, il est multi-ondes. Il capte un nombre extraordinaire de fréquences... »

— « Mais c'est une histoire de fou, Berg ! Un oiseau qui se balade avec un poste dans le croupion... Vous avouerez que si nous présentons un rapport là-dessus... »

Kellus haussa les épaules :

— « Il n'y a pas d'histoire de fou quand il s'agit de l'étude d'une forme de vie extra-solaire... Les humains rencontreront sans doute encore beaucoup de phénomènes que, souvent, ils ne pourront comprendre... Bien que votre image soit un peu... triviale, il est exact que Boum-boum possède un complexe récepteur à l'intérieur de son corps. »

— « Emetteur, c'est déjà assez absurde, Berg. Mais vous avez fait allusion à un récepteur et là, je ne vous suis plus. »

Kellus se gratta le menton et sourit :

— « Cela me paraît pourtant presque logique, à présent. Et je crois que je ne tarderai pas à atteindre la solution finale... Je veux dire la solution du problème de Miage. »

— « Rien que cela ? »

— « Ecoutez... Dozzi et moi avons failli périr à cause des taupes qui cherchaient à nous ensevelir. Et les vrillites se sont abattues sur la base *au moment où Boum-boum était au comble de la fureur !* N'est-ce pas très clair ? »

— « Pas du tout... Il n'y a là qu'un malheureux hasard. Malheureux parce qu'il vous a mis encore une hypothèse en tête, Berg ! »

— « Mais avouez que ma première était bonne. Boum-boum perçoit nos émissions radio à de multiples fréquences. Nos dialogues, nos bulletins d'information lui sont insupportables. Par contre, certaines musiques lui procurent du plaisir et, en ces instants, il est très sociable. Avec beaucoup de travail, nous pourrons

en faire un ami et, qui sait, un collaborateur de l'homme. Rappelez-vous les graives de la Grande Ourse... Alors pourquoi ma seconde hypothèse ne serait-elle pas exacte ? Il est très possible que Boum-boum possède une influence sur les quatre autres formes de vie qui nous attaquent parfois. »

— « Je prévois des lendemains désagréables, » dit Chafiro en grimaçant.

Mais Kellus vit dans son regard que la partie était gagnée.

SECOND VIRAGE

Le ciel s'était couvert dès le matin et une fine pluie grise s'abattait sur la base, noyant les collines mauves et grossissant les eaux de la rivière.

Kellus regardait le paysage embué, vert et gris, les bâtiments qui semblaient tristes et très anciens, tout à coup, avec les tours de radar et, plus loin, l'architecture luisante du Transmetteur.

— « Je suis sûr qu'il va nous aimer... » murmura-t-il. « Il ne tient qu'à nous de ne pas lui faire de mal... »

— « Que dis-tu ? » fit Natacha qui venait d'entrer, ramenant un Carel trempé qui était allé jouer dans la cour.

Kellus ne répondit pas. Il tendit le doigt et s'écria :

— « Tiens ! Le voilà... »

La grande silhouette familière de Boum-boum venait de surgir de la pluie. Le bec levé vers le ciel, le grand volatile tournait lentement la tête. Il semblait guetter les gouttes de pluie.

— « Qu'y a-t-il à la radio ? »

Une musique vive et douce à la fois s'éleva du médaillon de Natacha.

— « *Les nuages de Vertevigne,* » dit-elle en souriant avec mélancolie.

— « Cela semble lui plaire. Note ça quelque part, chérie. »

— « As-tu l'intention de dresser une liste exhaustive de ses goûts musicaux ? »

— « Pas du tout... Je cherche à faire une synthèse. Il suffit de procéder par catégories. ...A moins qu'il ne me le dise lui-même. »

— « Parfois, tu m'inquiètes. »

— « Il n'y a pas de quoi. Si Boum-boum communique avec les

taupes, les frelons ou les araignées-danseuses, il peut le faire avec moi, ou tout autre... »

— « Ne crois-tu pas que la solution la plus simple serait de déménager la base et de laisser tranquille cette grande autruche mélomane ? »

— « Tu sais bien que c'est impossible... Tôt ou tard, Miage grouillera de monde. Les Européens ou les Asiates feront ce que nous n'oserons pas. C'est la loi de l'histoire... On ne résoud pas un problème en le fuyant. »

Le lendemain, Kellus se leva à l'aube et se dirigea vers la rivière. Il n'avait aucun projet précis en tête et désirait seulement rendre visite à l'oiseau. Mais il avait à peine atteint la prairie qu'il s'immobilisa, en alerte. Boum-boum venait de quitter les collines et il distinguait sa haute silhouette qui s'agitait en tous sens au bout de la prairie. Et il y avait autre chose... Une palpitation de l'air.

Ça y est, se dit-il, ça va recommencer !

Il retraversa le gué et sentit le sol vibrer au moment où il posait le pied sur la berge. En même temps, il lui sembla que des fils gluants lui frôlaient le visage. Il se souvint alors des descriptions de Gallela et se précipita vers la base.

Mais les araignées-danseuses, quand elles attaquaient, le faisaient en nombre. Leurs fils paraissaient se former spontanément et le réseau, à un moment, fut trop épais pour que Kellus pût continuer. Il s'arrêta, haletant, et appela la base :

— « Chafiro... Vous m'entendez ? »

Il ne reçut aucune réponse.

« Chafiro... Faites cesser l'émission immédiatement ! Ici Kellus Berg. Vous m'entendez ? »

Toujours pas de réponse.

Il réussit à atteindre la poignée de son lance-lumière et, réglant la puissance au minimum, il arrosa les alentours. Un souffle brûlant s'éleva de l'herbe grillée. Les fils se rétractèrent et disparurent avec une étrange odeur piquante. Kellus aperçut alors les araignées-danseuses. Elles semblaient flotter dans l'air, à six ou sept mètres de hauteur. Leur corps était plat et translucide et leurs pattes évoquaient plutôt des tentacules. Elles les agitaient doucement en une danse maléfique dont Kellus n'attendit pas le développement.

Au diable la Règle d'Agression ! se dit-il. Personne ne me dira rien...

Et il tira sur les étranges arachnides qui s'enflammèrent comme des ballons de papier.

Puis il reprit sa course vers la base.

Dès qu'il en eut franchi l'entrée, il réalisa le danger. Il y avait des araignées au-dessus de la cour mais, près des baies, il découvrit des nuages légèrement brillants : des vrillites !

— « Chafiro ! Répondez-moi ! »

Il fonça vers l'entrée principale tout en changeant de fréquence.

— « Natacha ! Que se passe-t-il ? »

Il ne percevait que des parasites légers. Sur le seuil, il stoppa encore une fois pour utiliser son arme sur un nuage tourbillonnant de vrillites. Il grimaça en ressentant plusieurs piqûres au poignet et sur le visage.

Puis il s'élança à l'intérieur.

Ici aussi, il y avait des vrillites. Et quelques araignées dont le corps brillait dans la pénombre.

Kellus gagna la rampe d'accès automatique qui démarra immédiatement vers le premier étage. Une fois encore, il changea de fréquence et perçut enfin l'émission :

« ...sont maintenant totalement maîtres de Mars. Quelques éléments rebelles sévissent cependant encore dans la Province du Sud. Le gouvernement lance un appel solennel aux chefs de ce mouvement pour qu'ils cessent immédiatement leur action et qu'ils... »

Cela suffisait. Les informations de Mars étaient peut-être très importantes, mais Chafiro avait commis une grave erreur en les retransmettant aux Eclaireurs. Boum-boum devait être furieux... Mais, au fait, où était-il ?

Kellus chassa la question de son esprit et bondit dans le couloir principal qui menait à la salle d'émission. Mais il fit halte presque aussitôt en découvrant quatre hommes porteurs de masques, qui pulvérisaient des nuages d'insecticide en poussant des gémissements de souffrance. Il vit que leurs mains étaient rouges, déjà déformées par les cloques et les boutons.

— « Arrêtez ça ! » lança-t-il. « Ça ne sert à rien ! »

Il n'attendit pas leur réaction et courut jusqu'au bout du couloir.

Il y avait encore deux techniciens dans la salle d'émission. L'un

d'eux, accroupi sur le sol, poussait des plaintes sourdes en se grattant furieusement le dos tandis que l'autre, adossé à la paroi, agitait en tous sens une poignee de bulletins.

— « Coupez ça, idiots ! » vocifera Kellus.

Mais il atteignait deja la bande qui continuait de se dérouler lentement devant l'œil de lecture. Il frappa plusieurs boutons simultanement, tout a fait au hasard. L'œil s'éteignit et la bande s'arreta.

Quelques secondes passèrent, puis des bruits divers se firent entendre.

Les valeureux pionniers de Miage sortaient des placards et des réduits où ils s'étaient réfugiés. Des trappes se rabattaient et des faces gonflées de boutons ou blêmes de peur apparaissaient.

La vie revenait peu à peu tandis que les vrillites disparaissaient vers l'extérieur et que les araignées-danseuses, cessant leur ballet venimeux, s'évanouissaient dans les premiers rayons de Wize.

— « Bon sang, » dit Kellus à haute voix, « Chafiro aurait dû penser à la catastrophe que cela risquait de provoquer... »

Il s'interrompit. Des cris montaient de la cour. Il marcha jusqu'à une fenêtre, l'ouvrit et se pencha au dehors. Au même instant, un fracas terrifiant s'éleva et une gerbe d'étincelles bleues monta au-dessus de la tour ouest. Puis il y eut des volutes de fumée et un nouveau fracas, comme si une nef de transport s'était abattue sur la base.

Une lampe rouge clignota dans la salle d'émission..

— « Alerte Transmetteur ! » s'écria un technicien au visage déformé par les cloques.

— « *Boum-boum !* » hurla Kellus.

Il enfila le couloir à toute allure et partit à la recherche de Chafiro. Il comprenait maintenant pourquoi Boum-boum ne s'était pas manifesté à l'intérieur de la base. Cette fois, le grand susceptible de Miage avait frappé au cœur. Les informations de Mars l'avaient mis hors de lui. Au diable la Confédé ! se dit Kellus. Ces gens-là ne nous créent que des ennuis...

Le malheureux Chafiro était de retour à l'infirmerie, déjà, avec une seconde floraison de cloques. Il parvenait à grand-peine à remuer les lèvres.

— « Vous n'auriez pas dû passer cette bande ! » vitupéra Kellus. « C'était une erreur primordiale ! »

Le directeur roula des yeux où se mêlaient la colère et le chagrin.

— « Le Transmetteur s'est effondré, » reprit Kellus. « Boum-boum a été aidé par les taupes. Il va sans doute falloir des semaines pour tout remettre en ordre... »

— « La Confédération... » commença péniblement Chafiro.

— « Elle ne peut rien pour nous, la Confédération. Existe-t-elle même encore ? Ecoutez-moi plutôt. Vous avez bien vu que j'avais raison sur tous les points... »

Ce ne fut que le lendemain que Kellus obtint l'accord de Chafiro. A midi, les nouvelles consignes du directeur furent distribuées dans toute la base et spécialement aux techniciens de l'émetteur. Et, l'après-midi, les 182 Eclaireurs de la Confédération répartis sur le grand continent de Miage purent entendre la suite des informations susurrée par les radios sur l'air de *Elle est revenue, ma Vénusienne,* avec accompagnement de harpes et de néo-lyres.

Le printemps s'imposa d'un coup et Wize parut se glisser dans chaque tourbillon de la rivière. Les arbres-papillons des collines devinrent roses et le ciel fut traversé du vol lent et pâle de grands oiseaux migrateurs.

Boum-boum promenait ses cinq mètres au-dessus de l'herbe nouvelle semée de fleurs extraordinaires et venait souvent près de la base.

Les incidents avaient pratiquement disparu. A la surprise de Chafiro, les gens de la base et les Eclaireurs avaient pris rapidement l'habitude de chantonner leurs communications radio. Cette règle qui avait semblé ridicule durant les premiers jours était devenue un jeu.

— « Si nous étions honnêtes, » dit un jour Kellus, « nous avertirions nos voisins... »

— « Les Européens ? » dit Warkov. « Cela leur apprend à vivre... »

— « Etrange conception de la colonisation, Warkov. Les Européens, aussi bien que les Asiates ou les Pacifiens, formeront un

jour la population de Miage. Et je pense que la Confédération, maintenant, ne sera plus ce qu'elle était... Les autres Bases doivent avoir des ennuis, tout comme nous. Je vais aller en parler à Chafiro. »

Une fois encore, Kellus obtint gain de cause.

— « Mais je ne suis pas satisfait, » dit-il à Natacha le soir même. « Il existe encore des tas de choses qui m'inquiètent ou m'agacent... »

Elle lui passa la main dans les cheveux.

— « Veux-tu que je te dise ? On aurait dû te confier la direction de la base... »

Il agita la main, énervé.

— « Il ne s'agit pas de ça... Nous avons établi que Boum-boum est un émetteur-récepteur vivant, qu'il influence quatre espèces différentes. Nous avons réussi à avoir la paix en modifiant notre façon de communiquer par radio. Tous ces jours, avec Warkov, Gallela et Dozzi, nous travaillons sur ses pseudo-plumes. Je pense qu'il y aurait des trésors à en tirer pour l'humanité... Mais... »

Il se tut, le front soucieux. Puis il se leva et regarda le crépuscule mauve qui venait sur la base. De l'autre côté de la rivière, une silhouette bien connue dansait sur ses deux pattes.

« ...des tas de choses, » murmura Kellus. Sa femme vint près de lui. « Boum boum est encore un grand mystère. Et les taupes aussi, et les frelons, et... »

— Pourquoi ? Tu disais souvent toi-même que les étoiles réservent encore des millions de surprises aux humains, à leur science. Tu as fait ton travail, tout va bien. Un jour, Miage sera une planète peuplée et heureuse. Les gens te le devront. Je pense même parfois que nous pourrions demeurer ici. Tu peux te permettre de reprendre ta liberté, maintenant, ne crois-tu pas? »

Il la regarda et sourit.

— « En effet. Je pense à cela... Mais Boum-boum me tracasse. » Ses yeux revinrent sur la campagne qui s'assombrissait. Des écharpes d'étoiles apparaissaient au ciel. Les lunes n'étaient pas encore levées mais le phare d'or de Canope posait déjà des reflets sur les façades des bâtiments.

— « Il y a quelque chose qui ne va pas, » reprit Kellus. « Et je ne suis pas seul à le sentir. Dozzi y a fait allusion, l'autre jour. On dirait... on dirait que Boum-boum, les araignées, les frelons, les taupes et les vrillites forment un groupe à part... »

— « Mais il y avait bien un exemple de cette situation sur Terre, non ? En Australie, les animaux étaient différents de tout ce que l'on pouvait rencontrer ailleurs. »

Il hocha la tête. « Mais ils étaient étrangers. On l'a souvent prouvé. Et Boum-boum est un étranger sur ce monde. Il n'est pas à sa place. J'en viens à me demander s'il est même... un animal. »

Natacha fronça les sourcils.

— « Comment ? Tu veux dire qu'il pourrait être une machine ? »

— « Pas exactement une machine, non. Mais les généticiens, sur Terre, ont fait des expériences troublantes, il y a plus de cent cinquante ans de cela. Ils avaient créé des androïdes qui se comportaient intelligemment et qui étaient insurpassables dans leur spécialité. »

— « Boum-boum ? Un androïde ? »

— « C'est très possible. Nous avons commencé à travailler avec nos collègues des autres services. »

— « Et tu leur as parlé de cette hypothèse ? »

— « Pas encore... Mais je vais le faire demain. Nous serons plus libres, ensuite, pour continuer le travail. Le plexus V de Boum-boum fascine les biologistes, tu sais. On le retrouve, en plus simple, chez les taupes et les frelons. Pour les vrillites et les araignées, c'est un peu différent... »

— « Je sais, » dit doucement Natacha. « Le nœud en X, n'est-ce pas ? »

Il sourit : « C'est vrai. Je te tiens au courant. »

Le lendemain soir, il était très excité.

— « Personne ne m'a ri au nez, » dit-il. « C'est une victoire... Non seulement nous travaillons tous ensemble, mais les gars de l'électronique et de la chimie passent leur temps avec nous. Sais-tu ce que nous allons essayer de faire ? »

Elle secoua la tête, un peu effrayée par les yeux brillants de son mari.

— « Un poste spécial, » dit-il. « Nous allons essayer de construire un appareil pour converser avec Boum-boum. »

— « Ne crois-tu pas que vous allez trop loin ? Je veux dire : pensez-vous sérieusement que Boum-boum est un être de race supérieure avec lequel on parle comme avec un homme ? »

— « Ce n'est pas exactement cela, mais presque. En fait, Ges-

raud, le chef de la biologie, pense que Boum-boum est un « androïde à contact ». C'est-à-dire qu'il doit répondre à certaines stimulations radio. »

Natacha haussa les épaules.

— « Il semble prendre du plaisir à la musique douce, d'accord. Et il se met en colère si nous jacassons sur les ondes. Mais de là à dire... »

Vexé, Kellus ne répondit pas.

Deux jours après, il fit très chaud mais « Berg et sa bande », comme disait Chafiro, n'y prêtèrent pas attention : ils avaient trouvé.

ARRIVEE

« ET il parle ? » dit le petit Carel.

Kellus se mit à rire et désigna Boum-boum qui se tenait immobile au milieu de la prairie, entouré d'une bonne moitié du personnel de la base.

— « Disons qu'il chante, » fit Kellus. « L'ennui, c'est qu'il change souvent de longueur d'onde et qu'il faut beaucoup d'attention pour le suivre... »

— « Et qu'est-ce qu'il raconte ? »

— « Des histoires de bébé... Des choses sans grande importance. »

Ils s'avancèrent encore de quelques pas.

Le court printemps de Miage s'effaçait devant l'été. Des vols de mouches bleues striaient l'après-midi sous les rayons brûlants de Wize. Les arbres-papillons tournaient au rouge flamme et des bandes de poissons microscopiques jaillissaient dans la rivière, entre deux tourbillons.

— « En vérité, » dit Kellus à sa femme, « nous ne comprenons pas encore très bien les discours de Boum-boum. Mais nous sommes certains d'une chose : il sait que nous l'écoutons. C'est un androïde très intelligent. Si nous parvenons à nous faire comprendre de lui, ce sera un allié utile. »

— « Alors, il n'y a plus rien qui te tracasse ? »

Il la regarda et sourit, découvrant après des années et à des

gouffres de distance des mondes du soleil, la femme éternelle et ses problèmes inchangés.

— « Si, » dit-il. « Et cela est tout à fait normal. Je voudrais connaître ceux qui ont créé Boum-boum et les frelons, les araignées-danseuses et les vrillites... Je voudrais savoir s'ils ont disparu ou s'ils nous attendent quelque part. Mais surtout, j'aimerais connaître la fonction de Boum-boum... »

Ils avaient atteint le cercle bavard des hommes et des femmes de la base. Boum-boum, immobile, pareil à une statue géante et caricaturale, dardait son bec rouge vers l'appareil complexe que Dozzi avait baptisé « boum-boumeur » deux jours auparavant.

— « Berg, » dit Chafiro avec un sourire radieux, « vous serez le père de la future Miage. Je ne sais pas qui nous a laissé ce cadeau mais, un jour, ce satané volatile nous rendra des services. »

— « Justement, » fit Kellus, « j'en étais à me demander s'il avait été créé pour rendre des services... Ou pour autre chose. »

— « *Boum-boum !* » fit Boum-boum, comme s'il avait compris ses paroles.

L'été s'avança et l'herbe jaunit. La rivière devint un filet d'eau. Les arbres-papillons se changèrent en tristes buissons. Dans le ciel presque blanc, Wize était une étincelle torride. Le Transmetteur réparé déversait du matériel de construction destiné à l'agrandissement de la base. Les premiers « civils » étaient annoncés. Sur Mars, le nouveau gouvernement de la Confédération était pacifique et faible. Quelques mondes avaient réclamé leur indépendance, mais ce n'était encore qu'une timide tentative qui annonçait à peine le futur raz-de-marée.

— « Voilà, » dit Kellus en pénétrant dans le bureau de Chafiro.
— « Voilà quoi ? »
L'ornithologue déposa un énorme volume à la couverture noire devant le directeur.
— « Le dossier Boum-boum au complet. C'est-à-dire celui des androïdes d'origine inconnue découverts sur Miage du système de Wize par les glorieux chercheurs de la Confédération des Quatre Provinces. »

Chafiro grommela, sourit, tapota sur le dossier et fit une grimace.

— « Avec vous, Berg, je ne suis jamais certain que ce soit fini. »

— « Et vous avez raison... » Kellus s'assit. Il avait les traits reposés et paraissait plus jeune, bien que les traces grises se fussent multipliées dans sa chevelure bouclée.

Chafiro soupira.

— « Qu'avez-vous derrière la tête, Berg ? Vous voulez faire de votre autruche musicale un grand compositeur ou un candidat aux élections ? »

— « S'il y a ici un grand compositeur, c'est moi, » dit Kellus. « Et veuillez excuser mon immodestie. » Il sortit de sa vareuse une liasse de feuillets. « Ce dossier viendra à la suite de celui que je vous ai remis. »

— « Et le sujet ? »

— « Boum-boum, toujours. Ou plutôt, le rôle de Boum-boum. » Kellus croisa les mains et fixa le directeur. « A votre avis, Chafiro, pour quelle raison aurait-on pu mettre au point un tel androïde ? »

— « Je l'ignore... Et vous avez tort de vous en préoccuper. Ceux qui ont créé Boum-boum et ces affreux insectes étaient des étrangers, Berg, des êtres que nous ne connaîtrons sans doute jamais. » Chafiro se leva, contourna son bureau et vint poser une main fraternelle sur l'épaule de Kellus. « Croyez-moi, tout va très bien ainsi. Miage va être ouverte à la colonisation totale et Boum-boum sera une curiosité, une attraction. J'ai d'ailleurs adressé à la Confédération un projet de drapeau où figure la silhouette de votre satanée autruche sur fond bleu pâle. »

Kellus sourit.

— « Mais il *faut* que nous sachions ! » dit-il. « Il y a des ruines étranges sur certains mondes et les archéologues extra-solaires cherchent à deviner quelle civilisation a pu les ériger. Sur Haine-Lune, dans le système de Vialle, on a découvert... »

— « Je sais ! Mais Boum-boum est un androïde, ainsi que les taupes et les autres fléaux... Il se reproduit et se comporte comme un être vivant, même s'il est une espèce de... de jouet. »

Kellus se dressa d'un bond.

— « Qu'avez-vous dit ? »

— « Moi ? Que Boum-boum n'avait aucune... »

— « Non. Vous avez dit qu'il était un jouet, une espèce de jouet.»

— « Grand Dieu, Berg, vous n'allez pas... »

Mais Kellus était déjà dans la cour.

Le « boum-boumeur » était prêt et Kellus plaça la bande devant l'œil de lecture. Puis il se redressa et tendit le doigt :

— « Cela représente quelques nuits de travail, ma femme pourra vous le certifier. Je ne dis pas cela pour me mettre en valeur, mais afin que chacun comprenne bien qu'il s'agit d'une expérience sérieuse. Sur cette bande, j'ai enregistré une composition musicale. Je n'ai jamais été un artiste et les règles fondamentales de la musique m'ont toujours échappé. Mais j'ai utilisé toutes les connaissances que nous avons amassées sur l'oiseau Boum-boum durant ces derniers mois. » Il leva la tête vers le grand volatile. Les yeux à facettes reflétaient le soleil et le long cou se balançait doucement au-dessus de l'assistance. « En fait, la musique que nous allons émettre est une synthèse de divers morceaux qui sont connus pour affecter Boum-boum de façon très sensible. Cela ne ressemble à rien de connu, pourtant, et justement cette musique évoque peut-être le langage que devaient employer ceux qui ont créé Boum-boum et les autres androïdes. »

Il se tut et Warkov fit démarrer la bande tandis que Dozzi et un technicien radio s'occupaient du poste.

Une étonnante musique s'éleva alors. Le rythme en était assez alerte, rapide. Les notes couraient avec d'étranges altérations, des interruptions et des montées inattendues. Ce n'était pas particulièrement agréable mais, quand même, des images se formaient. On pouvait songer à une course extraordinaire, à une charge guerrière.

Et, de fait, l'oiseau Boum-boum parut s'éveiller. L'assistance s'écarta prudemment. Les deux grandes pattes étaient prises de tremblements convulsifs. Chafiro regarda Kellus avec inquiétude. Mais l'ornithologue eut un sourire rassurant.

Boum-boum, soudain, se mit à courir de long en large. Il suivait le rythme de la musique à sa façon et, pendant plusieurs minutes, il sillonna la prairie de long en large, lançant ses pattes comme des ressorts, pointant son bec rouge en avant comme un javelot. Ses pseudo-plumes étaient immobiles, tout à coup, repliées en arrière.

Le rythme de la musique s'accéléra alors et Boum-boum démarra. Fantastique machine vivante, il atteignit l'extrémité de la prairie en un instant et disparut entre les collines dans un jaillissement de feuilles sèches.

— « Et voilà, » dit joyeusement Kellus. « Il est parti... »

Tous les regards étaient fixés sur lui, maintenant.

« Rassurez-vous, » reprit-il, « il reviendra. Il nous manquerait trop. Mais je crois que nous avons à peu près réussi. Cette musique le met en marche littéralement. »

— « En marche ? » dit Chafiro. « Dites plutôt qu'il court comme s'il avait le feu aux plumes. »

— « C'est cela même. » Kellus s'assit sur le bâti du « boum-boumeur ». « Je me suis longtemps demandé quel était le rôle de Boum-boum, ce que ses... disons ses constructeurs, attendaient de lui. J'ai étudié sa morphologie, encore et encore, et je me suis dit qu'avec de telles pattes... »

— « Un coureur, » dit Chafiro. « Un oiseau coureur... »

Kellus inclina la tête :

— « Cette race inconnue devait être très puissante pour créer un androïde aussi intelligent que Boum-boum — car il est intelligent — à seule fin d'en faire un animal de course... »

A cet instant, Boum-boum reparut au loin et se rapprocha, laissant un sillage de poussière blanche derrière lui. Il franchit la rivière, passa comme une flèche devant l'assistance éberluée et s'éloigna de nouveau, ses pattes fouettant le sol comme deux bielles prodigieuses.

— « Fantastique, » dit Chafiro. Il s'approcha de Kellus, sourit et dit : « Mais quand même... quel peut être le rôle des autres. Les frelons rouges, les araignées et... »

Kellus leva les mains au ciel.

— « Ça, » dit-il, « c'est le rôle de mes collègues des autres spécialités. Vous savez bien que j'ai horreur de soulever des problèmes, Chafiro. »

L'automne approchait quand le Transmetteur se mit à déverser des cohortes de civils, candidats pionniers pour Miage qui ouvraient des yeux surpris en entendant chantonner tout autour d'eux des techniciens très sérieux.

— « Ils sont tous fous, ici, » dit une grosse femme qui avait

l'accent rauque des gens de Vénus. « Ou alors, ils ont des mœurs bizarres... »

Chafiro et Kellus contemplaient l'invasion pacifique et bruyante depuis la terrasse d'une des nouvelles tours.

— « Un jour, » dit Chafiro, « vous serez considéré comme le père de Miage quand ce monde sera devenu indépendant, car c'est le destin de tous les mondes. Vous serez l'homme qui a percé le secret de l'oiseau Boum-boum et des androïdes fossiles... »

— « C'est possible, » dit tranquillement Kellus, « à moins que je ne reste le compositeur génial de *La course de l'oiseau Boum-boum,* morceau musical pour instruments multiples et divers en six parties : canter, départ, premier virage, ligne droite, second virage et arrivée... »

A cette même seconde, l'oiseau Boum-boum passa au large de la base à une vitesse prodigieuse et lança un retentissant *Boum-Boum !* d'orgueil.

(voir page 160)

HOMMAGE A ISAAC ASIMOV

Le Club du Livre d'Anticipation vient de faire paraître, en un seul volume relié, **LE LIVRE DES ROBOTS**, recueil rassemblant l'intégrale des histoires de robots écrites par Isaac Asimov (et primitivement parues aux U.S.A. dans les volumes I ROBOT et THE REST OF THE ROBOTS).

Cet ouvrage important complétera pour le lecteur français la connaissance de ce maître de la science-fiction qu'est Asimov.

A cette occasion, nous présentons dans **Fiction** un hommage à l'auteur, comportant trois parties : un article sur lui par L. Sprague de Camp, qui est à la fois son confrère et son ami ; un article d'Asimov lui-même, où il retrace avec humour ses débuts littéraires ; enfin, pour la première fois en français, la bibliographie totale de ses œuvres dans le domaine de la science-fiction, y compris toutes celles qui ne furent jamais traduites.

Mon ami Isaac Asimov

par L. Sprague de Camp

Au cours de l'été 1939, je rencontrai dans le bureau de John Campbell (1) un tout jeune homme de bonne apparence, mince, de taille moyenne, aux yeux bleus, à la chevelure châtain foncé et dont la lèvre supérieure s'ornait d'un léger duvet. Campbell me le présenta comme l'une de ses dernières découvertes : c'était Isaac Asimov.

Comme j'avais quelques années de plus que lui et vivais de ma plume depuis déjà deux ans, cela avait toutes les apparences de la rencontre entre un professionnel et un néophyte passionné. Mais cette différence s'effaça en l'espace de quelques mois car Isaac Asimov se jeta sur la littérature comme un chien sur un os. Très vite, ses ventes dépassèrent les miennes et, depuis, je m'essouffle à le suivre.

Je le revis à New York à l'occasion d'un meeting de science-fiction. Comme on le priait de se présenter, il déclara : « Je suis le plus mauvais auteur de science-fiction du monde. » Il s'obstina, des années durant, à jouer ainsi les modestes. Finalement, il connut une telle célébrité, à la fois comme écrivain de science-fiction et comme vulgarisateur scientifique, que cette attitude finit par devenir aussi risible que celle de Sir Edmund Hilary s'excusant d'être un bien médiocre alpiniste.

(1) Rédacteur en chef de *Astounding Science Fiction*, où Asimov fit ses débuts (N.D.L.R.)

Le temps passant, ma femme Catherine et moi-même fîmes plus ample connaissance avec Isaac Asimov et nous finîmes par le considérer comme l'un de nos amis les plus intimes. Nous apprîmes qu'il était né en Union Soviétique, près de Smolensk, en 1920 et avait émigré aux Etats-Unis trois ans plus tard ; que ses parents tenaient une confiserie à Brooklyn ; qu'il venait d'obtenir son diplôme de chimiste à l'université de Columbia et qu'il y préparait son doctorat. Ses activités littéraires lui servaient à financer ses études. Des milliers d'Américains se déclarent « écrivains » en répondant aux formulaires du recensement mais leur plume ne les nourrit pas, même lorsqu'ils écrivent à plein temps, alors qu'Asimov n'écrivait qu'à ses moments perdus...

La moustache disparut quand il se maria (j'ai toujours regretté qu'il l'eût sacrifiée) et que nous partîmes en guerre contre l'Allemagne. Robert Heinlein, Isaac Asimov et moi travaillâmes alors tous les trois pour le compte du Naval Aircraft Factory (maintenant station expérimentale de l'aviation de marine) des chantiers navals de Philadelphie. Pendant trois ans et demi, nous combattîmes les puissances de l'Axe avec une règle à calcul et des ordres de réquisition en quintuple exemplaire. Notre tâche consistait à expérimenter et à perfectionner les pièces, les ac-

cessoires et le matériel utilisés par l'aéronavale.

La guerre finie, j'abandonnai l'uniforme mais Isaac Asimov garda le sien. Il resta encore un an au service de l'armée. D'aucuns peuvent estimer qu'il n'était pas un soldat-né, et il ne prétendrait certainement pas être prédestiné à la carrière des armes, mais, comme Edgar Alan Poe dans des circonstances analogues, il fit de son mieux. A sa démobilisation, il avait les galons de caporal.

Il retourna à Columbia, passa son doctorat, et une chaire lui fut attribuée à l'école de médecine de l'université de Boston. Il habite depuis lors dans la banlieue de cette ville avec sa femme Gertrude et deux charmants enfants.

Il travailla quelques années dans le cadre des recherches sur le cancer puis, bien qu'il ait toujours le titre de professeur, il abandonna une partie de ses travaux universitaires pour consacrer plus de temps à la littérature. Au cours des dix dernières années, il a publié d'importants manuels de vulgarisation et de référence conjointement avec ses livres de science-fiction, et le rythme de sa production est si rapide que j'ai renoncé à essayer de le suivre. Si je lisais tous ses ouvrages, il ne me resterait plus de temps pour écrire moi-même. Il convient de noter que si, dans sa vie privée, Isaac Asimov est l'un des hommes les plus gais qui soient, ses récits ont généralement un ton grave, alors que, au contraire, les auteurs humoristiques sont souvent de fort solennels personnages dans l'intimité.

Naturellement, Catherine et moi avons fini par fort bien connaître Isaac. C'est ainsi, par exemple, que nous revendiquons l'honneur (ou le blâme) de l'avoir initié à l'alcool. C'est nous qui, en 1941, lui avons fait boire son premier verre dans notre appartement de New York. Ce n'était pas quelque chose de très raide, mais le visage d'Asimov prit une étrange couleur violette et il se plaignit d'éprouver des sensations bizarres. Après nous avoir quittés, il fit plusieurs allers et retours dans le métro jusqu'à ce qu'il se sentît suffisamment normal pour rentrer chez lui. Ce n'était pas de l'ivresse mais une sorte d'allergie. Aussi, comme c'est un homme sage, il jura de ne plus boire et il n'a plus touché à une goutte d'alcool depuis ce jour-là. D'ailleurs, un être aussi effervescent n'a pas besoin de liqueurs.

Comme les années passaient, nous avons de mieux en mieux pénétré sa personnalité. Je ne remplirai pas des pages et des pages pour dire à quel point c'est un être sympathique. Bien sûr, il est sympathique et tous ceux qui le connaissent le savent bien. Si je vous raconte que nous aimons Isaac Asimov, ma voix se perdra dans une immense clameur. Je préfère évoquer certaines qualités moins évidentes de l'homme.

Tout d'abord, Asimov a un caractère très particulier. Il y a des gens que l'on peut définir comme des mollusques humains : ils ont une carapace coriace d'aplomb et d'autorité mais, à l'intérieur, c'est de la bouillie. En ce qui concerne Isaac Asimov, c'est tout le contraire. Parce qu'il fait le clown et qu'il aime plaisanter, parce qu'il attire la sympathie et qu'il est généreux, il donne l'impression d'être une

poire à la merci du premier venu qui décidera de lui en imposer ou de tirer parti de lui.

Toutefois, cet extérieur souple cache un caractère inflexible. Quand Asimov décide qu'on ne lui fera pas faire un pas de plus, un éléphant serait incapable de l'ébranler. Quand il décide que quelque chose n'est pas de son ressort, rien, ni la douceur, ni la séduction, ni la menace, ne lui fera faire machine arrière.

Qu'il me soit permis d'apporter deux exemples à l'appui de cette constatation. Dans sa jeunesse, il n'aimait pas se battre. On ne peut pas dire qu'il tendait la joue droite quand on lui frappait la joue gauche : il parvenait d'habitude à éviter les conflits avec un bon mot. D'autre part, il n'aimait pas le sport bien qu'il eût de bons muscles. Mais un jour où l'un de ses camarades, faute d'avoir réussi à le mettre hors de lui, tint des propos désobligeants sur le compte de sa mère, Isaac se jeta sur lui. Son tourmenteur lui asséna pas mal de coups, mais il aurait aussi bien pu frapper la statue du général Sherman à Central Park : Isaac le prit à la gorge et il l'aurait probablement étranglé si les adultes n'étaient intervenus pour séparer les combattants.

Plus tard, à l'époque où nous travaillions tous deux aux chantiers de Philadelphie pour le compte de l'Oncle Sam, nous étions sous les ordres d'un officier que j'appellerai le commandant Fuller. Cet officier menait la vie dure aux civils employés dans les laboratoires, particulièrement à ceux qui étaient d'origine juive. Il décida de traiter Asimov d'une manière qu'il jugeait amicale : chaque fois qu'il le rencontrait, il le saluait d'un sobriquet sarcastique en s'esclaffant. Asimov n'aimait pas cela. Il supporta la chose aussi longtemps qu'il le put mais il finit par éclater : « Commandant Fuller, appelez-moi Isaac ou appelez-moi Mr. Asimov, mais je vous conseille de ne plus m'appeler ainsi. »

Fuller s'esquiva et ne l'ennuya plus jamais.

Il y a quelques années, Asimov jugea qu'il avait pris trop de poids. Il prit alors la décision de se mettre au régime et d'absorber moins de calories. Quand nous nous revîmes, il avait perdu quinze kilos. Et il conserva son nouveau poids. Il possède une volonté d'acier quand il décide de s'en servir.

Bien entendu, il y a un revers à la médaille. Comme tout le monde (sauf les commandants Fuller) aime Isaac, tout le monde veut l'aider et lui faire faire des progrès (Il a été pendant des années l'un des principaux protégés de ma femme). En d'autres termes, les gens veulent qu'il agisse comme eux-mêmes voudraient agir, que cela convienne ou non à Isaac.

C'est ainsi que j'ai longtemps essayé de lutter contre sa haine des voyages en lui décrivant les joies que l'on éprouve à se faire estamper par les chauffeurs de taxis parisiens, pourchasser par un hippopotame dans l'Ouganda ou menacer par la vengeance de Montezuma dans le Yucatan. Je n'ai pas réussi à le convaincre. Je crains que les gens qui tentent ainsi de faire changer Isaac Asimov n'entreprennent en fait de vider l'océan à la louche. Il serait préférable qu'ils consacrent leurs efforts à s'améliorer eux-mêmes. Et cela nous met en présence de ce qui est après tout l'élément dominant de la person-

nalité d'Isaac : l'intelligence à l'état pur. Contre le cerveau, il n'y a rien à faire. Quand il se trouve devant une difficulté — dans sa vie professionnelle ou dans sa vie personnelle — il peut faire le pitre, hurler ou s'émouvoir quelque peu, mais en fin de compte, il s'assied et réfléchit pour trouver une solution. Et comme son cerveau travaille deux fois plus vite et va deux fois plus loin que celui de la plupart de ses contemporains, il a une double chance de parvenir à la conclusion valable.

Prenons, par exemple, le cas d'Isaac Asimov et du fusil réglementaire. Comme il avait été élevé dans un milieu où les personnes respectueuses des lois n'avaient pas l'habitude d'être armées, il ne se familiarisa jamais avec les armes à feu. J'ai tenté un jour de lui apprendre à se servir d'un pistolet : ce fut un peu comme si j'avais essayé d'expliquer à quelqu'un qui a horreur des reptiles comment on capture un serpent à sonnette à main nue.

Cependant, Asimov fut appelé sous les drapeaux. Tout ce qu'il savait des fusils — ou à peu près —, c'était que la balle sort par le petit bout. On lui confia un Garand M-I, on lui en donna le mode d'emploi et on lui dit de se rendre sur le polygone de tir, de se coucher à plat ventre et de tirer sur une cible. Il neigeait et Asimov porte des lunettes : cependant, il fit mouche. Il avait simplement écouté ce qu'on lui avait dit et appliqué intelligemment les instructions.

Voilà pourquoi, si je devais être expédié sur la troisième planète d'Alpha du Centaure et qu'on me laisse choisir mes compagnons de voyage, je crois que j'opterais pour Isaac Asimov. Certes, une multitude de personnes sont mieux entraînées que lui ou ont un physique à la Tarzan, ce qui n'est pas son cas. Mais j'aurais la certitude que, en cas de pépin, Isaac trouverait le moyen de nous sortir du pétrin alors que les autres en seraient incapables.

Mais comment parviendrais-je jamais à l'entraîner du coté d'Alpha du Centaure, alors qu'il est quasiment impossible de lui faire faire le voyage de Boston à Philadelphie ?

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : You can't beat brains.

Portrait de l'auteur enfant

par Isaac Asimov

Je n'arrive pas au niveau des Beatles en ce qui concerne le courrier de mes fans, mais je reçois quand même un certain nombre de lettres dont la plupart, je suis heureux de le dire, sont extrêmement aimables.

Il arrive cependant que quelques-unes de ces missives me causent bien du souci car, si je n'ai de cesse de faire plaisir à mes correspondants, je me trouve parfois dans l'impossibilité de les satisfaire. Prenons, par exemple, le cas du jeune garçon qui m'apprend qu'il se consacre à une étude scientifique sur le système solaire et me demande d'avoir l'amabilité de lui faire parvenir tous les textes traitant du système solaire dont je suis l'auteur, plus toute la documentation que je pourrais détenir.

Invariablement, les lettres de ce genre se terminent par un rapide P.S. : « *Je vous serais obligé de me répondre immédiatement car ce travail doit être terminé pour le* 15. » De façon non moins invariable, la lettre, transmise par un éditeur, me parvient le 16. Quand je reçois plusieurs épîtres de ce style dans la semaine, mon rendement à l'université s'en ressent.

Mes complexes ne font que croître et embellir lorsqu'il m'est effectivement possible de satisfaire mes correspondants, mais que la réponse qu'ils réclament exige un effort dépassant les limites de ce que je suis prêt à accorder. Il semble, par exemple, qu'un nombre de plus en plus grand de jeunes gens engagés dans l'étude de la littérature anglaise choisissent comme matière à option l'examen critique des écrits de votre humble serviteur. (Pour ceux qui ne me reconnaissent pas à travers cette définition, je précise qu'il s'agit de moi.)

C'est merveilleusement flatteur, mais que voulez-vous que je fasse quand je suis bombardé par des dizaines de questions pressantes dans le genre de celles-ci : Pourquoi écrivez-vous ? Quels sont les écrivains qui ont eu le plus d'influence sur vous ? Parmi vos récits, lesquels préférez-vous ? A votre avis, quelle est l'importance de la science-fiction pour la société ?

Il me faut dire à tous ces jeunes étudiants que je ne peux leur répondre de manière détaillée comme ils le souhaitent car, si je le faisais, je n'aurais plus le temps d'écrire autre chose et la prochaine génération universitaire serait condamnée à une pénurie de matériau d'étude.

Toutefois, j'ai pensé que je pourrais consacrer un article à répondre aux plus fréquentes de ces questions. Certes, ma modestie naturelle et mon caractère effacé souffriront si je parle de moi, mais je crois que, pour une fois, je peux me forcer.

1. — *Dr. Asimov, pourquoi vous êtes-vous mis à écrire ?*

Je crains que la réponse à cette

question ne se perde dans la nuit des temps. Toujours est-il que, de si loin qu'il me souvienne, je me suis toujours raconté des histoires.

Toutefois, je suis en mesure d'indiquer avec précision à quel moment j'ai commencé à me voir dans la peau d'un « écrivain ». Ce fut pendant l'automne de l'année 1931. J'avais onze ans.

A cette époque, je dévorais de la science-fiction avec frénésie, à la suite d'événements sur lesquels je m'étendrai plus loin. J'adorais également les feuilletons. Malheureusement, cette passion souffrait d'un grave handicap : le manque de matière première. La bibliothèque municipale ne possédait presque aucun de ces ouvrages et je n'avais pas d'argent pour les acheter. Mon père (qui avait une haute conception de la littérature) me confisquait les livres que mes amis acceptaient de me prêter. En conséquence, je n'eus jamais sous mes yeux avides que deux ou trois de ces textes que je lisais et relisais (en secret) avec entêtement et obstination.

Puis un jour — un jour enchanteur — il me vint à l'esprit que je pourrais remédier à cette catastrophique disette en écrivant moi-même des livres. J'avais toujours inventé des histoires : pourquoi ne pas continuer en imitant systématiquement les feuilletons et ne pas jeter mes récits sur le papier ?

Je pouvais m'offrir un cahier à cinq *cents* (c'était le prix en ce temps-là) ; j'avais une plume. De quoi d'autre avais-je besoin ? Uniquement de temps. Aussi, ce soir-là, je m'installai dans un coin de la cuisine et commençai une histoire que j'intitulai *The Greenville chums in college*.

Dans mon premier élan d'enthousiasme, j'écrivis un chapitre et demi d'un seul jet. Le cadre choisi était celui d'un collège dans une petite ville et je vous laisse penser ce qu'un garçon de onze ans, produit des bas quartiers de Brooklyn, pouvait connaître des petites villes ou des collèges, mais personne ne m'avait encore dit qu'il serait préférable de ne parler que de ce que je connaissais. (En fait, je n'ai jamais réussi à me mettre dans la tête cette règle élémentaire du métier d'écrivain, de sorte que j'ai fini par composer de longs romans dont l'action se situait aux confins de la galaxie bien que je n'eusse, là non plus, aucune expérience de ce qui se passait dans ces régions.)

Après avoir rédigé ce chapitre et demi, j'éprouvai une étrange exaltation. C'était le premier symptôme d'une grave maladie que j'appelle la manie écrivatoire et dont la caractéristique la plus inquiétante est l'irrépressible besoin de parler à quelqu'un du grand roman que l'on est en train de rédiger.

Le lendemain, pendant le déjeuner, j'accrochai un de mes camarades de classe. « Ecoute... Je vais te raconter l'histoire que j'écris, » lui dis-je.

— « Quoi ? » fit-il en m'adressant un regard éteint.

— « Ecoute... » Et je commençai à lui raconter mon histoire en utilisant les mots même que j'avais employés car, naturellement, ces mots chatoyants s'étaient gravés de façon indélébile dans mon esprit. A mesure que je parlais, l'intérêt s'alluma lentement dans les yeux de mon camarade, et une expression de concentration quasi douloureuse était peinte sur ses traits lorsque j'arrivai au moment où j'a-

vais dû arrêter les frais et m'interrompre.

Il me demanda : « Et ensuite, qu'est-ce qui arrive ? »

Je répondis : « Je ne le sais pas encore. »

Il me serra le bras avec force. « Tu me passeras le livre dès que tu auras fini de le lire. D'accord ? Ne le prête à personne d'autre. »

— « Entendu, » fis-je, l'esprit en déroute, et je m'éloignai en proie à un tumulte intérieur. De toute évidence, il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'un roman que *j'écrivais* ; il pensait que j'en *lisais* un. Un roman de professionnel. Et qui l'avait tellement passionné qu'il voulait me l'emprunter.

Je compris en cet instant que j'étais un écrivain. Après tout, j'avais éveillé l'intérêt d'un lecteur en puissance et je ne voyais pas que d'autres qualifications fussent nécessaires. Depuis, je n'ai jamais mis en question le fait que j'étais un littérateur. Et quand j'abandonnai finalement *The Greenville chums* après le huitième chapitre, ce fut pour commencer un autre roman.

La seconde étape importante dans mon évolution intervint en 1934. J'étais étudiant en première année. Mon père, qui me voyait gratter du papier et qui, en bon Européen qu'il était, respectait le « savoir » et, encore plus, les littérateurs en herbe, jugea que j'avais besoin d'une machine à écrire. Le seul ennui était que, à cette époque, une machine à écrire appartenait à la même catégorie que les manteaux de vison et les yachts. Nous ne pouvions pas nous en payer une.

Je ne sais pas pendant combien de temps mon père fit des économies, je ne sais pas davantage combien de pistes il suivit, mais, au bout du compte, il tomba sur une vieille Underwood no 5 qui fonctionnait parfaitement et coûtait dix dollars.

Ce ne fut pas la seule aide qu'il m'apporta. Il me fit accomplir un pas de géant en exigeant que je me serve correctement de cette machine. Quelques jours après qu'il me l'eut donnée, il vint me voir. M'ayant observé avec une paternelle affection pendant quelque temps, il remarqua que je cherchais les lettres les unes après les autres et que j'appuyais ensuite sur les touches d'un index raide.

— « J'ai vu des gens taper à la machine avec tous leurs doigts comme les pianistes, » me dit-il.

— « Je ne sais pas faire comme ça, papa », répondis-je.

Il posa la main sur la machine. « Eh bien, il faut que tu apprennes. Si je te surprends encore à taper avec un seul doigt, je te la confisque. »

Il y avait belle lurette que je savais que l'extravagance de mon père n'était dépassée que par son entêtement : aussi n'essayai-je point de discuter. Je trouvai une jeune femme qui savait taper à la machine et elle m'expliqua à quel doigt correspondait chaque lettre. Dès lors, je m'exerçai plusieurs heures par jour et la pratique me vint. Mes textes commencèrent peu à peu à être lisibles. Puis j'acquis de la vitesse. Finalement, j'arrivai à taper soixante-dix mots à la minute et, maintenant que je dispose d'une machine électrique, j'ai récemment constaté que j'atteignais quatre-vingt-dix mots. Je n'ai d'ailleurs jamais oublié la leçon de mon père. Mon fils, qui a hérité le goût de la dactylographie, s'est passionné dès sa petite enfance

pour sa machine. Bien sûr, il n'avait pas le droit d'y toucher, mais quand il eut douze ans, je lui en ai offert une et, m'efforçant d'imiter le ton noble et talmudique de mon père (bien que n'ayant pas la dignité naturelle inhérente à un patriarche européen), je lui ai déclaré que je la lui reprendrais s'il tapotait au petit bonheur et je lui ai montré où placer ses doigts. A présent, il sait se servir d'une machine, lui aussi.

2 — *Bien sûr, bien sûr, Dr. Asimov, mais pourquoi vous êtes vous mis à écrire de la SCIENCE-FICTION?*

Ah oui ! A cette époque, mon père possédait une confiserie comportant aussi un stand de journaux et un présentoir où étaient affichées des revues. Les revues les plus délectables que vous puissiez imaginer ; *The Shadow, Doc Savage, Detective Stories, Argosy*... Aujourd'hui encore, à la pensée de tous ces titres, je défaille de convoitise.

Mais, de la première à la dernière, elles m'étaient interdites en vertu d'un oukase paternel. Une voix céleste avait proclamé avec accompagnement de tonnerre : « Tu ne liras pas le fruit du présentoir » et, à l'âge de six ans, je reçus une carte de bibliothèque avec le conseil de me plonger dans les livres savants garnissant les rayons de cette institution.

C'était quand même mieux que rien et je touillai lesdits rayons, une lueur fébrile scintillant derrière mes lunettes. Pourtant, les lunettes en question continuaient de se braquer avec une inlassable convoitise sur le présentoir.

Un jour de l'année 1929, mon attention fut attirée par un exemplaire de *Science Wonder Stories* à l'affichage. Je m'en emparai pendant que mon père faisait sa sieste (ma douce mère était beaucoup plus indulgente que lui) et le feuilletai. Des astronefs, des monstres, des rayons de la mort... de quoi rêver ! Je reposai la revue à sa place et attendis le retour de mon père.

Quand il fut là, je tendis le doigt vers la brochure et lui demandai : « Papa, est-ce que je peux lire un magazine qui parle de science ? »

Mon père considéra le magazine d'un œil dubitatif. Son anglais était encore hésitant, mais l'avion futuriste représenté sur la couverture avait l'air très édifiant et il était indiscutable que le mot « science » s'étalait dans le titre. « Si tu veux, » me dit-il.

C'est ainsi que je devins lecteur de science-fiction.

Naturellement, à mesure que les années passaient et que mon enthousiasme pour la science-fiction allait croissant, j'éprouvais un besoin toujours plus tyrannique de diriger mes activités littéraires vers des domaines plus imaginaires.

Quand j'eus ma machine à écrire et que la rédaction commença à ne plus être un problème purement mécanique, je décidai de me lancer dans un projet particulièrement ambitieux et de composer un roman complexe. Pour économiser le papier, je me rappelle que je tapai à simple interligne des deux côtés de la page et sans marge. J'estime avoir ainsi écrit 60.000 mots avant d'arrêter, épuisé.

Ce roman (dont j'ai oublié le titre) décrivait la bataille chaotique livrée par un groupe de sept hommes contre les terrifiantes puissances des ténèbres. Je les

suivis de séparations en réunions et les soutins contre les armées de gobelins, de magiciens et d'entités surnaturelles qui se dressaient contre eux.

Je ne pensais guère de bien de cette œuvre de jeunesse jusqu'à l'année dernière où je tombai sur la trilogie de Tolkien, *The Lord of the rings* que je finis par lire. Je m'aperçus alors à mon grand chagrin que j'avais sans le savoir fait du Tolkien avant la lettre trente ans auparavant. Passons...

En 1936, j'entrai à l'université. Estimant posséder une culture scientifique suffisante, je m'attaquai directement à la science-fiction et mis en chantier un roman interminable dont le titre et le thème sont sortis de mon esprit. Cet ouvrage comptait lui aussi des milliers de mots.

Ce ne fut qu'en 1937, six ans après que j'aie commencé à écrire, que me vint une aveuglante inspiration Pourquoi des romans ? Au nom du ciel, pourquoi ces interminables romans qui finissaient inévitablement par me lasser et que j'abandonnais au milieu ? Pourquoi ne pas faire des nouvelles que je terminerais avant d'en être fatigué ? Il ne m'avait fallu que six ans pour parvenir à cette conclusion : quel hommage rendu à la brillante intelligence que je suis censé posséder !

Aussitôt dit, aussitôt fait. En mai 1937, je commençai ma toute première nouvelle. C'était un récit de science-fiction intitulé *Cosmic corkscrew* (1). Le thème en était le suivant : le temps était hélicoïdal et, dans certaines conditions, il était possible de passer d'une boucle de l'hélice à l'autre. La distance entre chaque boucle était d'environ un siècle, de sorte que l'on pouvait plonger de cent ans, de deux cents ou de trois cents ans dans l'avenir mais jamais de 125 ans ou de 263 ans. En fait, j'avais quantifié le voyage dans le temps. (Je n'ai encore jamais vu à ce jour quelqu'un reprendre cette notion.)

Mon héros faisait un saut de cent ans dans l'avenir et trouvait une Terre d'où toute vie animale avait disparu mais où tout indiquait que la paix et la sécurité avaient régné jusqu'à une date récente. Rien n'expliquait la catastrophe et il lui était impossible de remonter de quelques jours dans le temps pour savoir ce qui s'était produit.

Je me rappelle encore une chose à propos de cette nouvelle (sur laquelle je travaillai plus d'un an) : j'avais fait mention au passage du pont Verrazano qui relie Brooklyn à Staten Island mais je l'avais appelé pont Roosevelt. Que voulez-vous ? Personne n'est parfait !

3 — *Je comprends, Dr. Asimov, mais comment avez-vous PUBLIE votre première nouvelle de science-fiction ?*

Oh !

Eh bien, tout en écrivant *Cosmic corkscrew*, j'envisageais vaguement de soumettre ce texte à un éditeur. L'ennui était que je ne savais pas comment m'y prendre et que je n'avais pas l'intelligence de m'informer auprès de quelqu'un. Aussi, l'intérêt que je portais à ma nouvelle s'affaiblit quelque peu et je crois que, si le hasard n'était pas intervenu, elle n'aurait jamais été présentée à quiconque, que je ne l'aurais peut-être même pas achevée et que ma carrière d'écrivain professionnel, à supposer que j'eusse

(1) Le tire-bouchon cosmique

pu en briguer une, aurait été longtemps retardée.

En ce temps-là, voyez-vous, ma passion pour la science-fiction était telle que toute mon existence était centrée sur la sortie mensuelle des différentes revues, et notamment d'*Astounding*. Comme mon père avait un dépôt de journaux, je savais le jour et l'heure exacts de l'arrivée de ces magazines — et c'étaient des dates marquées d'une pierre blanche. *Astounding*, par exemple, paraissait le troisième mercredi du mois.

(Il y a peu de temps, je possédais encore le recueil des pièces de Shakespeare dont je me servais en 1937 alors que j'étudiais cet écrivain. Une mystérieuse série de chiffres était inscrite sur la page de garde du volume. En fait, elle n'avait rien de très mystérieux. Pendant que le professeur parlait avec respect de Shakespeare, je calculais le nombre d'heures à attendre avant l'arrivée du prochain magazine de science-fiction et je le notais).

Vint le mois d'avril 1938. J'attendais la parution du numéro de mai d'*Astounding* avec énervement confinant la frénésie. Une nouvelle série de Jack Williamson (*La Légion du Temps*) était annoncée, et j'étais un fan enthousiaste de de Jack Williamson.

Le 20 avril, je me précipitai à la maison. J'avais des ailes aux talons. « Où est *Astounding*, papa ? » demandai-je à mon père.

— « Il n'est pas arrivé, » me répondit-il, trop occupé par ses tâches quotidiennes pour comprendre le coup qu'il m'avait asséné en plein cœur.

J'étais sidéré. Nous étions mercredi. Le troisième mercredi.

— « Je reviens tout de suite, » lançai-je hâtivement. Et je sortis.

Je connaissais tous les dépôts de presse dans un rayon d'un mille (c'étaient des concurrents !) et je n'en omis pas un. Je rentrai des heures plus tard, hagard et affolé, ce qui inquiéta sérieusement ma mère.

Je n'avais trouvé *Astounding* nulle part !

Le lendemain, toujours pas d'*Astounding*. Pas davantage le surlendemain. Je me livrais à mes travaux scolaires avec une morne indifférence. J'accomplissais ma part de travail à la boutique le cœur déchiré, car j'avais sous les yeux la collection complète des magazines qui me regardait d'un air moqueur. Complète à l'exception d'*Astounding*.

Il ne me restait qu'un seul espoir : un imbécile d'employé de Street and Smith (1) avait dû se tromper de mercredi. Bien sûr ! C'était cela. *Astounding* sortirait certainement le 27 avril — le quatrième mercredi.

Il n'en fut rien ! Il me fallut faire face à l'inévitable. J'avais suffisamment d'expérience dans le domaine de la diffusion pour savoir qu'il arrivait parfois à certaines revues de cesser de paraître. Si c'était cela qui c'était produit, ma vie était finie. Il ne me resterait plus qu'à m'engager à la Légion Etrangère pour oublier. Mais il me fallait d'abord une certitude.

Sous le coup du désespoir, j'eus recours à des expédients extravagants. Je cherchai le numéro de Street and Smith dans l'annuaire, pris une pièce dans la caisse et leur téléphonai. « Où est le numéro d'*Astounding* de mai ? demandai-je faiblement.

La jeune personne qui se trouvait à l'autre bout de la ligne

(1) Maison éditrice de *Astounding*.

m'informa avec une insouciante stupidité que la date de publication avait été modifiée : ce n'était plus dorénavant le troisième mercredi mais le quatrième vendredi. La revue serait mise en vente le 29 avril.

Astounding fut bien mis en vente le 29 avril.

Aujourd'hui encore, je ne puis pardonner la criminelle indifférence des responsables des éditions Street and Smith. Comment ont-ils osé procéder à un pareil changement sans en avertir leurs lecteurs ? Quelle abjection ! Dieu seul sait combien de jeunes gens sont morts pendant ces neuf jours de disette inattendue !

Cet événement eut une double incidence sur ma carrière d'écrivain. En premier lieu, la période au cours de laquelle j'avais redouté qu'*Astounding* eût disparu avait fait naître en moi un état de terreur permanent. C'est à partir de ce moment-là que je pris conscience que j'étais mortel. Je compris que, n'étant pas éternel, je devais terminer ma nouvelle sans retard. Je me mis donc au travail et je la finis.

D'autre part, j'avais *téléphoné* chez Street and Smith. Cette maison existait réellement. Elle n'exerçait pas ses activités au sein de quelque étrange galaxie mais se trouvait à une demi-heure de chez moi par le métro. Et elle employait des gens normaux, des êtres humains ordinaires qui m'avaient parlé. Pourquoi ne pas me rendre tout simplement à ses bureaux (ils étaient alors installés sur la 7e Avenue, au 79) pour leur soumettre mon texte ?

C'est ce que je fis en juin 1938. Je m'approchai du comptoir de la réception et réussis à demander d'une voix étranglée à voir Mr. John Campbell Jr. (le nouveau rédacteur en chef) afin de lui soumettre un manuscrit.

Quand la réceptionniste appela Mr. Campbell au téléphone, je fermai les yeux dans l'attente du couperet qui allait me décapiter mais elle me dit d'une voix alerte : « Mr. Campbell va vous recevoir ! »

On me fit traverser d'immenses salles remplies de balles de papiers et de piles de magazines (dont le numéro d'*Astounding* à paraître). Toute ma vie, je me rappellerai l'odeur qui régnait en ces lieux. Aujourd'hui encore, quand je respire le fumet des vieux *pulp magazines*, je retrouve mes dix-huit ans.

John Campbell me reçut pendant une heure. Il me mit à l'aise et se montra ravi que je lui soumette ma nouvelle. Il est encore rédacteur en chef d'*Astounding* (qui s'appelle aujourd'hui *Analog*) et je l'ai revu bien des fois depuis ce jour. Naturellement, par la suite, il me traita avec toutes les marques de la considération, désireux qu'il était de publier des textes de moi. Mais il m'a traité avec tout autant de considération lorsque j'étais un adolescent effrayé dont il n'avait jamais entendu parler.

Si vous pensez que cette histoire se termine par un *happy end*, que John Campbell accepta d'emblée le premier récit que je lui ai présenté et que je fus immédiatement reconnu comme l'un des grands de la science-fiction, vous vous faites des idées fausses. C'est peut-être arrivé à A.E. van Vogt et à Robert Heinlein mais pas à moi. John Campbell lut ma nouvelle le soir même et me la renvoya le lendemain par la poste, accompagnée d'une lettre de deux pages où il soulignait mes erreurs et me prodi-

guait de chaleureux encouragements.

Il est impossible de dire à quel point un refus comme celui-là vous réconforte. Dès lors, je me mis à écrire des histoires de science-fiction au rythme d'une par mois ou davantage. Je les soumis toutes à John Campbell. Chaque fois que je me présentais, il me recevait. Chaque fois, nous avions un long entretien amical. Chaque fois, il refusait mon texte en m'adressant de salutaires conseils. Chaque fois, j'étais un peu plus galvanisé.

En tant qu'écrivain, je dois tout à John Campbell et je sais de source sûre que je ne suis pas le seul auteur de science-fiction dans ce cas.

J'allais porter les textes que me refusait Campbell aux deux autres magazines du genre qui existaient alors, *Amazing Stories* et *Thrilling Wonder Stories*. Les refus se multipliaient. En l'espace de quatre mois, une demi-douzaine de nouvelles me furent retournées.

Cela ne me troublait pas car, en plus de l'amabilité de John Campbell à mon égard, mon père manifestait une foi en moi qui m'obligeait à persévérer.

Ces refus le laissaient de glace. Il respectait mon ambition et mes efforts et ni la gloire ni la réussite commerciale n'entraient en considération dans son échelle des valeurs. Il n'exigeait qu'une seule chose de moi : que *j'essaye*.

Les savantes histoires que je composais, estimait-il, méritaient mieux qu'une vieille et vénérable Underwood, et il parvint à mettre de côté 65 dollars grâce auxquels il m'acheta une Smith Corona portative flambant neuve. Je l'ai toujours.

Cette étincelante machine devant moi, j'aurais été un fils indigne si je n'avais pris la résolution de gagner de quoi rembourser mon père, même si cela devait me prendre dix ans.

Dieu merci, il ne me fallut pas dix ans mais dix semaines.

Un jour du mois d'octobre 1938, une enveloppe à l'en-tête d'*Amazing Stories* arriva au courrier. Elle contenait un chèque de 64 dollars. C'était mon premier gain professionnel : il couvrait le prix de la machine.

Il y avait en outre une lettre extrêmement gentille de Ray Palmer me disant que ma nouvelle lui avait beaucoup plu. N'étant pas en mesure d'encadrer le chèque, ce fut cette lettre que j'encadrai.

Cette nouvelle avait pour titre *Marooned off Vesta*. C'était la troisième que j'avais écrite et je puis ajouter que je l'avais tapée sur ma vieille relique (1). Elle parut dans le numéro de mars 1939 d'*Amazing* qui fut mis en vente deux semaines après mon dix-neuvième anniversaire. Je devenais ainsi un auteur publié.

Entre-temps, je continuais de bombarder mensuellement John Campbell de textes et il finit par accepter ma neuvième histoire (*Trends*) qui parut dans le numéro de juillet 1939 d'*Astounding*, lequel présentait également le premier récit de van Vogt, *Black destroyer*. Le numéro du mois suivant publiait également la première nouvelle de Robert Heinlein, *Life-line*.

4 — *Et qu'est-il advenu des autres histoires que vous avez écrites avant d'être publié ?*

Elles ont disparu. Toutes ! Je crois, en fait, que six des récits

(1) En 1939, je vendis ma seconde nouvelle *(The callistan menace)*, mais je n'ai jamais vendu la toute première.

que j'ai écrits n'ont pas été publiés. De tous ces textes composés entre 1938 et 1940, il ne reste plus rien. Je ne sais pas où ils sont partis. Ils se sont évanouis au fil des vicissitudes de la vie.

Je ne regrette pas particulièrement cette demi-douzaine de nouvelles. Leur style ne différait guère des premières qui furent publiées.

Mais ce que je regrette, ce sont mes interminables romans du début des années trente.

Je donnerais gros, notamment, pour avoir encore le cahier à cinq *cents* contenant les huit chapitres de *The Greenville chums in college.*

J'aime écrire ; j'ai toujours aimé écrire ; et j'accorderais beaucoup de valeur au récit qui m'a fait prendre conscience de ma vocation d'écrivain.

Mais, hélas, les regrets ne feront pas revenir ce qui n'est plus.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Portrait of the writer as a boy.

Bibliographie d'Isaac Asimov

Première partie — PARUTIONS EN LIBRAIRIE

1950 — PEBBLE IN THE SKY, Doubleday (**Cailloux dans le ciel**, Gallimard, Rayon Fantastique : 1953).
— I, ROBOT[1], Gnome (inclus dans **Le livre des robots**, Club du Livre d'Anticipation : 1967).

1951 — THE STARS, LIKE DUST..., Doubleday.
— FOUNDATION[1], Gnome (**Fondation**, Gallimard, Rayon Fantastique : 1957 ; Club du Livre d'Anticipation : 1965 ; Denoël, Présence du Futur : 1966).

1952 — DAVID STARR : SPACE RANGER[2], Doubleday (**Sur la planète rouge**, Fleuve Noir : 1954).
— FOUNDATION AND EMPIRE[1], Gnome (**Fondation et Empire**, Club du Livre d'Anticipation : 1965 ; Denoël, Présence du Futur : 1966).
— THE CURRENTS OF SPACE, Doubleday.

1953 — SECOND FOUNDATION[1], Gnome (**Seconde Fondation**, Club du Livre d'Anticipation : 1965 ; Denoël, Présence du Futur : 1966).
— LUCKY STARR AND THE PIRATES OF THE ASTEROIDS[2], Doubleday (**La bataille des astres**, Presses de la Cité : 1954).

1954 — THE CAVES OF STEEL, Doubleday (**Les villes d'acier**, Galaxie n°s 6, 7 et 8 : mai-juin-juillet 1954 ; **Les cavernes d'acier**, Hachette, Rayon Fantastique : 1956).
— LUCKY STARR AND THE OCEANS OF VENUS[2], Doubleday (**Vénus contre la Terre**, Presses de la Cité : 1955).

1955 — THE MARTIAN WAY AND OTHER STORIES[1], Doubleday.
— THE END OF ETERNITY, Doubleday.

1956 — LUCKY STARR AND THE BIG SUN OF MERCURY[2], Doubleday.

1957 — THE NAKED SUN, Doubleday (**Face aux feux du soleil**, Satellite n° 35/36 : juillet/août 1961).
— LUCKY STARR AND THE MOONS OF JUPITER[2], Doubleday (**L'espion-robot de Jupiter 9**, Presses de la Cité : 1958).
— EARTH IS ROOM ENOUGH[1], Doubleday.

1958 — LUCKY STARR AND THE RINGS OF SATURN[2], Doubleday.

1959 — NINE TOMORROWS[1], Doubleday.

1964 — THE REST OF THE ROBOTS[1], Doubleday (inclus dans **Le livre des robots**, Club du Livre d'Anticipation : 1967).

1966 — FANTASTIC VOYAGE[3], Houghton-Mifflin.

---

1 Recueil de nouvelles ou roman rassemblant plusieurs nouvelles.
2 Sous le pseudonyme de Paul French.
3 Adaptation en roman d'un film dont Asimov n'est pas le scénariste.

Deuxième partie — PARUTIONS EN MAGAZINES

1939

Marooned off Vesta, **Amazing,** mars.
The weapon too dreadful to use, **Amazing,** mai.
Trends, **Astounding,** juillet.

1940

Half-breed, **Astonishing,** février.
Ring around the sun, **Future,** mars.
The callistan menace, **Astonishing,** avril.
The magnificent possession, **Future,** juillet.
Homo sol, **Astounding,** septembre.
Strange playfellow[1, 2], **Super Science,** septembre (« Robbie » dans **Le livre des robots**).
Half-breed on Venus, **Astonishing,** décembre.

1941

History, **Super Science,** mars.
The secret sense, **Cosmic,** mars.
Reason[2], **Astounding,** avril (« Raison » dans **Le livre des robots**).
Heredity, **Astonishing,** avril.
Liar ![2], **Astounding,** mai (« Menteur » dans **Le livre des robots**).
Nightfall, **Astounding,** septembre (« Crépuscule » dans **Histoires fantastiques de demain,** Casterman : 1966).
Super-neutron, **Astonishing,** septembre.
Not final !, **Astounding,** octobre.

1942

Christmas on Ganymede, **Startling,** janvier.
Robot AL-76 goes astray[3], **Amazing,** février (« Le robot AL-76 perd la boussole » dans **Le livre des robots**).
Black friar of the flame, **Planet,** printemps.
Runaround[2], **Astounding,** mars (« Cycle fermé » dans **Le livre des robots**).
Time pussy[4], **Astounding,** avril.
Foundation[5], **Astounding,** mai.
Bridle and saddle[5], **Astounding,** juin.
Victory unintentional[3], **Super Science,** août (« Victoire par inadvertance » dans **Le livre des robots**).
The hazing, **Thrilling Wonder,** octobre.
The imaginary, **Super Science,** novembre.

1943

Death sentence, **Astounding,** novembre.

1944

Catch that rabbit[2], **Astounding,** février (« Attrapez-moi ce lapin » dans **Le livre des robots**).
The big and the little[5], **Astounding,** août.
The wedge[5], **Astounding,** octobre.

1945

Blind alley, **Astounding,** mars.
Dead hand[7], **Astounding,** août.
Paradoxical escape[2, 6], **Astounding,** août (« Evasion » dans **Le livre des robots**).
The mule[7] (feuilleton), **Astounding,** novembre-décembre.

1946

Evidence[2], **Astounding,** septembre (« Evidence » dans **Le livre des robots**).

1947

Little lost robot[2], **Astounding,** mars (« Le petit robot perdu » dans **Le livre des robots**).

1948

Now you see it...[8], **Astounding,** janvier.

The endochronic properties of resublimated thiotimoline, **Astounding,** mars.

No connection, **Astounding,** juin.

1949

The red queen's race, **Astounding,** janvier.

Mother Earth, **Astounding,** mai.

... And now you don't[8] (feuilleton), **Astounding,** novembre-décembre (+ janvier 1950).

1950

The evitable conflict[2], **Astounding,** juin (« Conflit évitable » dans **Le livre des robots**).

Legal rites[9], **Weird Tales,** septembre.

Darwinian poolroom, **Galaxy,** octobre.

Day of the hunters, **Future,** novembre (« La fin des dinosaures », **Satellite** n° 44/45 : juillet-août 1962).

Misbegotten missionary, **Galaxy,** novembre (« Deux touffes de fourrure verte », **Galaxie** n° 1 : novembre 1953).

The little man on the subway[9], **Fantasy Book,** décembre.

1951

Tyrann[10] (feuilleton), **Galaxy,** janvier-février-mars.

Satisfaction guaranteed[3, 11], **Amazing,** avril (« Satifaction garantie » dans **Le livre des robots**).

Hostess, **Galaxy,** mai (« Une hôtesse accueillante », **Galaxie** n° 19 : juin 1955).

Breeds there a man ?, **Astounding,** juin.

The C-chute, **Galaxy,** octobre (« Sept hommes dans l'espace », **Galaxie** n° 40 : mars 1957).

Shah guido G, **Marvel,** novembre.

In a good cause[13].

1952

Youth[12], **Space,** mai.

What if..., **Fantastic,** été.

The currents of space (feuilleton), **Astounding,** octobre-novembre-décembre.

The martian way[12], **Galaxy,** novembre (« La voie martienne », **Galaxie** n° 37 : décembre 1956).

The deep[12], **Galaxy,** décembre (« Le peuple des profondeurs », **Galaxie** n° 43 : juin 1957).

1953

Nobody here but...[13].

Button, button, **Startling,** janvier.

The monkey's fingers, **Startling,** février.

Flies, **F & SF,** juin (« Les mouches », **Fiction** n° 33 : août 1956).

Sally, **Fantastic,** mai-juin.

Kid stuff[11], **Beyond,** septembre.

Belief, **Astounding,** octobre.

The caves of steel (feuilleton), **Galaxy,** octobre-novembre-décembre (« Les villes d'acier », **Galaxie** n°s 6, 7 et 8 : mai-juin-juillet 1954).

Everest, **Universe,** décembre.

The micropsychiatric applications of thiotimoline, **Astounding,** décembre.

1954

The fun they had[11], **F & SF,** février.

Sucker bait[12] (feuilleton), **Astounding,** février-mars.

The pause[13].

The immortal bard[11], **Universe,** mai.

The portable star, **Thrilling Wonder,** hiver.

Let's not, **Graduate Journal,** décembre.

1955

The singing bell, **F & SF,** janvier (« Les cloches chantantes », **Fiction** n° 23 : octobre 1955).

It's such a beautiful day[13].
Risk[3], **Astounding,** mai (« Risque » dans **Le livre des robots**).
The last trump[11], **Fantastic Universe,** juin.
Franchise[11], **If,** août.
The talking stone, **F & SF,** octobre (« La bête de pierre », **Fiction** n° 31 : juin 1956).
Dreamworld, **F & SF,** novembre.
Dreaming is a private thing[11], **F & SF,** février (« Les fournisseurs de rêves », **Fiction** n° 37 : décembre 1956).

1956

The message[11], **F & SF,** février.
The dead past[11], **Astounding,** avril.
Hell fire[11], **Fantastic Universe,** mai.
Living space[11], **Original,** mai (« Espace vital », **Satellite** n° 13 : janvier 1959).
Death of a honey-blonde, **Saint Detective,** juin.
The dying night[14], **F & SF,** juillet (« La nuit mortelle », **Fiction** n° 43 : juin 1957).
Someday[11], **Infinity,** août.
Pâté de foie gras, **Astounding,** septembre.
First Law[3], **Fantastic Universe,** octobre (« Première Loi » dans **Le livre des robots**).
The watery place[11], **Satellite,** octobre.
Each an explorer, **Future** n° 30.
The last question[14], **S.F. Quaterly,** novembre.
The brazen locked room[11, 15], **F. & SF,** novembre (« La chambre d'airain », **Fiction** n° 148 : mars 1966).
The jokester[11], **Infinity,** décembre.

1957

The dust of death, **Venture,** janvier (« Poussière de mort », **Fiction** n° 64 : mars 1959).
Male strikebreaker, **Original,** janvier.
Let's get together[3], **Infinity,** février (« Assemblons-nous » dans **Le livre des robots**).
Blank !, **Infinity,** juin.
Does a bee care ?, **If,** juin.
A woman's heart, **Satellite,** juin.
Profession[14], **Astounding,** juillet.
A point of law, **F & SF,** août.
Ideas die hard, **Galaxy,** octobre (« Les idées ont la vie dure », **Galaxie** n° 49 : décembre 1957).
I'm in Marsport without Hilda[14], **Venture,** novembre.
The gentle vultures[14], **Super-Science,** décembre.
Galley slave[3], **Galaxy,** décembre (« Le correcteur », **Galaxie** n° 62 : janvier 1959).
Insert knob A in hole B, **F & SF,** décembre (« Suivez les instructions », **Fiction** n° 78 : mai 1960).

1958

S, as in Zebatinsky[14, 16], **Star,** janvier.
Lennie[3], **Infinity,** janvier (« Lennie » dans **Le livre des robots**).
The feeling of power[14], **If,** février.
Silly asses, **Future,** février.
All the troubles of the world[14], **Super-Science,** avril.
Buy Jupiter, **Venture,** mai.
The up-to-date sorcerer, **F & SF,** juillet (« Alice au pays des hormones », **Fiction** n° 70 : septembre 1959).
Lastborn[14, 17], **Galaxy,** septembre (« L'enfant recréé », **Galaxie** n° 60 : novembre 1958).

1959

A statue for father, **Satellite,** février.
Anniversary, **Amazing,** mars.
Unto the fourth generation, **F & SF,** avril (« Jusqu'à la quatrième génération », **Fiction** n° 84 : novembre 1960).
Obituary, **F & SF,** août (« Rubrique nécrologique », **Fiction** n° 74 : janvier 1960).
Rain, rain, go away, **Fantastic Universe,** septembre.

1960

The covenant[18], **Fantastic**, juillet.
Thiotimoline and the space age, **Analog**, octobre.

1961

Playboy and the slime god, **Amazing**, mars.
The machine that won the war, **F & SF**, octobre (« La machine qui gagna la guerre », **Fiction** n° 98 : janvier 1962).

1962

My son, the physicist, **Scientific American**, février.
Starlight, **Scientific American**, octobre.

1964

Author ! Author ![13].

1965

Eyes do more than see, **F & SF**, avril (« Souvenir perdu », **Fiction** n° 139 : juin 1965).
Founding father, **Galaxy**, octobre (« Le père d'un monde », **Galaxie** nouvelle série n° 26 : juin 1966).
The man who made the 21st century, **Boys Life**, octobre.

1966

The key, **F & SF**, octobre.

---

1 Paru ultérieurement sous le titre « Robbie ».
2 Inclus dans « I robot » (première partie du **Livre des robots**).
3 Inclus dans « The rest of the robots » (deuxième partie du **Livre des robots**).
4 Sous le pseudonyme de George E. Dale.
5 Inclus dans **Fondation**.
6 Paru ultérieurement sous le titre « Escape ».
7 Inclus dans **Fondation et Empire**.
8 Inclus dans **Seconde Fondation**.
9 En collaboration avec Frederik Pohl.
10 Paru ultérieurement sous le titre « **The stars, like dust...** ».
11 Inclus dans **Earth is room enough**.
12 Inclus dans **The martian way and other stories**.
13 Paru en anthologie.
14 Inclus dans **Nine tomorrows**.
15 Paru ultérieurement sous le titre « Gimmicks three ».
16 Paru ultérieurement sous le titre « Spell my name with an S ».
17 Paru ultérieurement sous le titre « The ugly little boy ».
18 En collaboration avec plusieurs autres auteurs de science-fiction.

N.B. — A signaler qu'une des traductions d'Asimov en français ne figure pas dans la liste ci-dessus. Il s'agit de la nouvelle **N'omettez pas la particule**, parue dans **Satellite** n° 39 : novembre 1961. La rédaction de **Satellite** en effet n'avait pas mentionné le titre américain de cette nouvelle, et il nous a été impossible de l'identifier.

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

L'étonnante et réjouissante odyssée
d'un homme devenu colis postal

L'HOMME POSTÉ

par Gordon R. Dickson

Une troublante aventure
sur un monde étranger

LA PLANÈTE DE L'OUBLI

par James H. Schmitz

et

LES MATHÉNAUTES

par Norman Kagan

Une nouvelle mémorable
comme vous n'en avez jamais lue

Chronique littéraire

Le fantastique selon Roger Caillois

par Gérard Klein

Par deux voies différentes, Roger Caillois s'est efforcé, ces derniers mois, de donner une définition du fantastique : d'un côté il use de sa verve d'essayiste dans son recueil critique **Images, images.** De l'autre, il publie une version augmentée de son **Anthologie du Fantastique** parue initialement en 1958 au Club Français du Livre. Les deux ouvrages doivent figurer dans la bibliothèque de l'amateur. Ils sont pourtant par certains aspects assez irritants. Mais les affirmations excessives ou les lacunes qui les émaillent sont d'une nature féconde. Elles incitent à la recherche et à la réflexion.

Images, images comporte trois parties. La première est une version augmentée de la préface de l'**Anthologie** et concerne les littératures de l'imaginaire. La seconde est consacrée au rêve et à ses rapports avec la société et l'imagination. La dernière, enfin, aux aliments que fournit la nature, et que proposent en particulier les entrailles des pierres, au rêve éveillé sinon au délire. Un thème commun réunit les trois essais : celui de l'autonomie croissante de l'imaginaire dans son exercice ; les littératures de l'imaginaire mettent en question le monde et ses représentations au lieu de le décrire selon la leçon du réalisme ; le rêve est distingué petit à petit de la réalité, perd sa vertu de présage, est reconnu à la fin comme un produit de la subjectivité ; les dessins dans les pierres, après avoir été jadis l'occasion de laborieuses dissertations sur les interprétations végétales, animales, humaines ou architecturales que leurs contours suggèrent et sur les desseins de la nature, deviennent prétexte, point de départ et support d'une rêverie consciente. Ainsi l'homme distingue-t-il peu à peu ce qui relève de sa propre création et découvre-t-il ne devoir qu'au jeu de son esprit ce qu'il croyait appartenir à la réalité objective.

Les trois essais sont brillants et désordonnés. Pour le premier, que je détaillerai seul ici, les séductions et les défauts de la pensée de Caillois sont les plus nets. L'habileté, le charme du style et les secours d'une érudition d'ailleurs quelquefois étrangère au propos ne suffisent pas toujours à masquer les incertitudes de l'intention, le caractère excessivement conjectural de la proposition ou de la conclusion. Mais l'on tombe ici et là sur une heureuse intuition, sur une expression habile, sur une métaphore qui ouvre le chemin à la réflexion. De toute évidence, Roger Caillois mène avec le fantastique un très ancien flirt. Il n'en a jamais fait une passion. Il sent bien qu'il s'agit d'un sujet gigantesque et se dépêche

de dire ce qu'il en pense, de crainte de se trouver piégé. Quoi qu'il tente, il parle du goût qu'il en a plutôt que du fantastique lui-même. Aussi, et c'est peut-être son intention, convaincra-t-il le profane d'en lire plutôt qu'il n'éclairera la réflexion de l'amateur.

Au sein des littératures de l'imaginaire, Roger Caillois tente tout d'abord de définir en les opposant quelques catégories classiques : la féerie, le fantastique, la science-fiction. Il eût sans doute convenu de mentionner aussi le **nonsense** et ce que les Anglo-Saxons appellent **fantasy**, et d'insister sur la convergence croissante des genres, convergence d'autant plus nette que des revues apparemment spécialisées dans l'un ou dans l'autre publient de plus en plus fréquemment des histoires intermédiaires.

Ces distinctions pragmatiques posées, Roger Caillois s'attache tout particulièrement à montrer en quoi le fantastique s'oppose aussi bien à la féerie qu'à la science-fiction. Enfin, dans un dernier temps, il propose l'amorce d'une thématique. Elle débouche sur une conclusion singulière : le nombre des thèmes des littératures de l'imaginaire serait fini et dénombrable. Dans sa généralité, cette proposition, qui semble fortement inspirée par certaines tendances modernes de l'anthropologie et par le structuralisme, me paraît indémontrable. Dans l'esprit de Caillois, elle est visiblement destinée à réagir contre le sentiment commun qui prête à l'imagination des pouvoirs illimités. En fait, au-delà de ce contenu apparemment anticonformiste, elle correspond assez bien à une conception traditionnelle de l'homme et de ses littératures, selon laquelle sa condition et par conséquent ses désirs et ses craintes sont éternels et immuables.

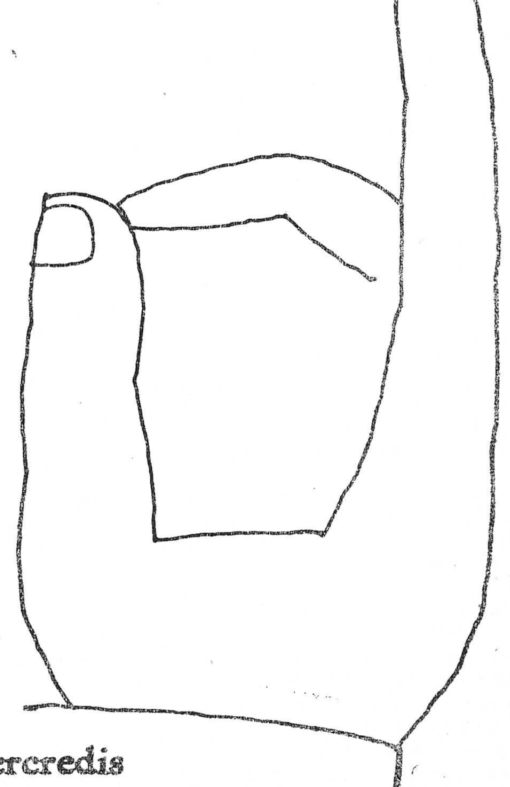
De telles conclusions sont en général déjà contenues dans les définitions qui leur servent de prémisses, et celles de Caillois n'y font pas exception. Ces définitions doivent être assez générales pour paraître absolues et, par là, elles manquent toujours de netteté. D'autre part, elles négligent tout à fait l'évolution historique de leur domaine. Aussi lorsqu'un événement paraît qui leur échappe, elles doivent être remaniées. Si bien que le caractère relatif et changeant de la condition humaine ne se manifeste nulle part mieux que dans l'histoire des définitions définitives et successives de ses expressions. La difficulté insurmontable, pour ne pas dire l'erreur, à laquelle me semble s'être affronté Caillois, tient à ce qu'il a voulu donner du fantastique une définition absolue, valable en tout lieu et en tout temps. Or, même sur le laps de temps relativement bref à quoi se borne l'évolution des littératures modernes de l'imaginaire, une telle définition ressemble à un lit de Procuste.

Selon Caillois, le fantastique **« apparaît comme une rupture de la cohérence universelle »**. Il en résulte que **« les récits fantastiques se déroulent dans un climat d'épouvante et se terminent presque inévitablement par un événement sinistre qui provoque la mort, la disparition ou la damnation du héros »**.

Ces définitions ne sont pas à proprement parler inexactes. Mais elles renvoient à des concepts fort vagues et présentés ici comme éternels, alors que l'expérience la plus courante montre que leurs contenus évoluent. La cohérence universelle et l'épouvante ne sont ni des notions simples ni des notions immuables. Il y aurait lieu en particulier d'écrire une histoire de l'épouvante : l'objet de son chapitre consacré aux littératures serait non seulement les croyances, c'est-à-dire les formes temporaires de la cohérence universelle, mais aussi les œuvres qu'elles déterminent et les publics qui

Pariscope

guide complet des
programmes : cinéma
télévision théâtre
1 franc



tous les mercredis

les consomment. Dans l'attente de cette grande œuvre, il ne paraît guère possible de définir le fantastique, la féerie et la science-fiction autrement qu'en les renvoyant à leurs sources. Alors se manifestent leurs originalités premières et les raisons de leur présente convergence.

Dans cette perspective, le fantastique classique me semble caractéristique d'une situation historique où les religions se trouvent mises à l'épreuve. Il est en somme un moyen de réduire l'aliénation du surnaturel par l'utilisation ludique du surnaturel. En un sens, c'est une littérature homéopathique. Et c'est pourquoi, comme le note Caillois, il apparaît dans sa forme moderne au XVIII[e] siècle. Tous les objets du fantastique classique, fantômes, démons, vampires, pactes et même talismans, ressortissent à la surnature. Ils deviennent objets littéraires à l'instant même où ils quittent le domaine de la croyance ou de la superstition pour entrer dans celui de la culture. Il faut cependant pour qu'ils aient une efficacité littéraire que la croyance à la surnature soit ébranlée, mais non qu'elle ait disparu. Et c'est au reste un personnage familier des contes fantastiques que le sceptique néanmoins susceptible d'interpréter en termes de surnaturel les événements mystérieux qui se déclenchent autour de lui. C'est un autre signe que la quasi-totalité des contes fantastiques fassent explicitement allusion ou appel au passé, à un passé dans lequel les superstitions et les fois étaient plus vives et demeuraient par conséquent opérantes. La « rupture de la cohérence universelle » n'a pas d'autre origine que la métaphysique classique qui prévoit une distinction entre nature et surnature. Elle n'est donc pas une caractéristique du fantastique, mais celui-ci en est bien plutôt la conséquence.

Le rejet définitif, et plus encore l'oubli, de cette métaphysique particulière entraîne l'incompréhension du fantastique. La différence très sensible des publics entre le fantastique et la science-fiction, que la rédaction de **Fiction** a souvent l'occasion de constater, traduit très certainement des attitudes très différentes en la matière, qui correspondent à des univers culturels différents.

Bien entendu, à partir de cette situation d'origine, le fantastique a évolué. On peut même dire qu'il s'est usé à mesure que s'épuisait le concept de la surnature. D'un côté, il se réduit à des stéréotypes (vampires, monstres, fantômes), dont l'aspect terrifiant se fait de plus en plus physique. D'un autre, il se développe selon des directions purement littéraires, en jouant sur l'analogie entre l'allégorie ou la métaphore et la réalité. Enfin, il se rationalise en éliminant à la fin tout à fait la référence à la surnature et se rapproche de la science-fiction au point que seule une différence de vocabulaire l'en sépare et que disparaît l'appel systématique au passé. La plupart des versions modernes du pacte avec le diable posent des problèmes de logique appliquée et rejoignent par là le thème des rapports avec les ordinateurs et les robots. La malice de Satan n'est plus que celle d'un mathématicien. Du **Melmoth** de Maturin au **Je suis une légende** de Matheson, le chemin est considérable. La malédiction qui pèse sur le héros de Maturin ne terrifierait plus sous une plume moderne. Aussi Matheson exprime-t-il la solitude de son héros par d'autres voies qui ne laissent aucune place à la métaphysique.

Dans les trois cas, la vertu épouvantable du fantastique s'émousse et finit peut-être par disparaître tout à fait. Des esprits forts comme Bierce ont inauguré la veine du fantastique humoristique, noir à vrai dire. Il existe aujourd'hui de nombreuses histoires de fantômes qui n'essaient même plus de terrifier, ainsi **Le petit fantôme** de Tho-

mas Owen. La seule dimension qui demeure et qui est à peu près celle de la science-fiction, est celle du problème. Le fantastique vise alors non pas à rompre la cohérence universelle, mais à proposer comme possible une cohérence qui intègre des éléments étrangers à l'expérience quotidienne. Issu d'une théologie contestée, il se constitue une métaphysique multiforme qui lui est propre et qui n'a pas de conséquences hors de l'imaginaire. Sa principale différence avec la science-fiction paraît n'être plus alors que de faire davantage fonds sur des phantasmes ou sur des jeux de mots.

En usant du même modèle, il est peut-être possible de proposer pour les origines de la féerie une hypothèse assez audacieuse. Le conte de fées serait, pour l'essentiel, l'avatar ultime d'une littérature fantastique complètement dégradée et qui aurait jadis trouvé elle-même ses sources dans des religions aujourd'hui disparues. Henri Dontenville dans sa **Mythologie française** (1) et dans sa récente **France mythologique** (2) s'est attaché à montrer précisément l'origine préchrétienne de nombreux contes et de certains personnages légendaires. Les gnomes, les dragons, les fées et les mauvais génies ont eu une valeur terrifiante. Ils ne l'ont plus guère, au moins dans nos pays, parce que la mythologie dont ils procédaient a tout à fait cessé d'être opérante. Le folklore de la Bretagne, dont on trouvera une intéressante analyse dans **Le guide de la Bretagne mystérieuse** (1), consigne pourtant des contes de fées dont les accents sont encore ceux de l'épouvante. C'est que la christianisation plus récente et peut-être moins profonde qu'ailleurs y a laissé plus longtemps subsister les traces de croyances plus anciennes qui ont sou-

---

(1) *Guides Noirs*, Tchou, éd.
(2) Tchou, éd.

vent été réexprimées dans le langage nouveau, c'est-à-dire en termes de diabolisme. De même les dieux grecs sont devenus à nos yeux, sauf fantaisie de lettré, des personnages plutôt débonnaires. Il n'en était certainement pas ainsi à l'époque homérique, quoiqu'ils fussent déjà devenus alors des personnages littéraires.

Est-ce à dire que dans quelques décennies le gentil vampire fera la nique au bon diable sous l'œil attendri du fantôme et qu'ils auront rejoint Mélusine et Carabosse au Théâtre des Enfants Sages ?

La science-fiction, elle, renvoie à la dernière des religions établies, la science. Je ne veux pas dire par là que la science est une religion mais que la science-fiction, d'emblée, en a usé comme d'une religion en ce qu'elle a trouvé ses prémisses dans la foi qu'inspire la science. Ce support d'un type un peu particulier appelle quelques réflexions. Au contraire du fantastique qui a hérité des préoccupations de son support, la science-fiction n'a pas obligatoirement de signification morale ou métaphysique. Aussi peut-il paraître excessif d'y voir le reflet de l'angoisse contemporaine, comme fait Roger Caillois, avec plus de nuances et de prudence pourtant que la plupart de ses prédécesseurs. Angoissée, la science-fiction l'est à l'occasion, comme les autres genres littéraires. Mais pas toujours. Outre qu'il reste à établir une statistique convaincante des œuvres en raison de leur degré d'angoisse ou de pessimisme, et qu'il convient de remarquer que le tragique jusque dans sa forme comique est une convention sinon une nécessité propre à toutes les littératures, on peut citer sans hésiter la plupart des œuvres marquantes de la science-fiction moderne comme des œuvres optimistes où les hommes affrontent et vainquent le mystère et l'inconnu. Je n'en vois guère dans le fantastique, si j'en excepte certains

contes de Jean Ray où le héros défie et repousse les forces de la nuit : ils se situent sur la frange incertaine qui sépare le fantastique de la science-fiction chez cet auteur.

C'est que l'idéologie de départ de la science-fiction est différente. On ne peut pas dominer la surnature mais seulement pactiser avec elle et éviter d'être sa victime. Mais si l'on élimine la surnature au profit de la nature, alors on peut enchaîner les dieux rendus à l'état de mortels. La science-fiction exprime l'esprit du temps en ce qu'elle montre l'affrontement de la raison et de la nature. Les conséquences s'en manifestent jusque dans la forme littéraire. Je ne vois pas d'œuvres fantastiques qui aient les caractéristiques de l'épopée, si l'on écarte les poèmes hugoliens qui sont, au contraire, fantastiques parce qu'épiques. La science-fiction, par contre, a donné naissance à des épopées véritablement modernes, et peut-être aux seules de notre temps.

De même, si l'hypothèse que fait Caillois quant au nombre limité de thèmes du fantastique sinon du conte de fées paraît convaincante, c'est que ce nombre même est inclus dans les structures dogmatiques des cultures désormais épuisées qui leur ont donné naissance. Les religions occidentales ont aujourd'hui d'autres soucis que de multiplier le nombre et les attributs des démons. L'ingéniosité des auteurs rivalise avec celle des théologiens plus ou moins soufrés du passé, mais elle ne peut s'exercer que dans le cadre d'une cosmogonie désormais fixée. Il n'en va pas de même, semble-t-il, pour la science-fiction. Le nombre des thèmes inventés par les écrivains de science-fiction apparaît dès aujourd'hui très supérieur à celui des thèmes exploités par trois siècles de littérature fantastique. Il s'accroît à mesure que les idées de la science et de la philosophie sur le monde évoluent. Il semble donc fonction d'un mouvement général dont nul ne peut prédire le terme et qui s'approprie au reste les dépouilles du conte de fées et du fantastique.

J'aurais aimé discuter la thématique de Roger Caillois tant pour le fantastique que pour la science-fiction. La place me manque. En tout état de cause, une thématique rigoureuse devrait être historique et faire ressortir l'ordre d'apparition des thèmes et de leurs variations. L'on verrait sans doute que chaque œuvre marquante est le lieu d'un dialogue entre la tradition, l'actualité et l'imagination. Se demander alors si le nombre des thèmes de l'imaginaire est fini, comme semblent le penser aujourd'hui certains anthropologues pour les mythes, revient à s'interroger sur le caractère fini et dénombrable des œuvres humaines.

Parmi les jugements hâtifs qui émaillent la thématique de Caillois, notons cette affirmation : **« Les spéculations sur l'espace sont demeurées embryonnaires. »** Il suffira de citer la nouvelle de Lewis Padgett **Tout smouales étaient les borogoves** et **And he builded a crooked house** de Robert Heinlein, pour convaincre du contraire.

Il reste regrettable que Roger Caillois ait examiné le fantastique et la science-fiction avec sympathie, certes, mais avec légèreté. Un auteur, un amateur de fantastique se doivent néanmoins de lire **Images, images,** parce qu'il n'est rien de plus agréable que d'entreprendre avec un esprit brillant une longue conversation sur un sujet passionnant.

L'Anthologie du fantastique du même auteur est, sauf erreur de ma part, la plus étendue qui ait été consacrée à ce genre en France. Elle réunit soixante-dix-sept contes et nouvelles d'une excellente qualité moyenne. Le soin apporté aux traductions et à l'édition en général, le prix de l'ouvrage aussi,

feront regretter qu'elle soit entachée d'un grand nombre de lacunes et d'imperfections. Elle satisfera de ce fait davantage le néophyte, qui s'y trouvera toujours en excellente compagnie, que l'amateur éclairé, qui s'irritera aussi bien de la présence de textes très connus que des nombreuses absences.

La réunion d'une anthologie véritable implique une ligne directrice. L'ambition de celle-ci, la dimension du sujet restreignaient le nombre des intentions possibles à trois : la direction thématique visant à donner des possibilités du fantastique un panorama aussi complet que possible ; la direction géographique s'attachant à faire ressortir en les confrontant les singularités des différentes littératures ; et enfin la direction littéraire s'efforçant d'inclure le plus grand nombre possible d'auteurs connus sans négliger les révélations possibles.

La conciliation de ces trois points de vue dans le cadre trop étroit d'un ouvrage contraint toujours à des concessions. Encore prennent-elles alors un sens. Il semble malheureusement qu'il faille plutôt attribuer redites et lacunes dans l'anthologie de Caillois à une insuffisance de la méthode, sinon de l'information.

Le panorama des thèmes demeure insuffisant. Si le thème du fantôme apparaît dix-neuf fois et celui de la magie ou de la sorcellerie dix ou onze fois, d'autres thèmes pourtant aussi classiques sont pratiquement absents. Celui du vampire n'est représenté que par la nouvelle d'ailleurs excellente d'Alexis Tolstoï, si l'on met à part le domaine extrême-oriental. Bradbury, entre autres, a su pourtant le renouveler. Le thème du loup-garou n'est représenté que par le texte de Jacques Yonnet, **Mina la Chatte**, certes original mais tout à fait marginal. Il eût pourtant été aisé de faire figurer la nouvelle de Bruce Elliot **Wolves don't cry**, d'ailleurs parue dans **Fiction.** Parmi les thèmes rigoureusement absents du recueil, citons celui du pacte avec le diable qui fournirait pourtant matière à plusieurs anthologies, ainsi que celui du double qui tient pourtant une place importante dans la littérature allemande et anglo-saxonne. Plutôt que de donner deux contes de Poe étrangement symétriques et traitant tous deux de l'inhumation prématurée, il eût été indiqué de retenir **William Wilson**, du même auteur. Parmi les nombreuses histoires de revenants, il n'est fait aucune place à celles qui sont inspirées du spiritisme D'autres thèmes comme ceux des animaux portant malédiction comme les chats, des enfants médiateurs de l'invisible, des golems et autres créations magiques ont été également passés sous silence. Le thème de la possession n'est que très indirectement abordé dans l'excellente nouvelle de Jean-Louis Bouquet, **Alouqa.**

L'excuse de la dimension nécessairement limitée de l'ouvrage vaut-elle d'être invoquée ? On peut en douter. Des coupes sombres eussent pu être pratiquées sans dommage dans l'épais bataillon des histoires de fantômes. Les deux histoires de Philip MacDonald, **Domaine interdit**, et de Richard Matheson, **Escamotage**, font pratiquement double emploi. La dernière est d'ailleurs victime de l'habituelle malédiction typographique qui la frappa déjà lors de son passage dans **Fiction**. Aucun imprimeur français ne semble supporter qu'elle puisse se conclure sur la chute saisissante d'un mot inachevé : « Je suis en train de boire une tasse de caf... » (1)

La représentation géographique souffre des mêmes défauts, quoique Caillois l'ait en principe privilégiée. L'attribution de Fitz James O'Brien au do-

---

(1) Alors que la rédaction de *Fiction*, quand le texte lui avait été emprunté, avait minutieusement averti l'éditeur ! (N.D.L.R.)

maine irlandais est contestable. Si cet écrivain est bien né en Irlande vers 1828, c'est aux Etats-Unis, à partir de 1852, qu'il se mit à écrire et qu'il publia notamment **Le forgeur de merveilles**. Comme l'histoire se déroule à New York et qu'elle emprunte son atmosphère au fantastique allemand, je crois plus juste de la rattacher au fantastique américain naissant Si le domaine allemand est bien peu représenté, le domaine autrichien fait totalement défaut : Perutz, Meyrinck, Kubin eussent pu l'illustrer Je doute, sans toutefois le connaître, que le domaine italien se limite à deux auteurs contemporains. A l'opposé, le domaine sud-américain paraît mal ou sur-représenté **Le Sud** de Borges est une nouvelle insolite plutôt que fantastique. Je cherche encore après trois lectures le côté fantastique de **Luvina** de Juan Rulfo. Le domaine haïtien n'apparaît ici, semble-t-il, que parce qu'il permet de rajouter un point sur la carte et qu'en raison d'une sympathie de l'auteur et de l'anthologiste La nouvelle est honorable mais relève plutôt du folklore que du fantastique, malgré l'avertissement de la préface qui exclut du recueil le premier genre Enfin, s'il était intéressant de faire connaître le domaine extrême-oriental, il eût été préférable soit de le restreindre, soit d'y faire apparaître plus de variété. Une histoire qui tient en un feuillet ou deux et où l'on voit un homme rencontrer un démon ou un fantôme, s'en effrayer et mourir n'a que peu d'intérêt. Elle relate un fait terrifiant. Elle ne suscite pas l'inquiétude et, malgré le caractère savant de son écriture, se rattache au folklore plus qu'au fantastique. Par ailleurs, la traduction particulière au domaine japonais en rend la lecture difficilement supportable, à l'exception des textes adaptés de Lafcadio Hearn et d'une nouvelle moderne Je ne doute pas que les traductions de B. Frank soient fidèles et même scientifiques, mais l'impression de mot à mot scolaire que laissent les textes trahit sans doute leur génie propre.

La liste des auteurs est-elle plus caractéristique de la littérature fantastique ? Roger Caillois a-t-il sacrifié la thématique et la répartition géographique au souci de se faire une belle liste d'auteurs ? On peut en douter. Quelques écrivains sont représentés deux fois sans qu'on voie toujours bien pourquoi. Le fait que d'autres soient fort peu connus aurait valeur de découverte si de grands noms n'étaient absents. Ainsi Kafka, Arthur Machen, Lord Dunsany, Stevenson, Lovecraft, par exemple, outre quelques noms déjà cités. L'exclusion de Lovecraft est paraît-il volontaire, mais Caillois n'en donne pas la raison. Qui expliquera l'ostracisme dont sont victimes Nerval et Barbey d'Aurevilly alors que Maupassant apparaît deux fois ? J'accepte assez volontiers l'absence de Nodier, mais au lieu d'une nouvelle contestable de Léon-Paul Fargue, j'en aurais assez bien vu une d'Apollinaire. Je relèverai encore, avec moins d'insistance, l'absence de Clark Ashton Smith et celle de Walter de La Mare.

Tout ceci donne à penser que la réunion de cette anthologie ne fut peut-être pas l'énorme travail sur lequel insiste complaisamment la préface. La qualité des conseillers de Caillois, sa propre culture permettaient d'espérer beaucoup mieux. Tel quel, ce recueil peut constituer une bonne introduction au fantastique, une incitation pour le profane à en lire d'avantage. Mais il ne donne du fantastique ni une idée nette ni une vue complète. Le nombre considérable des anthologies anglo-saxonnes de bonne tenue aurait pu permettre, au prix d'un travail de lecture assez restreint, d'en établir un meilleur. Il reste à espérer que le suc-

(Suite page 160)

Revue des films

Manuscrit trouvé à Saragosse

Il fut un temps — c'était sous le règne de Louis-Philippe — où les Français se prirent de passion pour la Pologne. Mickiewicz professait au Collège de France, et il n'était guère d'estaminet, tant à Paris qu'en banlieue, qui n'affichât fièrement sur ses murs cette double devise : *Respect aux dames ! Honneur aux Polonais !*

Ces Polonais, voici justement qu'ils nous reviennent en force, avec ce *Manuscrit trouvé à Saragosse* que Wojciech Jerzy Has réalisa en 1964, et qu'occupant de surcroît la Sierra Morena, ils entreprennent de la peupler de leurs rêves et de leurs somptueux enchantements.

Je ne l'ai jamais vue que de loin, cette farouche Sierra Morena, un jour que je traversais en taxi (*sic*) les déserts de la Nouvelle-Castille. L'Espagne d'alors était en république et commençait à peine à vouloir vivre sa vie. On le lui fit payer très cher.

Mais l'on va dire que j'extrapole, et le quarteron d'*aficionados* qui me lit, paraît-il, de temps à autre, ne va point tarder à me reprocher de brandir une nouvelle fois les banderilles de mes souvenirs de jeunesse. Je n'insiste pas. Je reviens à mes Polonais, je passe en Pologne. *C'est-à-dire nulle part,* assurait Jarry. Nulle part ? C'est vite dit, puisque aussi bien, comme vous l'avez déjà compris, l'action du *Manuscrit* nous ramène au cœur même de la Sierra Morena, dans une Espagne qui, pour être polonaise, ne m'en a pas moins paru aussi vraie qu'on le pouvait souhaiter.

Cela tient peut-être à ce que la Pologne et l'Espagne sont sœurs. Sœurs jumelles, même ; encore qu'on ne s'en soit guère avisé. Bien des choses leur sont communes. Un catholicisme agressif, envahissant, infantile, pittoresque. Une exigeante passion du point d'honneur. Une soudaine mélancolie, enfin, qui, tempérant une même ardeur à vivre, fait une part au rêve et découle tout autant de cette fameuse « âme slave » — à propos de laquelle on a beaucoup bêtifié — que de la longue plainte mauresque qui n'en finit de s'exhaler dans le *cante jondo*, depuis la conquête de Grenade.

Après cela, on se doute bien que le *Manuscrit* de Has n'a strictement rien à voir avec les quelques « espagnolades » que nous devons au cinéma français : *Eldorado, La femme et le pantin, Maison de danses* et autres *Jardins de Murcie*. Mariant assez joliment la chienlit à l'opéra-comique, ces « œuvres »-là — également et justement oubliées — donnaient fallacieusement à penser que les Espagnols n'avaient rien d'autre à faire que de gratter de la guitare, jouer de la *navaja*, estoquer le taureau et *danser la séguedille chez mon ami Lillas Pastia...* Eh bien, non ! l'Espagne du *Manuscrit*, ce n'est pas cela du tout : c'est un peu celle de *Guzman d'Alfarache* et des *Nouvelles exemplaires*. Mais ce à quoi le film fait véritablement penser, par le ton, la couleur, le mouvement, c'est surtout aux savoureuses *Saynètes madrilènes* de Ramon de la Cruz et aux scènes populaires de Goya, qui en sont en quelque sorte le chatoyant contrepoint plastique. J'ajoute — et ce n'est

pas le moins surprenant — que *Manuscrit, Saynètes et scènes populaires* nous donnent une seule et même image du même XVIII[e] siècle espagnol.

Pourtant le *Manuscrit trouvé à Saragosse,* ce curieux roman à tiroirs dont Has et son scénariste se sont inspirés, ce curieux et long roman fantastico-picaresque, n'est pas sorti d'une plume ibérique. On le doit à un grand seigneur polonais, singulier autant qu'attachant, le comte Jan Potocki (1761-1815), qui l'écrivit directement en français (1).

Résumer un tel ouvrage n'est point aisé. Le protagoniste en est un jeune gentilhomme ardennais, Alphonse van Worden, qui, ayant obtenu de Philippe V, roi d'Espagne, une commission de capitaine aux Garde wallonnes, se met en devoir de rejoindre son régiment caserné à Madrid. Tout se passe à peu près bien, jusqu'à ce soir qui le voit contraint de faire halte dans une misérable auberge abandonnée, en un point lugubrement désert de la Sierra Morena. Le jeune officier s'y croit seul. Pourtant, au dernier coup de minuit, deux jeunes, deux fascinantes sœurs mauresques, se présentent à lui, comme par enchantement, et l'invitent à partager leur repas et leur couche. La nuit s'écoule dans les délices.. Mais, au matin, Alphonse van Worden s'éveille au pied d'un gibet, aux côtés de deux pendus horrifiques. Il prend peur. L'auberge est proche, il y court : rien n'y subsiste plus des doux prodiges de la nuit Le jeune officier s'éloigne alors en toute hâte de ces lieux maudits. Il trouvera successivement refuge auprès d'un saint homme d'ermite quelque peu équivoque et dans l'inquiétant château d'un cabaliste juif. Dès cet instant, les événements les plus étranges se multiplient, comme aussi les rencontres les plus surprenantes. Rencontres qui nous vaudront d'entendre nombre de récits « vécus », lesquels, s'engendrant l'un l'autre à la façon des poupées gigognes, recouperont souvent — belles Mauresques, gibet et pendus compris — l'incroyable aventure du capitaine aux Gardes wallonnes.

(1) J'ai déjà parlé et du livre et de son auteur, lors de la publication du **Manuscrit** — chez Gallimard — par les soins de Roger Caillois. Voir **Fiction** n° 63, pp. 136, 137 et 138.

On finira tout de même par nous dire que cette longue suite de prodiges, cet étourdissant ballet oniro-fantasmagorique n'étaient, somme toute, qu'une série d'épreuves dont Alphonse van Worden devait nécessairement triompher avant d'atteindre à des destinées qu'on lui promet magnifiques, et dont il ignore presque tout. Cependant, à l'instant où l'on nous donne cette explication décevante, encore que quasi rationaliste, voici qu'un éblouissant tour de passe-passe remet tout en question. Et c'est la fin, si tant est qu'on puisse en être vraiment sûr...

Wojciech Jerzy Has, le réalisateur de ce *Manuscrit,* n'est guère loquace, ni même aussi répandu que ne le sont ses confrères et compatriotes Andrzej Wajda et Jerzy Kawalerowicz, pour ne rien dire de Roman Polanski dont l'étonnante réussite internationale doit presque autant aux mérites d'une publicité bien comprise qu'au talent. On le connaît donc assez mal. On sait cependant que, né en 1925, il a signé, depuis bientôt vingt ans, un dizaine de courts-métrages documentaires et les grands films ci-après — qui précèdent le *Manuscrit* : *Le nœud coulant* (1957), *Les adieux* (1958), *Chambre commune* (1959), *Adieu, jeunesse* (1961), *L'or de mes rêves* (1962) et *L'art d'être aimée* (1962).

On a écrit bien des choses à propos de ces films. On a parlé d'intimisme, d'esthétisme, d'onirisme, de surréalisme. On a dit de Has qu'il était *le créateur d'un univers qui existe à la limite du réel et de l'imaginaire, un peu suspendu dans le temps...* (1), et qu'il excellait *à créer des atmosphères baroques ainsi qu'à tirer parti de toute la poésie fantastique qui se dégage du monde des objets* (2). C'est assez alléchant ! Pourtant il n'est point impossible que les fanatiques de ce « nouveau roman » en images qu'est souvent le jeune cinéma français n'éprouvent quelque déception à la projection de l'éblouissant, de l'admirable *Manuscrit* qui pourrait bien être — je ne suis pas le seul à le penser — l'un des trois ou quatre plus grands

(1) Konrad Eberhardt, **Lettre de Varsovie (Cinéma 63,** n° 79).

(2) Jean Sirodeau, **La Pologne rêve (Midi-Minuit Fantastique,** n° 9).

films fantastiques que le cinéma mondial nous ait jamais donnés.

Son classicisme formel, qui, s'il ne répugne pas à profiter des avantages du dyaliscope, se refuse à la gratuité des jongleries de caméra et n'utilise guère le *zoom* — ou si discrètement qu'on ne s'en aperçoit point — ce classicisme-là peut évidemment surprendre, mais il me paraît bien qu'il n'y avait pas de meilleure façon de traiter un sujet à ce point baroque et luxuriant. On sait du reste que le grand art et, partant, la poésie naissent assez communément du contraste. C'est précisément ce qui se produit superbement ici.

Ce classicisme, qui doit sans doute beaucoup au remarquable travail du scénariste Tadeusz Kwiatkowski, ne se prend cependant jamais au sérieux et l'humour le plus délié l'assouplit à ravir. Il nous vaut néanmoins, ce classicisme, une œuvre authentique et non point un simple brouillon bâclé à la diable, une œuvre en tout point achevée et qui ne s'encombre pas de ces *private jokes,* dont on abuse un peu, lesquels ne sont souvent là que pour pallier aux manques du réalisateur.

Les Polonais avaient d'abord pensé à présenter ce film en deux fois, sous deux titres différents : *Manuscrit trouvé à Saragosse* et *Le mystère de la vallée de Los Hermanos*. L'idée n'était pas mauvaise ; d'autant que le *Manuscrit* peut effectivement se scinder en deux parties d'égale longueur, sensiblement distinctes. L'une, la première, nous conte surtout les mésaventures d'Alphonse van Worden et de l'extravagant auteur de ses jours ; l'autre — plus picaresque que vraiment fantastique — se compose principalement de « récits madrilènes » narrés au hasard de rencontres bien moins fortuites qu'il n'y paraît de prime abord. Ces récits-là méritent qu'on s'y arrête un instant. Ce sont eux qui m'ont le plus fait penser à Ramon de la Cruz et à Goya. Menés tambour battant, ils nous présentent une pittoresque galerie de pique-assiette, de cocus, d'officieux, de galants, de duègnes, de spadassins, de coquettes, d'imbéciles et d'ingénues. L'humour dont j'ai déjà parlé et certain érotisme à fleur de peau y font merveille, qui sont, avec le fantastique, les constantes et la raison d'être du *Manuscrit* tout entier.

Il y a là, dans les deux parties de ce film véritablement monumental — la projection de la copie présentée en juin 1965, à la Cinémathèque, durait 3 heures 15 — des scènes, des lieux, des visages qui demeurent longtemps dans le souvenir. Je pense aux amours contrariées de Paschero le démoniaque ; à celles, faciles et virevoltantes, de l'aguichante Frasquetta ; à celles aussi, infiniment naïves, de l'innocent Lopez Soarez. Je revois l'étrange château du cabaliste juif tout encombré de grimoires et d'objets inconnus ; je revois certain quartier madrilène prodigieusement animé et cette sierra, calcinée, désolée, maléfique, où ses pas ramènent immanquablement le malchanceux capitaine aux Gardes wallonnes. J'évoque, enfin, cette nuée de jeunes femmes toutes également belles, de la comédienne en renom à la plus anonyme des figurantes. Pola Raksa, pourtant (une trop épisodique Inésille), l'emporte, semble-t-il, sur ses compagnes, tant son fascinant visage nous donne à rêver.

La photographie, les décors, les costumes — lumineux, chatoyants ou baroques à souhait — épousent admirablement l'esprit du film. Les comédiens et comédiennes, on ne peut plus judicieusement choisis, y tiennent leurs rôles en perfection. Sauf, toutefois, le regretté Zbigniew Cybulski (Alphonse van Worden) qui accuse ici plus du double de l'âge du personnage qu'il incarne, et dont Potocki nous dit qu'il a tout juste dix-huit ans. Il s'ensuit un décalage fâcheux qui nous vaut un benêt attardé et balourd, alors que la seule candeur du tout jeune homme eût été de rigueur.

Mais le *Manuscrit* regorge de tant de richesses et de charmes — encore qu'il soit présentement amputé d'un tiers — qu'on se doit de l'aller voir. Il n'est pas sûr que nous nous retrouvions de sitôt à pareille fête.

Roland STRAGLIATI

MANUSCRIT TROUVÉ A SARAGOSSE (Rekopis znaleziony w Saragossie), film polonais de Wojciech Jerzy Has (1964). **Scénario :** Tadeusz Kwiatkowski, d'après le roman de Jan Potocki. **Images** (en dyaliscope) : Mieczyslaw Jahoda. **Décors :**

Jerzy Skarzynski et Tadeusz Myszorek. **Costumes** : Lidia et Jerzy Skarzynski. **Musique** : Krzysztof Penderecki. **Interprétation** : **Zbigniew Cybulski, Iga Cembrzynska,** Joanna Jedryka, **Kazimierz Opalinski, Slawomir Linder, Miroslawa Lombardo,** Franciszek Pieczka, Barbara Krafft, **Pola Raksa,** Adam Pawlikowski, **Beata** Tyszkiewicz, Gustaw Holoubek, **Leon Niemczek, Krzysztof Litwin, Bogumil Kobiela,** Elzbieta Czyzewska, **Janusz Klosinski, etc.**

Un million d'années avant Jésus-Christ

N.D.L.R. Le brillant morceau de prose qui suit arrachera quelques larmes d'émotion aux lecteurs qui se souviendront de l'hymne à Ursula, entonné voici trois ans par notre ami Jacques Goimard à propos de James Bond contre Dr. No. **Eh oui, le voici donc revenu après une longue attente, le grand Goimard érotomane, qui lisait Paris-Hollywood dans les salles de cinéma à la lueur de sa lampe de poche, et qui vient de trouver un nouveau mets de choix à se mettre sous la dent, en la personne de la succulente Raquel Welch ! Qu'on se le dise : des articles de cette cuvée, on n'en lira pas souvent.**

L'intérêt d'un film ne se mesure pas toujours à la personnalité de son signataire, non plus qu'au genre dont il relève — ou paraît relever. Sur le premier point, il est clair que les noms sympathiquement hammeriens de Michael Carreras et de Don Chaffey, respectivement producteur et réalisateur du film qui nous occupe ici, n'étaient pas de nature à nous faire attendre des miracles ; mais un titre aussi clair que peut l'être *Un million d'années avant Jésus-Christ* ne classe-t-il pas le film qui le porte, d'une façon quasi automatique, dans la catégorie des films de genre ? Oui et non. Il serait vain de nier que ce film entend se situer en pleine préhistoire, et qu'il respecte les lois du genre, ou plutôt ses mythes (c'est d'ailleurs un remake assez fidèle du bien connu *Tumak film de la jungle*, déjà intitulé dans sa version originale *One million years B.C.*), et pourtant son véritable intérêt est ailleurs.

Notons d'abord que si le genre préhistorique existe, il n'est pas fort abondamment représenté : en fait il n'affecte guère nos écrans qu'une fois tous les trois ou quatre ans, le plus souvent à titre de prolongement d'une autre mode, péplum, film de jungle, etc. Bien rares sont les films authentiquement dignes du label, comme ce *Prehistoric women* dont nous gardons toujours, après bien des années, un souvenir teinté d'une discrète mélancolie. *Un million d'années avant Jésus-Christ* est moins orthodoxe, et certaines de ses images sont pétries d'éléments extrinsèques ; pourtant il se situe indiscutablement au temps des hommes fossiles, et par là même fort loin des préoccupations du cinéma actuel. Tout le paradoxe est là : lorsqu'un genre est suffisamment peu représentatif, c'est faire preuve d'originalité que de le choisir — d'originalité, c'est-à-dire d'une motivation qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans le cinéma de genre.

Que la motivation des auteurs ne soit que très subsidiairement préhistorique, la petite histoire du film en témoigne ; une petite histoire à laquelle nous sommes loin d'avoir été intimement mêlés, mais que reflète le déluge de photos publicitaires dont nous sommes inondés depuis des mois. Ne me dites pas que vous ignorez le nom de Raquel Welch ; je vous aurais cru il y a un an, mais plus maintenant. Ce grand corps sain, ces formes harmonieuses, toute cette

viande souple et polie, d'une matité presque transparente, se peignent sur votre rétine à mesure que j'en parle ; et vous n'avez pas oublié non plus le bikini janséniste, à la fois restreint en surface et sobre en motifs, qui représente, si je puis dire, le plus petit commun dénominateur de tant de photos publiées à droite et à gauche. Bref, nous sommes tous au courant, avant même d'avoir vu un seul film tourné en vedette par Raquel Welch ; c'est-à-dire que l'opération a été menée de main de maître, et que c'est une opération publicitaire. L'histoire est ancienne et son scénario bien au point : une débutante « physiquement douée » comme disent les spécialistes, et qu'il s'agit de lancer, mais sans trop compter sur son métier d'actrice ; un film d'hommes où elle tiendra, sans grand danger, le rôle de vedette féminine ; puis un film de mise en valeur, guère plus dangereux dans la mesure où les merveilles promises seront enfin dévoilées à un milliard six cents millions de mâles du monde entier. Le film d'hommes, pour elle, ce fut *Le voyage fantastique,* qui sera sorti sur les écrans parisiens au moment où vous lirez cet article, et le film de mise en valeur, c'est précisément *Un million d'années avant Jésus-Christ,* tourné le deuxième et sorti le premier, la mise au point du précédent ayant exigé beaucoup de temps à cause, paraît-il, de ses effets spéciaux.

Voilà donc, direz-vous, du pur et simple commerce, et le critique pourrait sans dommage renoncer ici à interposer son jugement entre les producteurs et le public : ce serait mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, ou au minimum se fourvoyer. Pourtant il y a quelque chose dans ce film.

Les intellectuels du monde entier jugent que le commerce est incompatible avec la métaphysique ; mais alors, qui fera la métaphysique du commerce ? Est-ce là une activité complètement dépourvue de sens ? A force de dénoncer le piège où les producteurs prétendent enfermer le spectateur, on finit par oublier le morceau de gruyère qui sert d'appât ; pourtant le spectateur est libre, et n'irait pas voir le film sans raisons précises. Or ici la raison précise n'est pas sans magnificence, et le morceau de gruyère tenterait le plus anorexique ; je veux dire que Raquel Welch est une femme d'une exceptionnelle beauté. D'ailleurs vous êtes au courant. Mais il ne s'agit pas d'élire Miss Monde, ou de définir un nouveau record. La beauté a une fonction métaphysique, Platon en personne l'a dit et redit. Je sais qu'il y en a qui disent : « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ». Peut-on être à ce point pense-petit ! La vérité est dans Platon, et justement Platon dit que la vérité est dans la beauté. En d'autres temps, la beauté de Raquel Welch nous eût guidés vers la suprême sagesse d'Epictète, ou vers l'héroïsme du grand Bayard ; dans *Un million d'années avant Jésus-Christ,* la voilà promue remède contre les méfaits de la civilisation moderne. Puisque la modernité est artificielle, Raquel sera la nature même : une chair simple exhibée, un bikini sans fanfreluches ni chichis, ni guipures, ni bouffettes (formé ici de peaux de bêtes pas même tannées) ; puisque la modernité est prétentieuse, elle sera modeste et sans détours ; puisque la modernité est cruelle, elle sera sensible et bonne. En bref, l'archétype est là ; il est indépendant du film et lui préexiste. Il aurait même pu être développé dans un tout autre cadre, îles des mers du Sud, forêts médiévales, etc. ; la préhistoire n'est qu'un milieu plus rudimentaire, plus contrasté, où la femme se réduit sans mal à sa fonction quintessentielle de déesse-mère.

Après cela il n'est pas absolument fondamental que les spécialistes se jugent lésés. L'amateur de science-fiction se souvient de Rosny aîné, pourtant bien fantaisiste déjà, et soupire que le cinéma n'a jamais été un bon moyen de voyager dans le temps. Quant aux préhistoriens, ils se récrieront : on n'a jamais vu les dinosaures, animaux de lagunes, se promener dans les montagnes ; les cavernes sont usuellement creusées dans le calcaire et non dans les volcans, comme celle qui nous est dispensée ici (et comme tant d'autres grottes, hélas ! plus cinématographiques que réelles) ; les hommes n'existaient pas encore un million d'années avant Jésus-Christ ; la chronologie du scénario d'ailleurs est d'autant moins facile à préciser qu'il se situe au point de rencontre d'une tribu

d'hommes de Cro-Magnon (30.000 ans avant Jésus-Christ), d'une tribu de néanderthaliens ou assimilés (100.000 ans), d'une tribu de pithécanthropes (500.000 ans) et de tout un attirail de sauriens jurassiques (130 millions d'années), qui d'ailleurs n'excluent pas leurs descendants du crétacé, les uns et les autres joyeusement confondus par le crayon primesautier de Ray Harryhausen. Inutile de lui dire que le tigre aux dents de sabre ou l'ours des cavernes, contemporains authentiques des hommes des cavernes, valaient bien ces charmantes petites bêtes ; il ne sait dessiner que des diplodocus et des tricératops. Ici l'incohérence du scénario rejoint la froideur des techniques d'animation : il est temps de dire qu'avec tout son métier d'artisan soigneux, Harryhausen fait surtout naître l'ennui et l'incrédulité ; il est si peu doué pour la terreur que ses numéros les plus réussis sont presque toujours des canulars (ici le ptérodactyle, ailleurs tels squelettes spadassins). Faute d'avoir su retrouver l'inspiration de *King Kong,* le film se serait bien passé de ce fantastique de pacotille.

Tout cela pourtant est secondaire, car c'est surtout Raquel Welch qu'on voit sur l'écran. Et dans une certaine mesure, le réalisateur a su lui apprêter un écrin digne d'elle. A cette femme-refuge, il fallait un environnement de cauchemar : le soleil zénithal, écrasant, du tropique la rend plus nette encore, plus précise, plus tangible ; les blocs erratiques, les vapeurs de soufre, les murailles crayeuses lui confèrent souplesse et humanité ; le vol des vautours, le grouillement des serpents la font plus accueillante, plus tendre ; à la souffrance sans nom du lézard géant touché à la langue, à l'horreur du sanglier mort affublé de fausses défenses et peint, aux affrontements sans merci des monstres acculés, elle emprunte sa langueur d'oasis, sa nonchalance palpitante, sa paix ; les blessures lui donnent sa sève, les disettes sa succulence. Et le plus suave est qu'elle participe, qu'elle a peur, qu'elle décampe comme tout le monde, qu'elle s'érafle juteusement aux rugosités de la roche inhospitalière, qu'elle tombe et roule, qu'elle repart hors d'haleine, pour s'effondrer enfin sans forces, livrée aux griffes squameuses de quelque bête à sang froid. Par elle, de bout en bout, le film est tout pantelant de sanglots inavoués.

Quel beau poème ce serait si l'auteur était allé jusqu'au bout, dans la ligne des affolés célèbres, un Sternberg, un Cukor, un Preminger, un Vadim ! Mais Don Chaffey ne cultive pas la même forme de sensualité, et l'on peut tenir pour acquis qu'il a été dépassé par son héroïne ; lui-même se complaît surtout dans le sang et la cruauté, petit travers bien britannique dont nous voyons périodiquement frappés les mousquetaires de la Hammer, Cy Endfield ou le Peter Brook du *Seigneur des Mouches* (plusieurs fois cité ici, avec la tête du sanglier mort ou le significatif passage du règne de Sakana sur la tribu à la dérive). Les hommes selon Chaffey sont échevelés, hagards ; ils abandonnent dans une fosse le faible tombé là par mégarde ; ils mangent leur proie entre chasseurs et jettent les os aux vieillards. C'est dire qu'une comparaison avec les vautours ne tournerait pas nécessairement à leur avantage ; trop rares sont les moments de rémission, comme l'intermède chez le peuple de Raquel Welch, ou la leçon de bain dispensée par celle-ci aux moustériens du volcan. Peut-être le grand Griffith, s'il collabora comme on le dit à la première version du film, s'intéressa-t-il à ces passages ; en tout cas ils sont plus vrais que les autres sur le plan historique (tout est relatif) et font comprendre grosso modo pourquoi les moustériens ne pouvaient pas inventer l'art et pourquoi les aurignaciens s'en sont chargés. Mais le mauvais génie l'emporte finalement, à la fois dans le contenu du film et dans la qualité de l'inspiration : les deux tribus s'entretuent, le volcan entre en éruption, le sol cesse brusquement d'exister sous les pieds des survivants. Ce ressort a été utilisé quarante fois, comme celui de la photo en couleurs qui vire au noir et blanc après l'explosion : belle idée, si l'on trouvait une explication plus ou moins S.F. pour la justifier. Mais le catastrophisme est un peu suspect quand il est à ce point délibéré : tous les films ne sont pas obligés de finir sur le mythe de l'explosion atomique (sinon, quelle différence y aurait-il avec « ils furent

(Suite page 160)

Revue des arts

par Anne Tronche

STANISLAO LEPRI

Le monde de Lepri est pour le moins déconcertant. Il embrasse les différents stades de l'insolite : merveilleux des contes et légendes, lyrisme fantomatique, situations hallucinatoires et apocalyptiques, architectures démentes à la Piranèse, visions grotesques d'une humanité livrée aux lois aberrantes de l'absurde.

Italien d'origine, Lepri renoue avec le meilleur de la tradition baroque pour conter avec précision ses différents récits. Certaines toiles apparaissent comme de véritables nouvelles dont la fin provoque un suspense chez le spectateur. Parfois, le temps de l'histoire nécessite deux toiles. Une étrange petite fille, assise au milieu d'un désert de sable, fixe un point qui se situe hors de la toile ; à ses pieds, un chien noir hurleur ; une pluie d'enfants simiesques se trouve en suspension dans le ciel. Sur la seconde toile, la fillette et le chien n'ont pas varié dans leur attitude, mais les enfants-gnomes se sont écrasés sur le sol, yeux fermés, en petites taches bigarrées.

Lepri aime les grands espaces : étendues de sable où grouille une humanité dénudée, en génuflexion, qui s'affaire en des gestes sans signification. Il dépeint aussi les abîmes profonds, aux parois lisses, où s'épuisent des êtres préoccupés de rejoindre la trouée azurée, éloignée de leur regard ; ce tourment prend un sens plus aigu lorsque l'on decouvre qu'une foule intéressée et inactive se presse sur les bords du gouffre pour profiter du spectacle.

Lorsque les pièges topologiques de la planète de Lepri ne peuvent répondre totalement à l'imagination malveillante de l'artiste, il construit des architectures dont la seule logique est de tourmenter l'humain : tours dont les différents plateaux reposent sur des grappes d'hommes dont la densité décroît à mesure qu'elle s'allonge ; roues hydrauliques dont les pales s'ornent de groupes épouvantés, qui voient, à mesure que le mouvement rotatif se poursuit, les occupants des niveaux inférieurs se noyer.

Lepri se plaît à donner des proportions insolites aux situations les plus simples : l'auto-portrait de l'artiste en contre-jour dans son atelier, entouré de ses objets familiers, relèverait de l'inspiration la plus banale si la silhouette découpée en contre-jour ne suggérait, dans ses proportions et sa raideur, Frankenstein.

Par jeu, Lepri aime les références ; ses propres tableaux ou ceux de Léonor Fini ornent les murs des ateliers qu'il dépeint. Cette évocation du tableau-musée résume bien l'attitude de Lepri, pour qui l'aventure picturale est un jeu raffiné de l'esprit. Sur son échiquier truqué, aux solutions multiples, il piège des ombres. Son goût du baroque et de la precision lui font choisir des harmonies savantes, des couleurs pâlies, dont il orne avec la plus grande délicatesse son dessin remarquable.

Galerie J. Desbrière
27 rue Guénégaud (6e)



BELLMER

En parcourant la remarquable exposition présentée par la galerie A.F. Petit, qui va des dessins remontant aux années 1930 aux œuvres les plus récentes, on mesure l'étrange symbiose qui s'est créée entre l'expérience spirituelle de l'artiste et son œuvre hallucinée.

Né à Katowice au début du siècle, Bellmer connaît sa première révolte à vingt-deux ans ; il abandonne ses études, rompt avec son père et monte un bureau de publicité industrielle. Durant cette période, il rencontre le grand dessinateur allemand Grosz, qui a tracé la caricature hallucinante d'une Allemagne impudente et perverse. Trois événements d'ordre presque prémonitoire viennent bouleverser sa vie et donner un sens nouveau à sa destinée : la maladie de sa femme, la découverte d'une malle remplie d'objets-souvenirs de l'enfance et l'apparition dans sa vie d'une cousine de quinze ans, adolescente perverse et subtile.

Il construit alors « La Poupée », première manifestation de ses obsessions. Doué d'articulations, le corps artificiel de l'adolescente va se mouvoir dans l'espace et se plier aux assauts de l'imagination de son possesseur. Le corps apparaît déjà comme le réceptacle initiatique du vertige humain.

Grâce à « La Poupée », Bellmer entre dans le milieu surréaliste. En 1938, fuyant le nazisme, l'artiste vient s'installer en France, puis c'est la guerre et Bellmer est incarcéré près d'Aix-en-Provence en tant que sujet allemand. C'est alors qu'il fait appel au dessin pour conjurer les affres de sa nuit. Bellmer se plie aux rigueurs d'un dessin classique pour poursuivre la vision médiumnique de ses délires érotiques.

Si, dans les jeux pervers et magiques des petites filles des premiers dessins, on perçoit encore les traces d'une anecdote, peu à peu les dessins s'agencent autour d'un système logique qui leur est propre. Le graphisme délire dans un jeu « arcimboldien », les corps et les visages deviennent les paysages où se jouent les scènes et les rencontres les plus érotiques. Peu à peu, Bellmer poursuit ses rêves au-delà de l'apparence physique, il entrouvre les corps, les déchire en de diaboliques écartèlements, il accule ses créatures rêvées à leur devenir de squelette, à leur fonction organique, en une sarabande hallucinée.

Le peintre s'attarde parfois sur un élément du corps humain, par exemple dans la série des mains, où par le jeu savant des articulations il crée les phases diverses du schéma idéal de son espace rêvé. La femme apparaît bien comme le golem mythique de cette œuvre ; dispensatrice des ivresses elle convie à des fêtes où, tour à tour victime et démon pornographe, elle assistera à sa propre destruction.

Les scènes lascives qui composent souvent les chevelures des héroïnes révèlent un travail méthodique d'organisation. La délicatesse et la grâce du graphisme utilisent les roueries de l'illusion et parent les situations les plus scabreuses d'une fraîcheur gracile qui n'est pas sans rappeler certaines miniatures. Bien que A.F. Petit garde dans son bureau certains dessins, dont la violence suggestive risque de choquer les regards non préparés à vagabonder dans les méandres d'un érotisme apocalyptique, le graphisme de Bellmer n'agresse jamais le regard ; il s'offre à une approche lente qui permet à l'esprit de reconstituer les pièces précieuses d'un rébus pornographique.

Il semble que Bellmer, despote de l'imaginaire, ait trouvé l'une des réponses aux terreurs humaines. La connaissance rêvée du corps féminin est, pour ce veilleur des nuits profondes, le lien unique qui se révèle à ses phan-

tasmes et l'en délivre parfois pour quelques instants.

Galerie Petit

122 boulevard Haussmann (8e)

⁂

JEAN ROBERT

Nous avons retrouvé Jean Robert avec plaisir à la Galerie Valérie Schmidt. Avec quelques autres peintres et dessinateurs, Jean Robert est de ces jeunes artistes que cette galerie suit et pousse fidèlement depuis leur première apparition sur les cimaises. Bien que l'on ne trouve dans son œuvre nulle trace d'anecdote ni d'élément figuratif, les toiles de Jean Robert restent nimbées d'une certaine tension fantastique. Les déchirures, les secousses linéaires qui s'opèrent au cœur de larges fonds monochromes sont autant de manifestations biologiques ou cosmiques qui agitent de grandes terres froides ou de grands espaces indifférents.

Jean Robert a choisi une expression sobre. Les annotations griffées s'inscrivent comme une écriture émotionnelle, dont la pureté répond admirablement à la richesse des fonds ; ceux-ci, dans leurs délicates nuances et leur somptuosité, sont traités comme des laques. Il n'est pas toujours nécessaire de raconter précisément pour se faire comprendre : Jean Robert nous le prouve ; ses toiles sont des impressions subjectives qui nous restituent une nouvelle forme de paysage, une échappée méconnue vers l'imaginaire. Si son propos est de répondre au rêveur fatigué des agressions de la réalité, il y réussit fort bien en jouant sur la fascination des formes et des couleurs.

Galerie Valérie Schmidt
41 rue Mazarine (6e)

⁂

LES LALANNE

Sous ce titre, qui évoque d'étranges créations hybrides, se cache un couple : François-Xavier et Claude. Les Lalanne ou le décor-sortilège, F.-X. Lalanne renvoie la tradition d'un mobilier de bon ton à ses poussières et choisit avec humour un zoo insolite pour animer notre décor. Les secrétaires, bars, coffrets à bijoux, téléphones, se nichent dans le ventre de rhinocéros ou de tortues de métal ; les sièges deviennent des troupeaux de moutons que l'on peut déplacer, déranger, ou des boas de tissu mou et scintillant que l'on entortille facilement selon son sens du confort. Le styliste fantasque a pensé aux moindre détails : les cabinets d'aisance et les baignoires se métamorphosent en crapaud et mouche qui viennent enfin nous consoler de la triste banalité des formes utiles.

La fantaisie poétique avec laquelle Claude Lalanne traite ses couverts est à la mesure de l'imagination intelligente de son mari. Manches, dents, lames deviennent des impressions florales et végétales un peu folles qui déjouent les proportions et les lignes habituelles et créent ainsi le schéma surprenant de couverts totalement nouveaux. Un inconvénient majeur : ces merveilleuses pièces d'orfèvrerie et les meubles-sculpture sont d'un prix très élevé, que justifient trop bien la qualité des matériaux et la rareté des objets.

Galerie Alexandre Iolas
196 boulevard Saint-Germain (7e)

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 157

1 — Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI	81 %
NON	9 %
MOYENNEMENT	10 %

2 — Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI	27 %
NON	57 %
MOYENNEMENT	16 %

3 — Récits préférés :

L'opale entydre **par Nathalie Henneberg** : 28 % des suffrages.
En cet instant de la tempête **par Roger Zelazny** : 25 %.
Solo **par Robert J. Tilley** : 23 %.

4 — Récit le moins aimé :

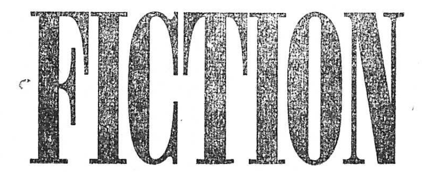
En haut de la pyramide **par George Sumner Albee.**

5 — Etes-vous d'accord sur le volume des rubriques et chroniques dans ce numéro ?

OUI	62 %
NON	38 %

6 — Quelle chronique ou rubrique avez-vous lue avec le plus d'intérêt ?

Revue des livres : 36 %.
Revue des films et Courrier des lecteurs : 26 %.
Chronique littéraire : 24 %.
Divers : 12 %.



Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

REFERENDUM SUR LE N° 159

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI NON

2. Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....

2. ....

3. ....

4. Citez celui que vous avez le moins aimé :

....

5. Avez-vous été intéressé par l'hommage à Asimov et aimeriez-vous que cette formule soit répétée ?

OUI NON

6. Quelle chronique ou rubrique avez-vous lue avec le plus d'intérêt ?

....

NOM : ....

Adresse : ....

Courrier des lecteurs

Voici assez longtemps déjà, Bertrand Tavernier avait écrit, dans Fiction, sa déception en voyant Dracula de Tod Browning. Déception toute justifiée, d'ailleurs, car ce film est bien faible dans sa seconde partie et le jeu de Bela Lugosi y est souvent singulièrement outrancier. Il paraissait toutefois assez surprenant, à l'époque, que Bertrand Tavernier puisse aller jusqu'à comparer Browning à un tâcheron et taxer Lugosi de ridicule, alors que Dracula est plein de peu banales beautés et que Lugosi est absolument fascinant dans certaines séquences.

Tavernier s'en prend maintenant à La marque du vampire (Fiction n° 158), que nous n'avons pu voir encore mais que nous imaginons difficilement comparable à cette parodie de Steno ou de Mastrocinque (La crypte du vampire serait donc une parodie ?), ne serait-ce que pour la beauté des images, que prouvent de multiples photos du film. Tavernier revient ensuite sur Dracula, qu'il juge désormais « sinistre, mal joué et mal écrit », tout en encensant le lugubre, pudibond et poussif Jacques Tourneur.

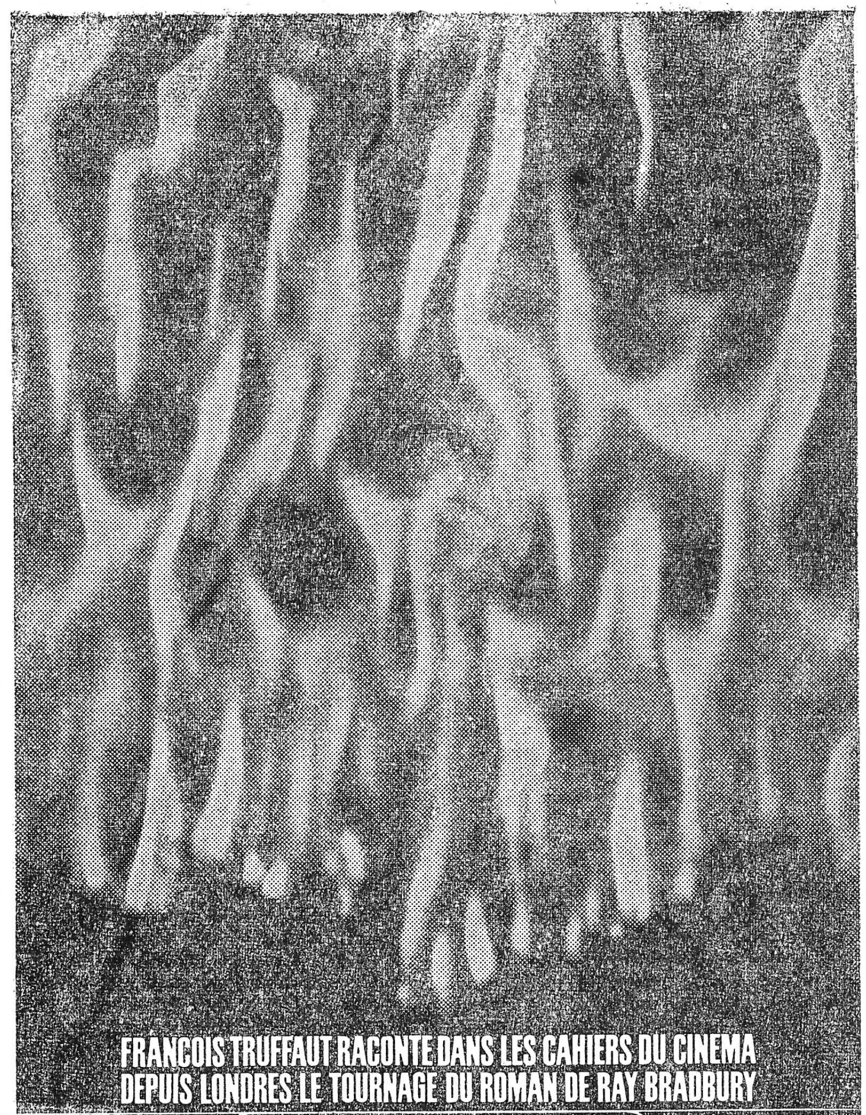
Quant à parler d'humour involontaire ou de manque d'humour chez Browning, c'est en manquer soi-même assez. Ainsi Devil doll est grotesque ? Eh bien, nous avons cru voir là, pour notre part, un modèle d'humour, d'adresse, de virtuosité. C'est d'ailleurs le seul film de Browning qu'aurait pu signer Whale, pour des questions qui échappent sans doute à ceux qui confondent délire et bêtise. Pour ce qui est de l'humour de Dracula, il n'est qu'à voir Lugosi sourire en déclarant « ne jamais boire... de vin » pour percevoir cet humour, comme il suffit de voir Freaks (un des plus prestigieux chefs-d'œuvre du ciné-fantastique avec The bride of Frankenstein et King-Kong), à l'humour macabre, sardonique, incisif, ou L'inconnu, autre merveille tout aussi somptueusement et humoristiquement noire, pour placer Browning au tout premier rang des génies du septième art.

Et, pour en revenir à Dracula, ce film n'annonce-t-il pas, avec trente ans d'avance, ce qu'on peut aimer chez Resnais, qui n'aurait pas réalisé autrement une adaptation de Bram Stoker ?

Jean-Claude MICHEL
et Jean-Pierre BOUYXOU
Bordeaux

⁂

Dans la longue nouvelle Russkis go home !, qui ouvre le dernier numéro de Fiction, l'auteur, entre autres hypothèses, pose celle-ci : il n'existe plus de religion en Russie. Et, pour telle raison voulue par l'intrigue, il suppose que l'Occident américanisé apporte aux Russes envahissants une religion destinée à les faire rester chez eux. Il ne m'appartient pas de juger de l'intrigue : l'auteur est maître de son inspiration. Mais je suis amené à me demander si, dans le cas précis de cette nouvelle, il n'y a pas de méconnaissance réelle, peut-être involontaire, du fait éternel de l'existence de la religion. Non de la religion révélée comme l'est le christianisme ou l'islamisme, ou philosophique comme le bouddhisme ; mais, tout simplement de la religion en tant que lien réel entre l'homme et le surnaturel, celui-ci étant ou non identifié


FRANCOIS TRUFFAUT RACONTE DANS LES CAHIERS DU CINEMA
DEPUIS LONDRES LE TOURNAGE DU ROMAN DE RAY BRADBURY
fahrenheit 451

à un ou plusieurs dieux. Cette méconnaissance s'accompagne ici d'une ignorance, voulue ou non : celle de l'existence de l'Eglise orthodoxe en Russie, qu'elle soit Eglise d'Etat ou non. Il est reconnu que les responsables politiques de la Russie ont échoué, jusqu'à ce jour, dans leur propagande antireligieuse. Ce qui nous conduit à penser que l'auteur a oublié une couleur sur sa palette.

D'autre part, ce que l'Occident américanisé apporte aux Russes comme religion n'est qu'une grossière caricature des sectes multiples, multiformes et innombrables qui ont proliféré sur le sol protestant de la libre Amérique. L'auteur l'a-t-il voulu ? Sans doute ; mais c'est en même temps ridiculiser le catholicisme, l'orthodoxie, et les deux grands courants protestants de Luther et Calvin. Et l'auteur en arrive à donner raison aux marxistes, selon lesquels la religion est l'opium du peuple. Car, pour l'auteur, cette nouvelle forme de religion n'est, après tout, destinée qu'à freiner l'invasion des terres occidentales par ces Russkis passablement américanisés.

Peut-être est-ce aller bien loin dans l'interprétation de cette nouvelle, qui ne vise nullement au rang de conte philosophique. D'autant qu'il est facile de prêter à l'auteur plus qu'il ne possède lui-même. Mais ces quelques remarques un peu décousues ne sont, de ma part, que l'expression de questions que je me pose à propos de ces auteurs de science-fiction.

Car, à moins d'être soi-même indifférent à sa condition humaine, nous ne pouvons qu'être frappés par le monde sans espérance et sans amour que nous présentent 99 % des auteurs. Aucune espérance, car ces « entités » supérieures, inconnues et redoutables, ignorent l'éternité. Le monde n'est qu'une création humaine. Aucun amour, car des engins, semi-matériels, semi-humains, forcent l'homme à tuer. Je ne parle pas des planètes inconnues : survivre n'est pas guerroyer. Tous les auteurs me semblent faire passer, dans leurs récits ou romans, une soif immense d'un monde meilleur, parfait, pacifique, où l'homme serait enfin ce qu'il aspire à être depuis toujours. Ayant abandonné toute religion, ces auteurs cherchent... autre chose qui les satisfasse. Et ne trouvent pas. Car ils sont écrasés par ce monde scientifique, mécanisé, automatisé, « robotisé », où la chance est prisonnière des calculatrices électroniques, où la vie est condensée en pilules, où l'homme est réduit à des équations.

Claude MORIN
La Ferté-Bernard (Sarthe)

⁂

Il faut vraiment jeter un cri d'alarme ; la S.F. française sombre dans le silence. J'ai toujours suivi vos publications avec un vif intérêt ; pourtant, depuis quelque temps, je suis un peu déçu. Non par la valeur des textes que vous publiez mais plutôt par certains détails qui passent parfois inaperçus mais qui n'en sont pas moins navrants.

Alors je me permets de vous poser une question. Etes-vous vraiment pour la S.F. française ? J'ai toujours lu jusqu'à ces derniers numéros ce petit entrefilet : En raison du nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes DANS L'IMPOSSIBILITÉ d'en examiner d'autres... etc. Alors qu'en faites-vous donc de tous ces textes ? Ou y aurait-il beaucoup de rats amateurs de papier à Paris ?

Prenons les anthologies ; les quatre anthologies françaises n'ont peut-être pas toujours été des chefs-d'œuvre, mais je les ai trouvées bien préférables aux textes de l'Age d'Or, qui sentent le renfermé, ou aux Histoires d'horreur pour vieilles filles acariâtres. Et malheureusement je ne pense pas que nous

ayons un numéro spécial français de sitôt.

Revenons aux détails irritants.

Dans le numéro 153, vous reprochez aux rédacteurs de Mercury de n'être pas diplomates (alors qu'ils n'avaient écrit qu'une vérité de La Palice). Soyons donc diplomates ; mais alors expliquez-moi la raison de ce sublime article de M. Luc Vigan, Du côté des fanzines (n° 155), qui, sous prétexte de nous faire connaître le fanzine, s'arrange, avec des phrases mielleuses, pour nous en dégoûter, parlant de leurs défauts et ignorant leurs qualités. Puis nous en arrivons au numéro 156. Bien sûr, je suis entièrement d'accord avec Wauters en ce qui concerne Lunatique. Entièrement d'accord, à la condition qu'il parle des numéros précédents qui n'ont peut-être pas été aussi mauvais.

Il y a plus grave (n° 159) : précédant l'excellent texte de Zelazny, il y a entre autres cette phrase dénigrant la S.F. française, « son fugace âge d'or et son long sommeil habité de vaines querelles et de fanzines ». Ce qui signifie, si j'ai bien compris : de vaines querelles que vous fomentez et de fanzines que vous dédaignez.

Henri CHASSIN
Gannat (Allier)

Chronique littéraire

(Suite de la page 144)

cès permette à Roger Caillois de réparer quelques injustices et de combler quelques lacunes en prévoyant un troisième volume. Peut-être alors verra-t-on émerger de nouvelles réflexions cette définition du fantastique que Roger Caillois, après bien d'autres, s'acharne à inventer alors qu'elle ne saurait surgir que de nombreuses lectures.

Images, images, par Roger Caillois : José Corti, éd., 9 F.

Anthologie du fantastique réunie et préfacée par Roger Caillois, 2 volumes : Gallimard, 35 F et 32 F.

Revue des films

(Suite de la page 150)

heureux et ils eurent beaucoup d'enfants » ?). Enfin, le lecteur en pensera ce qu'il voudra. Pour ma part, à idéologie égale, je préfère de beaucoup les Endfield et autres Peter Brook cités plus haut, et même Terence Fisher. Il est vrai que Raquel Welch...

Jacques GOIMARD

Dépôt légal : 1er trimestre 1967 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)